60E ANNÉE MAI 1953

★

LA REVUE DE PARIS

PAUL REYNAUD : Finances, Réformes ou Révolution ?
JULES ROMAINS : Rabelais et le Pantagruélisme
PIERRE DESCAVES : Comédie-Française 1953
RÉMY : La Bataille contre Dieu
CHRISTIAN MURCIAUX : Son meilleur Ami
PHILIPPE ERLANGER : Louis XIV et Monsieur
P.-L. BRET : L'Unesco en face des Réalités
H.-E. BATES : Orage sur le Cachemire (II)
HENRI MARTINEAU : Un Amour apaisé de Stendhal
PAUL GUTH : Julien Cain et la Bibliothèque nationale
THIERRY MAULNIER : Le Théâtre
PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, PIERRE MICHAUT, SERGE VEBER, RENÉ LALOU, JEAN MISTLER, MARCEL GABILLY, BERNARD DE FALLOIS

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
PAUL REYNAUD	Finances, Réformes ou Révolution ?	3
JULES ROMAINS	Rabelais et le Pantagruélisme	8
PIERRE DESCAVES	Comédie-Française 1953	15
RÉMY	La Bataille contre Dieu.	26
CHRISTIAN MURCIAUX	Son meilleur Ami	49
PHILIPPE ERLANGER	Louis XIV et Monsieur	66
P.-L. BRET	L'Unesco en face des Réalités.	83
H.-E. BATES	Orage sur le Cachemire (II)	97
HENRI MARTINEAU	Un Amour apaisé de Stendhal.	126
PAUL GUTH	Julien Cain et la Bibliothèque nationale	139
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	149
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	153
Le Mois à Paris.	161	Chronique bibliographique 173

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainemen*

BOSWELL EN HOLLANDE
par ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

LA REINE ET LA NATION
***par* la Princesse BIBESCO**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire . .. . Fr.S. 30

Espagne. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie . .. . Lires 4.360

Angleterre.. .. .. £ 2/9

Égypte.. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.

Prix de l'abonnement Unesco : Un an : **6 $ 57** — 6 mois : **3 $ 28.**

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :

Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buecheistrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.

Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.

Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.

Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.

Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.

Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.

Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank buildings, Prétoria.

Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - *Propriétaires :* Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

POUR "BIEN DORMIR" DANS LE TRAIN

PRENEZ UNE COUCHETTE

La couchette avec oreiller et couverture, en 1e ou 2e cl. 850 f.
Location comprise

COUCHETTES DANS 160 TRAINS DE NUIT

★ ★ LES VOYAGES ★ ★

«CONNAISSANCE DU MONDE»

77, Champs-Élysées. — Paris (8e)

● Téléphone : BALZAC 02-94 ●

★

Ont organisé pour vous

les vacances...

LES PLUS ORIGINALES
ET LES PLUS AGRÉABLES

LA CROISIÈRE DES VOLCANS

Départ hebdomadaire de mi-Mai à Octobre pour 2 ou 3 semaines à votre gré.
NAPLES - ROME - CAPRI - LA SICILE
et une semaine inoubliable aux merveilleuses **ILES ÉOLIENNES**

★

LA CROISIÈRE EN HOLLANDE

Départ tous les 15 jours à partir du Dimanche 24 Mai.
En bateau-salon de luxe à travers lacs et canaux du Pays des Contes de Fées et les Iles de la Frise. Visite des villes d'art de **DORDRECHT, UTRECHT, ZWOLLE, LEEUWARDEN, AMSTERDAM, HAARLEM, LA HAYE, DELFT.**

Logement dans les meilleurs hôtels.

★

Et d'autres beaux voyages culturels : GRÈCE - ESPAGNE - ITALIE - SCANDINAVIE

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'Assemblée Générale Ordinaire du 27 Mars 1953 a approuvé les comptes de l'exercice 1952, faisant apparaître un bénéfice de Fr. 304.760.294.

Le dividende, fixé à Fr. 600 brut par action, sera mis en paiement à partir du 7 Avril 1953.

LA BOURSE · LES PLACEMENTS ET L'AVENIR DE L'ÉPARGNE

par MAURICE SOUPLET

Un volume in-8°.. .. .. 150 francs
Franco : 175 francs.

LIBRAIRIE PAUL BERTRAND
48, avenue Bosquet — PARIS (7e)
Compte Chèques Postaux : 6248-44 Paris

FINANCES
RÉFORMES OU RÉVOLUTION?

par PAUL REYNAUD

Il y a trois ans, je faisais cette facile prédiction que si nous continuions à nous dérober devant les réformes, le jour viendrait où la cloche d'alarme sonnerait assez fort pour crever les tympans. Ce jour est venu. Coup sur coup, à deux mois de distance, le 22 janvier et le 24 mars, le gouvernement a dû demander au Parlement de faire imprimer des billets de banque pour faire face aux dépenses de l'État : 130 milliards ont été, ainsi, jetés dans la circulation — dont 62 milliards en six jours — sans aucune création de richesse en contre-partie. Quant aux promesses de remboursement de ces sommes à la Banque de France en mai, le ministre des Finances déclara récemment qu'il n'en était plus question. Ce qui « fit sérieux ». Ce qui l'est moins, c'est que nous sommes le seul pays à qui soit arrivée cette humiliante aventure. Voilà pour nos finances.

Quant à notre économie, sa situation n'est pas plus saine. Malgré les témoignages de satisfaction que nous nous décernons périodiquement à nous-mêmes, notre redressement économique depuis la guerre est inférieur à celui de pays qu'elle avait plus atteints que le nôtre. Notre production industrielle est inférieure à ce qu'elle était il y a un an et nous avions, le 31 mars dernier, deux cent sept mille chômeurs. Les prix français étant trop chers, malgré l'aide que reçoivent nos exportateurs

Copyright by Revue de Paris 1953.

aux frais des contribuables, l'étranger nous achète moins. Le déficit de notre balance commerciale qui était de 24 milliards de francs en février, a été de 29 milliards en mars. Et cela, malgré des restrictions de nos importations qui tendent à nous isoler économiquement du reste du monde, dans le moment même où nos dirigeants affirment qu'ils veulent faire l'Europe. Malgré ces restrictions, aggravées encore au début d'avril, nous n'avons pu vendre à l'étranger, au mois de mars, que la valeur de 72 milliards de francs tandis que nous recevions de lui la valeur de 102 milliards. Pis encore, avec son grand territoire, la France, qui devrait nourrir les pays qui l'entourent, n'a couvert ses importations alimentaires par ses exportations de même nature qu'à concurrence de 48 p. 100 en 1952 et de 45 p. 100 pendant les deux premiers mois de cette année! Nous allons importer cinquante mille tonnes de sucre et exporter de l'alcool, alors qu'une autre politique tirerait de nos betteraves plus de sucre et moins d'alcool.

Avec quoi payerions-nous les matières premières nécessaires à nos industries, si le Gulf-Stream de dollars s'arrêtait? Il y a quatre ans et demi en novembre 1948, j'écrivais ici même : « Les Français marchent en aveugles. Ils se plaignent de leur niveau de vie. Or, ce niveau de vie est artificiel. Il s'effondrerait si l'aide américaine cessait. »

Et tout cela, à la veille de l'ouverture du marché commun de l'acier!

***

Quand nous déciderons-nous à faire les réformes nécessaires pour augmenter le revenu national et diminuer les frais généraux de la France? C'est une vieille histoire. En mai 1949, je répondais au président du Conseil de l'époque, venu demander à l'Assemblée nationale d'augmenter la taxe sur l'essence : C'est la dernière fois! Désormais, mes amis et moi ne voterons plus d'impôts nouveaux, aussi longtemps que des réformes de structure n'auront pas été faites.

Deux ans plus tard, le même président du Conseil — revenu au pouvoir, car il avait naturellement été renversé entre temps — était enfin convaincu. Il invita la précédente assemblée à se donner la mort, six mois avant l'expiration de son mandat, tant étaient urgentes, disait-il, les réformes de structure qu'il fallait faire pour sauver le pays et tant il était inimaginable que des députés les pussent voter à la veille du jour où ils se représenteraient devant leurs électeurs. Docile, ladite assemblée se suicida.

L'Assemblée actuelle a été élue en juin 1951. Quelles réformes ont été accomplies par elle, depuis lors? Aucune. Que s'est-il donc passé?

Au mois de mars de l'an dernier, après la chute des cabinets Pleven et Edgar Faure, je déclinai l'offre de constituer un gouvernement parce qu'il résultait de mes entretiens avec les chefs de groupe, que je ne pourrais pas réunir une majorité d'union nationale apte à voter les réformes

de structure que je considérais comme indispensables pour ne pas glisser à la catastrophe. M. Pinay accepta de gouverner avec une majorité instable et obtint une certaine baisse des prix qui, pour avoir été aidée par la baisse des prix mondiaux et n'avoir pas été suffisante pour ramener nos prix au niveau de ces derniers, n'en était pas moins un fait nouveau, qui lui fit grand honneur. Mais, faute d'une majorité consistante, il ne put faire voter aucune réforme. De ce fait, le budget de 1953, établi par lui, était condamné à être plus lourd encore que le précédent, alors pourtant que les dépenses militaires étaient inchangées. Or, les perspectives de la production, donc du revenu national, étaient peu favorables[1]. Observons ici que si les impôts payés par les Britanniques représentent un pourcentage de leur revenu national un peu plus élevé que les nôtres, il n'en est pas de même des dépenses de l'État puisque, chez nous, elles ne sont pas — il s'en faut de beaucoup — couvertes en totalité par les impôts. Et notons aussi qu'au moment où le secteur privé est contraint à la déflation, il voit, non sans amertume, se gonfler l'inflation du secteur public.

A défaut de réformes, le déficit du budget, comptes spéciaux inclus, croît à une vitesse vertigineuse :

182	milliards en	1949 ;
422	—	1950 ;
488	—	1951 ;
791	—	1952.

Aux dernières nouvelles, ce dernier déficit dépasse 800 milliards, du fait notamment de la diminution du rendement des impôts.

Le 31 octobre de l'an dernier, dans l'espoir d'apaiser l'ardeur dépensière d'une partie de l'Assemblée, je lui avais dépeint « l'abîme » du déficit de 1953 ouvert à ses pieds, que j'avais évalué de 700 à 800 milliards. En vain, d'ailleurs. Interrogé le lendemain à une réunion du groupe des Indépendants au sujet de ce grave avertissement, je n'avais pas caché que si M. Pinay avait obtenu un remarquable résultat sur le plan psychologique, le déficit constitue un facteur d'ordre mécanique dont il fallait, à la longue, craindre l'effet. On ne le vit que trop, trois mois plus tard.

Ne nous faisons aucune illusion, ces déficits géants, sans cesse augmentés, engendreraient de l'inflation, même si le Trésor pouvait se dispenser de recourir directement à la planche à billets, comme il vient de le faire, à deux reprises, depuis le début de l'année. En effet, l'aspiration par le Trésor de toutes les ressources du pays, à long et à court terme, entraîne une anémie du secteur privé de l'économie qui oblige la Banque de France à le financer.

Mais en fait, c'est à l'inflation directe, par le recours à la planche à

1. Les prévisions de dépenses du budget de 1953 établi par lui étaient de 3.820 milliards contre 3.583 milliards de *prévisions* pour 1952, soit en plus 237 milliards.

billets, que ces déficits budgétaires monstrueux nous condamnent. Si les appels à la Banque de France n'ont eu lieu qu'en janvier et mars derniers, les angoisses de la trésorerie ont été constantes pendant l'année 1952. M. Bourgès-Maunoury, ministre des Finances, a dit le 22 janvier 1953, devant la Commission des Finances, à ce sujet : « On peut même dire que, pendant plusieurs périodes, plusieurs jours en tout cas, la trésorerie a avoisiné le chiffre de zéro pendant l'année qui vient de s'écouler. »

M. René Mayer eut la mauvaise fortune d'arriver juste à temps pour recevoir l'averse qui motiva l'appel du 22 janvier à la Banque de France. Je fis observer au Gouvernement et à l'Assemblée, le 6 février suivant, que si rien n'était fait, le Gouvernement devrait revenir devant nous « dans quelques mois ». Rien ne fut fait, et il revint. Et ce fut l'averse du 24 mars.

Et il en serait de même dans quelques semaines, si rien n'était fait.

***

Ainsi donc, les faits nous ramènent constamment vers la nécessité de faire des réformes.

On est généralement pessimiste sur la possibilité d'en faire voter par cette Assemblée. La première solution qui vient à l'esprit, en raison de la gravité des circonstances est la formation d'un gouvernement d'union nationale, les divers partis s'étant préalablement mis d'accord sur un programme précis. A quoi l'on objecte que, dans l'opposition, les partis ont pris des attitudes qui rendent difficile, sinon impossible, cet accord.

Reste une dernière carte, celle de la réforme de la Constitution dans le sens de l'augmentation des pouvoirs de l'Exécutif. Il faut reconnaître qu'il n'existe pas un seul pays, dans le vaste monde, où l'Exécutif soit plus faible qu'en France.

L'Assemblée actuelle n'a voté aucun de ses deux budgets sans renverser un gouvernement — ou deux. Cela ne rappelle-t-il pas la fin de l'ancien régime, due, elle aussi, à des difficultés financières ? Est-ce que l'année 1776 ne vit pas quatre ministres des Finances ?

La Constitution interdit aux députés, par une disposition dont je suis responsable, de proposer des majorations de dépenses dans les lois budgétaires. Mais les députés tournent, en fait, cette disposition, en refusant de voter tel budget aussi longtemps que le Gouvernement n'aura pas présenté une lettre rectificative augmentant les dépenses dans la proportion qu'ils désirent. Et le Gouvernement n'ose pas poser la question de confiance, par peur d'être renversé. Il l'est d'ailleurs finalement, mais souvent après avoir pris des engagements qui pèsent lourdement sur les budgets futurs.

L'instabilité de nos gouvernements est devenue un sujet d'affliction pour nos amis dans le monde, et de risée pour les autres. Elle dure depuis trois quarts de siècle. Allons-nous donner, longtemps encore, le spectacle de notre impuissance à nous réformer ?

Trois réformes suffiraient, outre l'augmentation des pouvoirs du Conseil de la République, à redresser notre régime politique.

La première consiste à décider que si le Gouvernement est renversé, la dissolution est de droit.

— On n'osera pas prendre la décision de la prononcer! s'exclament les sceptiques, en invoquant l'exemple de la Troisième République qui ne se guérit jamais de la maladie de l'instabilité gouvernementale. La réponse est qu'il n'y aura pas de décision à prendre car la dissolution sera de plein droit, comme elle l'est, en fait, en Angleterre.

La seconde réforme est l'interdiction aux députés de proposer des augmentations de dépenses ou des diminutions de recettes, pour la raison qu'ils ne sont pas chargés de faire les échéances du Trésor. Il y a deux siècles et demi que les Anglais ont adopté cette règle de bon sens. Mais il est entendu que les Français ayant admirablement géré leurs finances publiques, au cours des siècles, il n'y avait, n'est-ce pas, aucun inconvénient à supprimer les freins de la machine constitutionnelle importée d'Angleterre?

Enfin, troisième réforme, dont le spectacle d'impuissance donné, depuis plusieurs années, par le Parlement démontre la nécessité : supprimer l'interdiction à l'Assemblée nationale de déléguer au Gouvernement, même à titre temporaire, son pouvoir législatif, quitte à abroger ensuite les mesures qu'il aura prises par décrets-lois.

Ces réformes, quoiqu'on en dise, changeraient profondément les mœurs. Mais veut-on changer les mœurs? Si les abus ont toujours été durables en France, c'est que les abus sont délicieux. Le jeu actuel des combinaisons gouvernementales où l'on entre, chacun à son tour, a paraît-il des charmes.

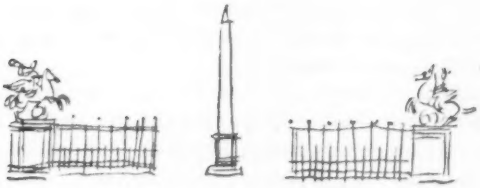
Mais il est temps de poser deux questions :

La Quatrième République est-elle privée de l'instinct de la conservation?

Incapable, elle aussi, d'opérer un redressement financier, n'aurait-elle pas le sort de l'ancienne monarchie?

Ou les Français ne sont-ils pas, comme je le crois, capables d'un merveilleux redressement de plus, si on leur en montre la voie?

PAUL REYNAUD



RABELAIS
ET LE
PANTAGRUÉLISME

par Jules Romains

L'autre mois, au Japon, l'on me présenta en ces termes un professeur d'Université : « C'est notre traducteur et commentateur de Rabelais. » Le ton signifiait de plus qu'il était naturel, pour ainsi dire indispensable, que la fonction d'étudier Rabelais fût assurée d'une manière permanente dans un pays de haute culture. L'on semblait insinuer aussi que l'homme qui s'en chargeait ne pouvait être qu'un lettré éminent.

Le nom de Rabelais, en effet — que chacun de nous individuellement s'en réjouisse ou le déplore — est l'un des quatre ou cinq de toute première grandeur que la France ait fournis à la littérature universelle. Si vous me demandez quels sont les autres, je vous indiquerai sauf erreur — et non sous la dictée d'un choix personnel mais comme information objective : Molière, Voltaire, Balzac, Hugo ; j'ajouterai en seconde ligne, avec un point d'interrogation (disons, si vous voulez, à titre de suppléants) : Montaigne, Rousseau, Baudelaire...

Notons d'ailleurs que dans le recrutement de ce Panthéon international la France est très privilégiée. Sa situation est un peu celle qu'a l'Italie dans le domaine de la peinture. Mais de même que Michel-Ange, Léonard, Raphaël et quelques autres auraient suffi chacun isolément à représenter leur pays avec éclat dans cette assemblée suprême du génie humain, de même chacun des noms français que j'ai cités plus haut pourrait être « le » nom qui aux yeux du monde résume et spécifie une littérature.

En particulier nous pourrions être, dans cette acception exclusive, le pays de Rabelais. Au fond, nous devons nous féliciter qu'il n'en soit pas ainsi. Car le créateur de *Pantagruel* assumerait alors une responsabilité à la Cervantès, qui rétrécirait singulièrement l'idée que l'on se fait de notre génie et de ses ressources.

Mais en revanche Rabelais a été, par-dessus les frontières nationales, le sommet de toute une époque. Personne d'autre, du moins dans l'ordre de la parole écrite, ne représente la Renaissance à ce niveau, avec cette ampleur et vigueur de relief. Personne de ce temps-là ne l'égale tout à fait, que ce soit par la nouveauté, la hardiesse, le caractère adulte de la pensée, ou par la puissance de la figuration. Considérez par exemple l'un des très

rares qu'il soit permis de lui opposer : Cervantès. D'abord Cervantès est à peine encore de la Renaissance. Dans la mesure où il s'y rattache, il devrait en former le portail de sortie, ou s'évoqueraient, se rassembleraient, se tresseraient en guirlandes, les grands thèmes, idéologiques et décoratifs, que cette époque exubérante léguait aux temps futurs ; et nous serions comblés si les temps futurs eux-mêmes s'y voyaient de quelque façon présagés et introduits. Or Cervantès est à coup sûr un écrivain merveilleusement doué, d'une forme souvent exquise ; il a certainement beaucoup plus marqué la langue espagnole moderne que ne l'a fait Rabelais pour notre française. J'accorde aussi bien volontiers que nombre de ses peintures ou croquis de la nature humaine ont une valeur permanente, sans référence à une époque — un peu comme il arrive aux contes et aux fables. Mais à côté des profondeurs, des fulgurations de Rabelais, de ses audaces de pensée qui, à travers une épaisseur de quatre siècles, font encore baisser bien des paupières, *Don Quichotte* paraît d'une malice anodine. A quoi Cervantès s'en prend-il ? A une loufoquerie innocente, qui ne devait plus être de son temps qu'une survivance exceptionnelle. Peut-on même parler de satire ? Qui cela était-il capable de blesser, d'inquiéter ? Quelles autorités séculières ou religieuses ? (Si elles en ont pris ombrage, c'était vraiment qu'elles avaient du temps à perdre, ou qu'elles cédaient à la manie persécutrice.) Je sais ce qu'on a dit, à bon droit, de la valeur typique des deux principaux héros, en ce qui regarde tant le caractère espagnol que la comédie humaine sous tous les ciels. Mais il s'agit en ce moment de la Renaissance, de l'énorme apport qu'elle a été dans l'histoire de l'esprit humain, des grands hommes et grandes œuvres par le moyen desquels elle s'est exprimée ; et aussi du rôle qu'elle a joué dans la formation de la pensée moderne. De ces divers points de vue, Cervantès et *Don Quichotte* ne soutiennent pas la comparaison, même de loin, avec Rabelais et *Pantagruel*.

A l'autre bout de la Renaissance, c'est-à-dire à son entrée, Dante — dont il n'est pas question de discuter la grandeur, ni l'humanité éternelle — nourrit une vision du monde qui l'apparente bien plus au moyen âge qu'à la Renaissance elle-même. Quant à Shakespeare, je ne le cite que pour montrer que je ne l'oublie pas. Lui, certes, serait susceptible de procurer à la Renaissance une sortie digne d'elle, un arc de triomphe où se commémorent, en une profusion de guirlandes et de bas-reliefs, les victoires, les conquêtes, les raffinements et aussi bien les folies, les cruautés, les abominations... Mais la richesse et la portée de son œuvre me semblent telles que lui attribuer un emplacement et une fonction trop déterminés dans le site général d'une époque, c'est à mon avis la diminuer.

Bref, ceux d'entre nous qui par mauvaise fortune n'aiment pas Rabelais, ou en gardent un souvenir déplaisant, doivent se résigner à l'idée qu'il est malgré tout un de nos « représentants » les plus considérables et les plus universellement reconnus. La sagesse de leur part n'est-elle pas

alors de chercher à comprendre et à sentir pourquoi? Je leur conseille donc de le relire. C'est ce que je viens de faire moi-même, bien qu'en l'espèce je n'eusse aucune répugnance à vaincre, tant s'en faut. Mais je crois excellent de remettre ses admirations à l'épreuve, quand l'occasion se présente, et de repenser les choses avec fraîcheur ; même si c'est pour retrouver finalement les vérités qui ont cours.

***

Quand on referme le livre de Rabelais, il est difficile d'échapper à une première impression : l'on vient d'avoir affaire à l'un des esprits les plus libres, et en même temps les plus adultes, qui aient jamais existé.

Plus ensuite on y réfléchit, et plus l'on se convainc qu'au cours des siècles les esprits de cette trempe ont été en nombre infime, pour ne pas dire qu'ils se comptent sur les doigts de la main. Les plus grands auteurs ont leurs régions de conformisme, très vastes quelquefois, et qui intéressent souvent le principal de la situation humaine. Ils respectent les tabous, ils vénèrent les idoles que la tribu leur désigne. Ils ne se contentent pas de les saluer par prudence. Ils en sont très sincèrement terrifiés. Ils leur apportent les mêmes offrandes que la vieille femme qui vend des herbes au coin de la rue.

Prenez par exemple nos grands classiques du XVIIe siècle — Molière excepté ; La Fontaine aussi peut-être, mais c'est déjà moins sûr. Imaginez Rabelais derrière eux, penché sur leur épaule. Il se dirait : « Ces gaillards sont probablement très forts dans leur genre. Mais en un certain sens ce sont des enfants. Ils ont rajeuni sur moi de plusieurs siècles. »

Si vous traduisez en clair la philosophie de Rabelais — et les termes de la traduction s'imposent avec un minimum d'arbitraire ; il suffit de ne pas fermer les yeux exprès — vous obtenez les propositions les plus tranquillement audacieuses de la pensée moderne ; et je répète les plus adultes. Il n'y a chez lui aucune place pour la sottise. Sa gaîté si largement affichée est le contraire de l'optimisme niais. C'est ainsi qu'il prête à la raison une efficacité que rien d'avance ne limite, que ce soit dans l'ordre de la connaissance ou dans celui de l'action ; mais il se garde de croire pour autant à la bonté et sagesse naturelles de l'homme. S'il déclare la guerre à l'Anti-nature, c'est parce qu'elle opprime la nature à tort et à travers, loin de l'éduquer, loin de l'assouplir et de la plier aux conseils de la raison. Objectez-lui que son abbaye de Thélème a contre elle toutes les chances de ce bas monde, il en tombera d'accord. Encore une fois, auprès de l'adulte Rabelais, Rousseau est un adolescent passionné. Seul Voltaire est environ du même âge.

Le plus piquant est que Rabelais dissimule à peine ses intentions. Au contraire, pour le cas où le lecteur serait distrait ou léger, il lui recommande bien de ne pas s'arrêter au burlesque des apparences. Il souligne : « Surtout ne prenez pas ce que je vais vous dire pour des calembredaines. C'est

très grave. Cela touche aux questions vitales. Comme je ne peux pas tout dire brutalement, ayez soin de déchiffrer les paraboles, de dépister les sous-entendus et les allusions. »

Ici je crois superflu de rappeler les phrases fameuses (fameuses à juste titre ; car il est rare qu'un auteur qui prenait des précautions en ait livré aussi bravement la recette) : « ... petites boîtes... peintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles... au dedans les fines drogues, comme baulme, ambre gris... et autres choses précieuses, etc. ». Mais de ces phrases il en est une qu'on cite moins souvent, et que moi je trouve poignante par l'extrémité de désabusement et de sagesse adulte — je tiens à ce mot — dont elle fait l'aveu, d'ailleurs sans trace de pose préromantique : « ... Ouvrant cette boîte, eussiez trouvé au dedans... déprisement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent. » En comparaison, le « Que sais-je ? » de Montaigne et son mol oreiller manquent d'une certaine grandeur, tournent au confort bourgeois.

Ses audaces, les ayant si clairement annoncées, Rabelais ne nous les fait pas attendre. Son premier chapitre est consacré à la Généalogie de Gargantua. Lisez-le en songeant aux significations qu'il pouvait prendre à une époque où l'exégèse des Écritures et la dispute biblique étaient devenues pain quotidien. Mais Rabelais craint encore qu'on n'ait pas suffisamment compris. Alors il recommence à l'orée du livre deuxième, à propos de la naissance de Pantagruel ; et cette fois il s'arrange pour que le son même de la litanie généalogique ait un pouvoir d'allusion infaillible :

Et le premier fut Chalbroth,
Qui engendra Sarabroth,
Qui engendra Faribroth,

. . . . . .

Qui engendra Eryx, lequel fut inventeur du jeu des gobelets,

. . . . . .

Qui engendra Etion, lequel premier eut la vérole, etc., etc.

Promenez-vous ainsi de chapitre en chapitre. A chaque pas que vous faites, une insolence pointe dans l'herbe et siffle. Presque toujours une insolence précise, qui a son origine et son but, l'un et l'autre médités.

L'on s'est parfois demandé pourquoi le flirt prolongé de Rabelais avec la Réforme — François Ier, dans le même temps, en poursuivait un autre, un peu semblable — n'avait pas abouti. Comme Rabelais n'avait évidemment pas la vocation du martyre, l'on a pensé que sa prudence naturelle avait fini par le détourner d'une affaire qui, du moins en France, menaçait de tourner mal. Et cela bien que le principe de libre examen, les attaques contre les moines, contre la papauté, contre la féodalité ecclésiastique, eussent tout ce qu'il fallait pour lui plaire.

C'est voir la chose petitement. Rabelais ne souhaitait certainement ni le bûcher, ni l'in pace, ni même des formes atténuées de persécution.

Mais ce qu'il eût surtout trouvé absurde, c'eût été de souffrir pour une cause dont il s'était convaincu peu à peu qu'elle ne représentait qu'une avance toute locale, presque insignifiante, et vite stoppée, de la liberté de l'esprit. Entre un tenant intransigeant de la tradition et un sectateur de Luther ou de Calvin, les différences portaient finalement sur quoi ? Sur des nuances de dogme. Sur des arguties théologiques. Rabelais avait dépassé tout cela de tellement loin ! Ces micmacs de l'arrière lui étaient aussi indifférents qu'indiscernables. Comme si l'on demandait à un homme d'aujourd'hui, et d'Occident, de risquer le supplice et la mort en essayant de départager deux sectes d'adorateurs de Vichnou.

Au reste, Rabelais avait déjà bien assez de difficultés, même d'ennuis sérieux, du fait de ses livres. Nous oublions trop qu'il a été un auteur condamné, constamment suspect, et sur qui, comme nous dirions aujourd'hui, « la police avait l'œil ». Il a dû son impunité relative et à la sympathie du souverain — qui n'était pas loin de voir les choses comme lui — et à ce qu'il subsistait dans la haute Église de scepticisme élégant, d'aristocratie intellectuelle, d'esprit humaniste et « renaissant ».

Ces autorités — l'on s'en doute — n'étaient pas dupes un instant des précautions que prenait Rabelais (pas plus que M. de Malesherbes n'était dupe des déclarations papelardes que Voltaire plaçait à la fin d'un article ruisselant d'impiétés sur les Miracles de l'Ancien Testament.) Mais elles lui savaient gré de les prendre. Elles feignaient d'admettre qu'enrobées d'obscénités et de grossièretés scatologiques, enveloppées d'un réseau de phrases burlesques, de citations et pseudo-citations où seul le lecteur érudit parvenait tout à fait à se débrouiller, les propositions les plus détestables perdaient le plus clair de leur vertu corrosive ; devenaient au pis aller des plaisanteries louches et d'un goût douteux.

Il y avait certes dans cette demi-tolérance — à tout moment révocable il est vrai — de la complaisance, du clin d'œil. Mais pour une part elle était justifiée. La langue et le style de Rabelais, composés d'ingrédients si divers : archaïsme et néologisme, pédanterie humaniste et argot, acrobaties de syntaxe, parodies polyvalentes, pastiche cicéronien, etc.. le tout trituré dans le plus étonnant mortier d'apothicaire, formaient une pâte sous laquelle, pour le consommateur ordinaire, le morceau qu'on avalait ne se reconnaissait plus. (La digestion parfois le nettoyait ; mais il n'y avait point de scandale.) Même aujourd'hui, quand nous venons de le relire, nous sommes contraints d'apercevoir que les audaces de Rabelais auraient pour nous un goût plus âpre si elles nous étaient offertes dans le style, par exemple, de *l'Esprit des Lois* ou dans celui du *Discours sur l'Inégalité*.

J'estime d'ailleurs qu'au total elles y perdraient. Chez Rabelais l'enrobement de la pensée — même s'il a été d'abord conseillé par les circonstances — ne reste pas une opération externe. La facétie du pourtour pénètre à l'intérieur, s'infiltre dans les démarches de l'esprit. Au point qu'en bien des cas la vue du monde qu'il nous suggère devient inséparable d'un accident facétieux du style, d'une trouvaille burlesque de l'expres-

sion. Cherchez par exemple à faire un recueil des phrases les plus profondes et les plus significatives de Rabelais. Vous n'en trouverez pas dix où la calembredaine, l'apparente absurdité verbale, ne soit pas entrée dans le tissu de la pensée. Cela revient peut-être à dire que la vision du monde — ou si vous préférez la conception de la vie — chez Rabelais est trop complexe pour être entièrement exprimable sur un seul registre, celui de la pensée « sérieuse », de la pensée qui se prend au sérieux, qui se pique d'une imperturbable gravité. Le comique de Rabelais est consubstantiel à sa vision du monde.

Et ceci nous amène au pantagruélisme. En sortant de l'œuvre de Rabelais, l'on se dit non seulement qu'elle est avant tout (bien plus qu'un roman héroï-comique ou qu'une rapsodie de contes et fabliaux) le livre d'une certaine sagesse, un bréviaire, un Alcoran, un « Also sprach Zarathustra ». Elle est le bréviaire du pantagruélisme. Les âmes qui en éprouvent le besoin, qui en ont déjà éprouvé le secours, s'y peuvent quotidiennement abreuver.

Je n'ai pas l'ambition de définir ici le pantagruélisme. Il y faudrait cent références, cent exemples ; maints rapprochements nuancés avec tel et tel, avec ceci et cela. Je me contenterai de quelques indications sommaires.

Observons d'abord que le pantagruélisme est une sagesse pour temps difficiles. Certes, il est utilisable en toute époque ; mais dans une saison paisible de l'histoire, il semble devenir un peu gratuit ; on dira qu'il manque de finesse et de sensibilité. Si l'époque est aux ignominies et aux catastrophes, il fait merveille. A cet égard, comme remède, drogue secourable, il a un peu les mêmes indications que le stoïcisme. Mais à mon avis il le surclasse. Car le stoïcisme se prend incurablement au sérieux. Le stoïcisme n'a pas trace du « sense of humour ». Or c'est une faiblesse, et à deux titres. Faiblesse à l'égard du monde extérieur et quant à la conception de la réalité. Dans une époque où, par exemple, Hitler, les camps de concentration, les fours crématoires, la radio de Vichy, les théories scientifiques de Staline... tiennent tour à tour le haut du pavé, le monsieur qui continue à se faire du monde et de la réalité une idée totalement sérieuse, qui omet d'y apercevoir des coulées profondes d'absurdité, de cocasserie sinistre, ce monsieur-là est un simple, un quarteron de niais. Ce monsieur, face à l'univers, est une sorte de Georges Dandin ou de Boubouroche. D'autre part, c'est une faiblesse quant à la thérapeutique individuelle. Le stoïcisme se raidit pour ne pas éclater en imprécations et en gémissements. Mais à la longue la posture est des plus pénibles. Elle ne comporte aucun soulagement. Jour après jour, toutes les minutes des vingt-quatre heures sont une crispation, ou douloureuse, ou morose. Le pantagruélisme, lui, permet une transmutation instantanée de l'horrible en grotesque, du spectacle monstrueux en spectacle bouffon. Il sème le parcours terrestre d'une chaîne de mines chargées d'ironie. D'ignobles événements vont cogner dessus et sautent dans un rire, qui

assure à l'esprit intemporel témoignage et vengeance. Le véritable pratiquant du pantagruélisme est un homme qui trouverait l'occasion de rire plusieurs fois, énormément — de préférence avec quelques frères pantagruélistes — le jour de la fin du monde.

Le pantagruélisme est ainsi une drogue très précieuse. (Elle revient plus cher au gramme qu'un antibiotique, mais elle est dans son genre au moins aussi efficace.) Ce qui en fait le prix est qu'elle réussit à grouper, pour qu'elles agissent de concert, des substances qui ont déjà chacune une grande valeur en elles-mêmes, mais que de plus il n'est pas facile de faire tenir ensemble : la joie de comprendre (sous sa forme la moins systématique et la moins lourde), l'ampleur des vues, le sens aigu du particulier, la générosité (mais oui), l'absence d'orgueil et d'infatuation, une certaine espèce d'humilité, une pitié pour la créature (pitié qui se défend d'être tendre), le goût et le don spécifiques du rire, de la très lucide ébriété qu'est le rire, et aussi « le déprisement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent ».

JULES ROMAINS,
de l'Académie française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE L'U.R.S.S.

par Serge N. Prokopovicz *(Flammarion)*

Serge N. Prokopovicz est un des plus célèbres économistes marxistes de Russie, ce qui lui a valu de passer sa vie alternativement en prison et au pouvoir. Il consacre ses années d'exil à décrire minutieusement la vie économique de l'U.R.S.S., sans vouloir rien prouver, dit-il, mais en exposant les faits. La documentation n'est pas facile à réunir. On sait qu'il n'existe en Russie ni indicateur des chemins de fer, ni listes téléphoniques, ni plans des villes... et que la passion du secret est telle qu'un décret du 9 juin 1947 condamne aux plus lourdes peines la divulgation de renseignements sur l'industrie, l'agriculture, le commerce ou la production, qui sont considérés, en d'autres pays, comme du domaine commun. Ce volume comble donc une lacune évidente. La netteté des descriptions économiques est accompagnée de nombreuses citations originales qui situent l'économie russe dans le milieu politique et intellectuel dont elle est inséparable. Lorsque Trotski, en avril 1920, écrit que la « militarisation du travail est une méthode essentielle, inéluctable pour rassembler la main-d'œuvre par la contrainte conformément aux besoins du socialisme en construction », il jette une singulière lueur sur l'évolution communiste. Lénine déclarait à son tour que « à aucun moment la classe ouvrière n'avait connu une famine comparable à celle qu'elle éprouva au cours des premières années de sa dictature », situation qui devait se prolonger de façon durable.

Lorsque le communisme est considéré comme un idéal social, on doit le juger à la mesure de la terreur qu'il fait régner et des crimes qu'il engendre. Lorsqu'il est considéré comme une organisation meilleure de l'économie, on doit le juger à la mesure de l'abaissement du niveau de vie qu'il entraîne.

ED. G. D'E.

(Suite de la chronique bibliographique page 65.)

COMÉDIE-FRANÇAISE

" 1953 "

par Pierre Descaves

« La Comédie-Française est l'orgueil de la France. »
Napoléon.

Lorsque, dans le recueil de ses chroniques parisiennes, Théodore de Banville voulut évoquer la Comédie-Française, il écrivit en 1863, après un prologue du genre moqueur : « Sans doute, pour traiter un si grand sujet, il faudrait le style de Bossuet et une plume d'aigle. Mais ces accessoires sont devenus extrêmement rares. » Style et plume sont des accessoires aujourd'hui encore plus introuvables. Notre propos sera donc très simple, et comme le fit le doux poète, l'on tentera plus modestement de remplacer l'éloquence par la clarté. Tâche relativement aisée et facile, car, par chance, la Comédie-Française de 1953 est régie par une charte — évidemment une charte peu connue, même de ceux qu'elle vise, peut-être de ceux-là mêmes qui la doivent appliquer *sur le plan administratif*. Quelle est cette charte ?

Deux décrets : une charte

Deux décrets constituent cette nouvelle « charte » : le premier, pris en février 1946, le second en septembre 1947. Ils s'ajoutent aux bases organiques instaurées par les fameux décrets dits de Moscou en date de 1812 — eux-mêmes ayant reçu, de 1812 à 1937, quelque quarante-cinq correctifs par voie de modifications législatives. D'où cette mosaïque juridique qui forme le plus attrayant maquis où va se réfugier parfois la procédure la mieux faite pour donner une impression de désordre ou d'improvisation.

Pratiquement, sous le titre générique de « Comédie-Française », sont réunis la Société des Comédiens-Français, organisme privé, et un service public (Théâtre National). Au regard de la loi, la Comédie-Française n'est qu'une simple maison de commerce, une banale société anonyme. Les actionnaires de cette société sont représentés par les Sociétaires, qui se recrutent eux-mêmes ; le Conseil d'administration est donc le Comité. Le capital de la Société est composé d'actions, appelées « parts » et réparties entre les Sociétaires... En fait, le statut des personnes a peu changé. Ce qu'ont visé les décrets de 1946 et 1947, c'est plus particu-

lièrement le régime administratif de la « Maison de Molière », indépendamment du régime intérieur de la Société des Comédiens-Français.

Nous entrons, ici, dans le solide, sinon dans le durable. C'est ainsi que, dans son Titre premier, le décret de 1946 pose que « la Comédie-Française a pour mission essentielle de représenter les pièces de son répertoire ». M. Jourdain rejoint M. Prudhomme. Et certaines précisions s'apparentent aux vérités de M. de la Palisse. Le rôle de la Comédie? Le voici, net et précis : « Elle doit assurer la continuité d'une troupe d'acteurs qualifiés pour interpréter les pièces de son répertoire. Sa charge consiste à développer la culture nationale et à affirmer le goût par des spectacles de qualité. » En dehors des pièces du répertoire, la Comédie peut *reprendre* des œuvres d'auteurs français dix ans après la date où elles ont été montées pour la première fois en France, ainsi que les pièces d'auteurs étrangers, après leur mort. Concurremment, avec la représentation des pièces du répertoire et des pièces indiquées plus haut, elle peut créer des pièces nouvelles d'auteurs français ou d'étrangers vivants. Si ces précisions peuvent être considérées comme de simples rappels de dispositions antérieures, il n'en va pas de même lorsque le décret de 1946 stipule que la Comédie-Française dispose de *deux* scènes sur lesquelles « selon les nécessités du service et la distribution des rôles », *toute la troupe* est appelée à jouer. Une disposition particulière confère une manière de spécialisation à chacune de ces deux scènes : sur la scène « Richelieu » sont représentées les pièces du répertoire et celles d'auteurs français dix ans après la date où elles ont été montées pour la première fois en France ; sur la seconde scène — salle Luxembourg — sont représentées les pièces nouvelles. Dernière et très importante indication : « La Comédie-Française doit faire des tournées en France et à l'Étranger. »

Un programme de travail est encore assigné à la Comédie-Française ; il doit être établi avant le 15 mars de chaque année pour la saison suivante en fixant les dates des créations, des reprises, des distributions de rôles, ainsi qu'en désignant les metteurs en scène et les techniciens de la décoration et du costume. Ce programme, dont l'élaboration demeure essentielle, se divise en deux périodes : l'une de cinq mois, l'autre de cinq mois et demi, allant du 15 février au 15 juillet, et du 1er septembre au 15 février. La période du 1er septembre au 15 février est consacrée à la fois à la représentation des pièces du répertoire et des pièces déjà créées, ainsi qu'à la création de pièces non encore représentées à la Comédie-Française. La période du 15 février au 15 juillet est réservée aux pièces du répertoire et aux pièces déjà en cours de représentation. Pendant la période de fermeture, l'Administrateur, avec l'accord du Comité d'administration, peut accueillir des troupes étrangères, ou consentir à des manifestations théâtrales officielles. Tout a donc été prévu, dosé, minuté en quelque sorte. Et si, en 1947, quelques repentirs sont venus, ici et là,

dans d'autres chapitres, assouplir des dispositions un peu trop strictes, « la lettre » reste la même.

Sans esprit de polémique ou de critique, on doit constater que la « charte » n'a pas été strictement appliquée. Il y a loin quelquefois entre les exigences, conditionnées par les circonstances, et les impératifs de la loi. L'exemple le plus frappant d'une défaillance très générale est fourni par un article 4 du décret du 27 février 1946 : « La troupe de la Comédie-Française comprend les Sociétaires, etc. Parmi les Sociétaires, le nombre des femmes ne peut être supérieur au tiers ; il sera ramené progressivement à cette proportion. » Or, après les nominations de janvier 1953, la troupe actuelle de la Comédie-Française comprend trente sociétaires : dix-sept Sociétaires-hommes, treize Sociétaires-femmes. On entend bien que le formalisme ne doit pas contrarier les efforts et les mérites d'un ensemble de comédiens aux remarquables qualités, mais, à tout instant, entre la réalité et « la charte », se manifeste sur tous terrains un « écart » assez considérable. Il importe de n'y pas poser le pied, de peur d'un faux-pas ; car « Monsieur l'Administrateur » ne doit pas en faire. Du moins, en principe.

Monsieur l'Administrateur

S'il y a sur la Comédie-Française toute une littérature et toute une jurisprudence, il existe sur son Administrateur un impressionnant dossier, fait de ses manques et de ses travers, gonflé d'anecdotes et de malicieux rappels, lesté d'éclats et de dommageables insinuations. A celui qui feuilletterait, patiemment, un tel recueil, une évidence apparaîtrait bien vite. L'Administrateur a été, très longtemps, une « Tête de Turc ». Son ancienne situation le plaçait cocassement dans cette ligne de mire de cible facile. Sans doute, avec les décrets de 1946 et 1947, a-t-il vu sa position plus nettement définie et son autorité plus fermement spécifiée. L'Administrateur de la Comédie-Française est, tout d'abord, un fonctionnaire, relevant directement du Ministre et qui est spécialement chargé de faire respecter les dispositions de l'article 3 de l'acte de la Société du 27 germinal an XII qui prévoyait que la Société était placée sous l'autorité expresse du Gouvernement ; cet Administrateur est aussi le représentant de la Société des Comédiens-Français, organisme privé, puisqu'aux termes de l'article 4, du décret du 27 avril 1850, il a le pouvoir « d'exercer tant en demandant qu'en défendant, toutes les actions et tous les droits de la Société des Comédiens ». D'autre part, l'article 8 du décret du 27 avril 1850 donne à l'Administrateur un droit absolu, sans contrôle, de distribuer les rôles (sans pouvoir seulement imposer aux Sociétaires des rôles en dehors de leurs emplois), et, ce droit a été précisé par les articles 2 du décret du 13 novembre 1936 et 25 du décret du 27 février 1946 qui disposent que l'Administrateur pourra fonder sa décision sur les seules exigences de l'œuvre à représenter. Enfin, l'Administrateur reçoit les

pièces nouvelles sur avis conforme du Comité de lecture. Il est libre de les refuser malgré l'avis favorable du Comité.

L'Administrateur possède les moyens de manifester son autorité, dans des conditions améliorées. Sa moderne personnalité tend à se dégager du climat anecdotique, tel que le restitue, pour la jubilation des amateurs, un dialogue célèbre. Un jour, Jules Claretie s'adressait au bâtonnier, Me du Buit : « Quels sont mes moyens d'action dans cette Maison ? — Vous n'en avez que deux. Mais ils sont puissants ! — Lesquels ? — L'éloquence et la diplomatie. » Le bâtonnier aurait pu ajouter à l'usage de la corporation des Administrateurs passés, présents et à venir : « La foi ! »

En deux cent soixante-treize années (1660-1953) — la longévité atteste la remarquable stabilité de l'Institution ! — la Comédie-Française n'a « dévoré » que cinquante-huit « chefs », qui avaient reçu mission de la diriger : « trente-six doyens, sept commissaires du Gouvernement, deux Directeurs, treize Administrateurs (quatorze, si l'on compte Buloz qui fut successivement Commissaire et Administrateur). En toute équité, il faut constater que si la plupart de ces « chefs » furent assez copieusement malmenés, tous ont manifesté dans leurs souvenirs, mémoires ou confidences, et dans ce qui subsiste par tradition orale, qu'ils avaient été de taille à se défendre et à rendre aux acteurs la réplique la plus savoureuse et aux auteurs la monnaie... de leurs pièces. Coquelin disait, en un jour d'indulgence, que l'Administrateur était le « Richelieu du Théâtre », à la fois « politique, artiste et homme d'affaires ». Sans doute, la définition est-elle toujours bonne, si l'on se reporte à cette déclaration d'Albert Carré, Administrateur « technique » très allant : « Que demande-t-on à un Administrateur de la Comédie-Française ? De donner des chefs-d'œuvre et de faire de brillantes recettes. » Et il ajoutait : « Rien de plus simple ! » en aimable ironie, car il n'est pas prouvé que les chefs-d'œuvre font les meilleures recettes. Quant aux qualités « primordiales » d'un Administrateur de la Comédie-Française, le même Albert Carré les situait ainsi : « *Héroïsme, Abnégation, Philosophie* ». La légende assure qu'en écho répondait la verve malicieusement féroce de Maurice de Féraudy : « *Sourd, Aveugle, Muet* ». Dans le volume des références, on s'attarderait plus volontiers à méditer ces propositions d'Édouard Thierry : « Les qualités d'un Administrateur de la Comédie-Française ? Avoir du caractère, un bon caractère, et une bonne santé. »

Un brillant chroniqueur, M. André Ransan, au cours d'une récente enquête, a brossé, pour sa part, un portrait très alertement enlevé de ce que peuvent être la vie et le comportement de cet être hybride et vulnérable : « On l'a dit et répété maintes fois avec juste raison : il n'y a pas, dans bien des domaines, de poste plus difficile, plus périlleux, plus délicat que celui d'Administrateur général de la Comédie-Française. Il faut être doué à la fois d'énergie et d'habileté, de fermeté et de souplesse, avoir du doigté, de la discrétion, de la finesse, de l'élégance,

savoir imposer sans contrainte, proposer tout en disposant, dire « non » en ayant l'air de dire « oui », incarner l'autorité souriante, la discipline courtoise, le règlement séduisant, être enfin le dictateur-diplomate, la main de fer dans le gant de velours — le « Richelieu du théâtre »... L'Administrateur de la Comédie-Française est un homme toujours sur la brèche toujours en éveil. Entre la lecture de deux manuscrits, les rapports au ministre, les séances du comité, les répétitions, les visites, il lui faut, du matin au soir, et dans sa propre maison, ruser, biaiser, menacer, nuancer, parlementer, proposer, disposer, imposer, composer, imaginer, patienter — ce qui s'appelle en un mot — administrer. »

Le morceau est impressionnant ; il serait décourageant s'il devait être accepté en bloc. Il y a, trop répandue, une conception quasi-romantique du rôle de l'Administrateur qu'ont procurée à l'histoire et à la légende quelques faiblesses notoires et qu'il sera très difficile de dissiper. Pratiquement, chaque Administrateur agit, suivant son tempérament et en fonction (s'il est digne de sa mission) de conceptions mûrement débattues et arrêtées. L'arbre du décor ne doit pas empêcher de voir la forêt, la vaste forêt de la scène. Tout le reste est littérature. Qu'il soit donc permis à l'Administrateur de 1953 de ne pas être tout à fait de l'avis de M. André Ransan. Administrer, pour lui, signifie avant tout *simplifier*.

De Bourdet a Touchard

Réduite à sa plus simple expression, en conformité avec les textes de base, et en harmonie organique avec « la charte », la mission de l'Administrateur de la Comédie-Française consiste à assurer, chaque jour, sur deux scènes, la présentation de spectacles, et à remplir — dans le même temps — deux salles avec « du monde » ; accessoirement, de prévoir et d'organiser des tournées en France et à l'étranger.

Ce n'est pas sur la préparation « administrative » de cette mission que l'Administrateur est jugé. C'est sur la partie visible et audible, celle qui se manifeste sur la scène, au contact de la critique, de l'opinion et du public, dont l'assiduité ou la carence composent le succès ou l'échec de l'œuvre proposée. Il faut donc sans cesse supposer que le travail invisible de cette préparation est résolu et qu'il peut l'être facilement (car, à tous les échelons de la vie intérieure de la Maison, le dévouement du personnel est illimité). Ce qui importe ainsi, c'est de savoir, au moment où l'Administrateur prend ses fonctions, l'état du répertoire — des répertoires.

Un retour et un regard en arrière sont dès lors indispensables. Il est évident, pour l'historien du théâtre, que la Comédie-Française s'est valorisée depuis 1936, depuis la gestion d'Édouard Bourdet : à l'intérieur, par une affirmation des possibilités d'autorité ; à l'extérieur, par un renouveau de faveur (doublé d'une légitime exigence) marquée par l'opinion, la critique et le public à l'égard de leur scène nationale. Grand et vif a été en effet l'étonnement d'un Administrateur en puissance et en attente

lorsqu'il a pu constater la véritable position d'alerte et même la mobilisation permanente des esprits les plus divers, appartenant aux classes les plus variées de la société, quand il s'agit de la Comédie-Française. Le mot « française » étant pris dans le sens le plus large d'une annexion personnelle, dans le domaine d'une sorte de droit de contrôle imparti à tout citoyen soucieux des valeurs nationales. Édouard Bourdet est à l'origine de ce mouvement très profond en faveur de la première scène française ; le moraliste y pourra voir le souci d'une opinion, instinctivement avertie de ce qui peut compromettre les assises spirituelles et artistiques d'une civilisation, et amenée, par réflexe de défense, à vouloir préserver l'une des dernières et plus solides valeurs authentiques de l'intelligence. Tout Français a dans le cœur une conception de la Comédie-Française qui ne sommeille pas, diantre ; mais qui s'exprime, volontiers, en impératifs très impérieux. Cette importance de sauvegarde accordée à la Comédie-Française tire encore, sciemment ou inconsciemment, ses motifs d'une crainte, à l'analyse, assez vaine : les dangers que ferait courir au théâtre l'application des modernes découvertes de présentation : hier, cinéma ; aujourd'hui radio et cinéma ; demain, radio, cinéma et télévision. Or, rien ne prouve une quelconque décadence ou éclipse du théâtre, *par rapport* à ces éléments de concurrence, qui, en dernière analyse, ne constituent, pour nous, que des ferments d'émulation.

Faussée par la guerre, troublée par les attentes des « années noires », en dépit des soins diligents et intelligents de Jean-Louis Vaudoyer, « l'expérience Bourdet », n'en marque pas moins, dans l'histoire de la Comédie-Française, la période d'un profond redressement, dans tous les domaines, de l'activité créatrice. Le mouvement imprimé fut si profond que les successeurs de l'auteur des *Temps difficiles* en ont, tous, encore bénéficié. Une autre expérience, celle de M. Pierre-Aimé Touchard, retient désormais plus exactement l'attention, puisque le sextennat de l'auteur de *l'Amateur de Théâtre ou la Règle du Jeu* coïncide avec l'application des nouvelles articulations administratives (notamment la nouveauté des deux salles de la Maison de Molière). Cette gestion « intellectuelle » s'est développée, avec réussite, par la mise en pratique de trois principes : l'élargissement du répertoire, dans le sens d'une connaissance du théâtre universel (d'où les créations de pièces de Shakespeare et de Pirandello) ; la mise au point du répertoire français, ancien et moderne ; la mise en œuvre de la production théâtrale, avec la multiplication des mises en scène à grand spectacle... Si Édouard Bourdet incarne donc, dans cette galerie des *chefs* marquants de la grande Maison, l'Administrateur de *choc*, Pierre-Aimé Touchard y figure au titre de mainteneur et d'amateur passionné de théâtre.

Demandez le programme !

Le législateur, qui a tout prévu, a pris soin d'indiquer — et nous l'avons rappelé tout à l'heure — que le programme de travail de la

Comédie-Française est établi pour chaque saison. Cependant, il est bien clair que ce programme, fixant les dates des créations, des reprises, des distributions de rôles, est une opération saisonnière et à court terme, permettant d'organiser « administrativement » la vie de la Maison, en tenant compte des disponibilités de la troupe. C'est avec d'autres mesures que doit s'établir le programme plus général de l'ensemble d'une gestion. Là, aussi, il s'agit d'abord de simplifier et, en accord avec les Comédiens-Français (qui choisissent les pièces) de cantonner les missions de la Comédie.

La première et primordiale mission est « l'entretien » du répertoire classique. L'excellent Théodore de Banville est là pour nous rappeler que « le privilège concédé à la Comédie-Française a pour but d'empêcher que les Maîtres ne soient déshonorés sur d'autres scènes par une interprétation médiocre, que la Comédie doit faire respecter la tradition, qu'elle la fait respecter avec idolâtrie... » Cette tradition, constamment observée, ne crée pas d'autres problèmes que ceux de la « ventilation » et de la « respiration » d'un répertoire aux considérables dimensions. Molière, Racine, Corneille, Marivaux, fournissent un élément connu, repéré, indiscutable. Il faut savoir, du moins, non seulement varier mais changer, en temps opportun, le rythme du cycle de ces chefs-d'œuvre. Il y a, pour chaque œuvre classique, une sorte de climat d'actualité rétrospective à ne pas négliger. Telle reprise bénéficie d'une manière de lancement par le fait qu'elle coïncide avec la renaissance de telle ou telle manifestation d'une sensibilité collective. Il y a encore certaines pièces, « fatiguées », qu'il convient de mettre au repos. Il y a surtout des pièces d'auteurs du « Second rayon » à sortir et à renouveler : un *Turcaret* par exemple. Il y a encore, à l'occasion, et fournies par des commémorations, des œuvres à reprendre, qui représentent un « moment » de l'Histoire de notre théâtre. Le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Dumas père sera honoré.

La seconde tâche consiste à étoffer ce répertoire classique par l'introduction de pièces modernes, créées en France et à l'étranger, depuis dix années : vaste en est le champ ; une extrême rigueur doit préciser à ces choix, en fonction non seulement de la qualité de la pièce représentée et de la place qu'elle a tenue dans la vie théâtrale, mais également du prestige attaché au nom de son auteur. Ce Sacre de la Consécration et du Couronnement relève de la cérémonie et de l'engagement.

Une troisième démarche requiert un esprit d'initiative plus délicat : amener à l'expression théâtrale quelques écrivains afin d'élargir leur audience et d'enrichir la scène de valables compositions : ce que fit Édouard Bourdet pour François Mauriac, Jean-Louis Vaudoyer pour Henry de Montherlant, Touchard pour Gide, est à tenter avec les représentants les plus qualifiés de la jeune génération de romanciers.

Une quatrième tentative, aussi nécessaire, est de réparer, dans une notable mesure, certaines omissions ou oublis : accorder à Paul Claudel, après *le Soulier de Satin* et *l'Otage* le bénéfice d'une trilogie avec la

création de *l'Annonce faite à Marie*. Et comment ne pas souhaiter de voir la *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy entrer au répertoire ?

La cinquième et dernière mission est sans doute la plus exaltante, mais aussi la plus aventureuse. C'est une mission d'attente et de recherche : trouver, dans le lot et le flot des manuscrits, l'œuvre valable d'un inconnu, la pièce susceptible de « sortir » un auteur dramatique authentique et lui donner ses chances !... Tout aboutit donc à la scène. Et ces cinq missions ne se comprennent que dans un équilibre raisonné et proportionné entre les divers éléments qu'elles suggèrent.

Mais ce n'est pas tout : ces sélections étant opérées, les choix étant fixés, les distributions acquises, se manifestent les problèmes de présentation. Le metteur en scène, le décorateur, le costumier entrent dans le jeu. Là aussi, les lois très strictes d'un équilibre traditionnel doivent réagir sur des tendances assez unilatérales à ce que l'on nommera la représentation de prestige, au goût du jour, procurée parfois au détriment du texte. Le Verbe doit rester roi dans ce Musée vivant de la langue française. La plupart des pièces classiques sont à replacer dans une perspective de dépouillement et de simplicité. D'autres peuvent, à la rigueur, commander les attrayants artifices du trompe-l'œil et du clinquant. Un simple rideau gris ou noir suffit, souvent, comme toile de fond. Le décor-repoussoir n'a rien à faire, à l'état permanent, dans cette Cité des voix humaines, où vibrent, s'exaltent et tremblent les grandes passions éternelles. Problèmes d'opportunité, de goût et de décence, — encore que la Comédie-Française de 1953 n'entende reculer devant aucune hardiesse valable, susceptible de contribuer à la compréhension d'une œuvre, — ancienne ou moderne. Les salles Richelieu et Luxembourg resteront des clavecins bien tempérés ! Ici, le spectacle ne doit pas tuer l'œuvre. C'est là la distinction à établir entre ce théâtre « pas comme les autres » qu'est la Comédie-Française et les nombreuses scènes, où s'élaborent, sur d'autres cadences, parfaitement utiles, les relais du jeu théâtral.

Quant à l'utilisation des deux salles, elle ne peut et ne doit pas soulever de problèmes graves. La rigueur du texte de 1946 a été atténuée, en ce qui concerne leur « spécialisation ». Cependant le grand public a pu se trouver un peu désorienté, en présence d'affiches, ne comportant pas de séparations bien nettes entre les répertoires. La salle, dite du Luxembourg, — l'ancien Odéon, — sera, en tout cas, à l'avenir, et selon le sage vœu du législateur, vouée aux créations. Du moins, avec cet instrument, avec cette aigle à deux faces, peut-on imaginer que certaine politique de confrontation est permise : la présentation, simultanée, sur l'une ou l'autre scène, d'œuvres de cousinage intellectuel évident, ou traitant le même sujet : par exemple, à Richelieu : la *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy ; à Luxembourg, La *Sainte-Jeanne* de Bernard Shaw. Et l'on pourrait multiplier ces possibilités de couplements, susceptibles de provoquer l'intérêt soutenu d'un public, de plus en plus sélectionné et éclairé, qui fait le fonds de la clientèle de la Comédie.

Une Comédie nationale et internationale

Telles sont, dans un état d'ébauche et sans spécification formelles, les missions « parisiennes » de la *Comédie-Française*. Deux autres ordres d'activité, imposées par la « charte », ne seront pas négligées : « La Comédie-Française doit faire des tournées en France et à l'étranger. »

En ce qui concerne l'étranger, la Comédie-Française est demeurée fidèle à la tradition. Partout où elle a pu se rendre (l'an dernier, jusqu'à l'Amérique du Sud), elle a présenté les plus belles des œuvres du répertoire, avec un succès dont la constance implique le rayonnement universel dont elle peut s'enorgueillir. Pendant trois semaines, et à la veille des cérémonies de la coronation, la Comédie-Française donnera à Londres, au mois de mai, sur l'initiative de sir Laurence Olivier, une série de spectacles, *Tartuffe*, *Britannicus*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*. Elle ira ensuite en Belgique, en Suisse, avec sa troupe, ses décors, son personnel. Déplacements vraiment spectaculaires et qui sont de nature, évidemment, à freiner, sur les deux scènes de Paris, le débit normal des présentations.

C'est ainsi que, pour ne pas négliger cette ambassade du verbe français dans le Monde, les futures tournées seront, en principe, moins « lourdes », en ce sens qu'elles ne feront figurer, à leurs programmes, que des pièces comportant des distributions restreintes, avec un minimum de décors. Ce seront les « commandos » de la Maison de Molière. Et la première expérience a consisté à dépêcher, par avion, à l'intention de nos amis finlandais, un groupe de quatre comédiens français à Helsinki, avec *Duo*, de Paul Géraldy, d'après le roman de madame Colette. Par cet allégement du personnel et du matériel, les contacts pourront être plus fréquents et plus soutenus, sans délaisser cependant, le cas échéant, des œuvres plus volumineuses.

Demeure plus difficile, mais également réalisable, le principe des tournées en France. La Comédie-Française est le théâtre de l'État — c'est-à-dire de la Nation. Elle doit rayonner dans le pays. En dépit de charges extrêmement lourdes, et en période de préparation de créations nouvelles, la troupe des Comédiens-Français a récemment donné des séries de représentations dans l'Est. Un plan de travail très poussé sera établi avec le Comité pour une juste répartition « géographique » de ces tournées françaises, et notamment avec un projet concernant le département de l'Algérie.

Si, par rapport au répertoire, le déplacement « national » ne pose pas de problèmes particuliers, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de l'étranger ; car pour être international, il faut d'abord être national. Cette considération commande, dans le choix des créations ou des reprises, pour l' « exportation », un renforcement de créations ou de reprises d'auteurs français. Tout se lie et se relie au sein des diverses tâches qui incombent à l'Administration générale de la Comédie-

Française, ce théâtre déjà organiquement « pas comme les autres » et qui — de surcroît —, itinérant, se déplace et véhicule, pour l'exaltation d'une vaste communauté spirituelle, dont les frontières ne coïncident pas avec celle des États, le produit le plus subtil d'une civilisation...

Pour ces deux heures et demie d'illusions et d'évasion, procurées à des publics innombrables, que de soins, de volonté, de patients efforts! Combien d'intelligence et de foi dépensées sans compter! Telles sont la magie et la vertu de ce théâtre-là, élargi, distendu, à l'échelle du Monde entier. La Comédie-Française, c'est bien la salle Richelieu, c'est bien la salle Luxembourg ; c'est, également, partout, en France et à l'étranger, la scène de halte et des relais, où les Comédiens-Français font entendre et sonner, haute et claire, la belle parole de notre langue.

Une Maison ouverte

Des signes nombreux indiquent que le Théâtre a repris son importance ancienne dans la vie intellectuelle et dans la vie mondaine. Le respect, l'intérêt, la dilection que lui portent maints auteurs, les ingénieux scrupules ou les trouvailles osées des metteurs en scène, l'art des comédiens, l'ingéniosité des décorateurs, la vigilance de la critique prouvent que le Théâtre est un genre littéraire éminent.

Cette constatation implique ce qu'on pourrait nommer une vigilance d'entretien, une permanente démarche de liaison entre les divers éléments qui concourent à ce renouveau flatteur de la gloire théâtrale. L'Administrateur ne doit jamais oublier qu'il est d'abord le représentant des Comédiens-Français et qu'autour d'eux il doit mobiliser le maximum de forces actives pour maintenir ce climat de compositions, de créations, dans l'attrait du brassement des idées et de la chaleur des contacts humains. Pourquoi, dès lors, ne pas penser à établir, en accord avec le Comité, des rencontres et des réunions sans apparat, dans le fameux foyer des Artistes, si riche en souvenirs de l'ancien Théâtre-Français, devenu salle Richelieu, où fréquentaient naguère tant de personnalités, où se retrouvaient le monde et la ville? A tel jour, dit à l'avance, quels échanges pourraient animer les débats des Comédiens qui reçoivent et des visiteurs qu'on accueille : des visiteurs appartenant aux professions les plus diverses, car il ne faut pas oublier que l'art théâtral, plus délié, plus improvise, plus libre que les autres arts, subit l'atmosphère d'une époque et qu'il est plus ou moins soumis à la mode. Lorsque les meilleurs esprits de ce temps auront repris le chemin de la Comédie, autrement que pour y voir seulement interpréter répertoire et créations, il est certain que pourra se faire un climat de très large compréhension réciproque et de confiance accrue.

La Maison de Molière, qui vit par destination en circuit fermé et qui œuvre comme dans une ruche, doit pratiquer des ouvertures ; ses visiteurs devenant comme des agents de liaison entre elle et le vaste public,

anonyme, et dont les goûts, les aspirations demeurent à peu près inconnus. C'est pour lui, en sa faveur, qu'on peut songer à l'organisation d'un service (genre « *public-relations* ») destiné à connaître ses tendances et ses préférences.

Par tradition d'accueil, enfin, la Comédie-Française a établi une hiérarchie de réceptions : gala, générale, première à la Presse, première tout court. C'est la seule, mais la plus voyante publicité de la Maison. Encore conviendrait-il de n'user des « galas » qu'avec modération, et de poser que la présentation à la Presse doit se placer en tête de toutes ces manifestations, eu égard au rôle essentiel joué, en l'occurrence, par la critique, l'information et le reportage. A l'opposé de cette politique de prestige et de panache, indispensable à la haute tenue et à l'éclat de la Maison, il faut pareillement laisser place à des réceptions permettant à des classes moins aisées, et actuellement défavorisées, d'y participer, dans des conditions de facilités sensiblement identiques à celles dévolues à des privilégiés. La Maison de Molière est aussi la Maison de la France.

Ouverte, cette Maison l'est aussi à tous ceux qui ont le désir de l'aider et de la voir prospérer. Comme nous l'écrivait au lendemain de notre nomination, M. Jules Romains : « La Comédie réclame moins des bouleversements que des agencements — et un peu d'huile sur les engrenages ». Cette vue est juste, surtout si elle s'applique aux auteurs. Et le père de *Knock* ne saurait nous démentir. Il nous procure, au terme de cette vue cavalière et rapide, et au gré d'idées (qui pourront désormais s'affirmer) une conclusion très simple : la Comédie-Française continue. A l'heure où tant de choses se défont, où d'autres s'effritent ou disparaissent, elle me paraît d'une étonnante et magnifique jeunesse. Et j'y entre, le cœur battant, comme le Prince, — non point charmant, mais charmé — dans le Palais de la Belle au Bois-Chantant...

PIERRE DESCAVES

LA " TRIPLE AUTONOMIE "

OU LA BATAILLE DE MAO TZE-TUNG CONTRE DIEU

par RÉMY

JE trouve ridicule que la religion puisse être séparée de la politique! Religion et Politique vont ensemble... L'Église doit soutenir le régime et coopérer avec le Gouvernement dans la construction de la Nouvelle Chine... ».

C'est à Pékin, au mois de mai 1950, que ces paroles lourdes de sens furent prononcées par M. Chow En-lai, « président du Conseil des Ministres et concurremment ministre des Affaires étrangères », selon sa qualification dans le *Gouvernement populaire central de la République populaire de Chine* dont, sept mois plus tôt, Mao Tze-tung avait proclamé la naissance à la face du monde.

Le Premier Ministre s'adressait à sept représentants des groupes protestants, patronnés par la *Young Men Christian Association*, et quelques autres organisations du même ordre. Il était assisté du chef du « Bureau des Affaires religieuses » et du chef des « Groupements de Jeunesse ». Bien que non-chrétien, M. Chow En-lai devait sa formation à une Université protestante, et avait même naguère appartenu à l'Y.M.C.A. Il se trouvait donc en pays de connaissance, et tint à le marquer par la cordialité de son accueil.

— L'Église, venait-il de déclarer, doit devenir complètement chinoise dans son gouvernement, sa subsistance, et sa prédication.

Il ajouta, martelant ses mots :

— L'Église doit faire sa propre purge. Elle doit se libérer de tout impérialisme, non pas sous l'action d'une contrainte extérieure, mais en étant animée par une volonté de purification intérieure. Si l'Église se débarrasse entièrement de tout impérialisme, et de ses relations actuelles avec les impérialistes étrangers, le Gouvernement lui donnera son appui.

Il marqua un temps avant de conclure :

— Sinon, tous les ordres que peut donner le Gouvernement deviendront inutiles.

Les chrétiens de Chine n'allaient pas tarder à mesurer la menace qui se cachait derrière ces obscures paroles. Les trois principes énoncés par M. Chow En-lai ont abouti à l'arrestation, à l'emprisonnement, à

la torture, au jugement, à la condamnation d'évêques (par dizaines), de missionnaires (par centaines), de prêtres chinois et de religieuses chinoises (par milliers), de fidèles (par dizaines de mille).

***

Le Premier Ministre savait bien ce qu'il faisait en convoquant d'abord les protestants, chez qui les problèmes posés par la hiérarchie sont des plus lâches, tandis qu'il était sûr que les catholiques lui opposeraient une résistance infiniment plus sérieuse.

Le « Bureau des Affaires religieuses » ne pouvait ignorer que la personne du Pape est extraordinairement chère aux catholiques chinois. Cette haute silhouette blanche, émaciée, lointaine, est vénérée là-bas par trois millions sept cent mille hommes, femmes, enfants, qui — même dans cet immense pays dont la population atteint le quart de celle du globe — représentent une quantité non négligeable, et surtout un puissant ferment dont la « Nouvelle Chine » pouvait tirer un remarquable parti si elle savait bien l'employer.

Il importait donc de ne pas toucher d'emblée à la personne du Saint-Père. Mais on utiliserait à fond le sentiment de xénophobie vivace chez tant de Chinois que l'étranger a si souvent exploités et humiliés. On proposerait par degrés aux fidèles l'institution d'une *Église nationale indépendante de Chine* dont les liens avec Rome seraient exclusivement spirituels, jusqu'au moment où, s'étant pourris, ces liens se rompraient d'eux-mêmes.

Il était à prévoir que les évêques et les prêtres « à grand nez » (ainsi désigne-t-on couramment en Chine les hommes à peau blanche) réagiraient. Pourquoi n'appliquerait-on pas à leur endroit l'excellent principe de la « purge », si fructueusement mis en œuvre au sein du « Parti », en affichant un souci de « purification » et de « retour à la doctrine intégrale de Jésus »?

Quant aux évêques et aux prêtres chinois, ils constituaient pour la plupart des éléments de valeur qu'on pourrait récupérer après leur avoir fait subir une « rééducation » appropriée. Pour endormir leurs scrupules idéologiques et leur esprit de classe, on attiserait les sentiments de jalousie qu'ils ne pouvaient manquer de nourrir à l'adresse de leurs confrères blancs. On ferait jouer à plein ce complexe d'infériorité qui, entre des mains expertes, devient un levier si puissant. On leur ferait aussi valoir que, du fait de l'expulsion des missionnaires impérialistes, de bonnes places dans la hiérarchie, de bons logements, des avantages substantiels deviendraient disponibles, qui seraient mis à la disposition du clergé autochtone s'il manifestait son loyalisme envers le Gouvernement populaire.

Enfin, ces évêques et ces prêtres, étant Chinois, ne pourraient résister longtemps à la charge du grand cheval de bataille dénommé « Mouvement

patriotique » qu'on équipait alors de son armure et de son harnois. Le chantage au patriotisme, en même temps qu'il assurerait la récupération pour le compte du « Parti » d'éléments de choix, devrait entraîner à bref délai la désagrégation de cette force redoutable, importée en Chine par les missionnaires impérialistes, et qui, tant qu'elle resterait fidèle à sa définition d'Église universelle, opposerait un obstacle insurmontable à la victoire définitive du marxisme dans le monde.

Cela devait être très clairement et très cyniquement exposé deux ans plus tard à un missionnaire de Kunming, dans le Yunnan, par un officier communiste qui conversait avec lui au printemps de l'année 1952. Catholique apostat, ancien élève de l'Université *Fu Jen* de Pékin, cet officier avait suivi en 1944 des cours intensifs d'endoctrinement marxiste à Yen-an. Parlant de la « récupération » des prêtres chinois, il disait :

Une fois qu'on leur aura changé le cerveau [1], *ils deviendront d'ardents promoteurs de l'ordre nouveau. Leur tâche primordiale sera, à leur tour, de transformer la pensée de ceux qui furent leurs fidèles, de ceux qui, comme eux, firent fausse route en suivant le Christ. Ensuite, l'Etat saura leur donner des postes où leur rendement sera assuré.*

Quant à ceux dont la cervelle serait si dure qu'aucun espoir d'amélioration ne serait permis, ils seront soumis à la rééducation par le travail. Nous les enverrons dans des camps de travail, où ils passeront toute leur vie. L'Etat ne pouvant tirer parti d'eux comme agents de propagande, utilisera leur puissance de travail pour la production.

***

Avant de laisser partir ses interlocuteurs protestants, M. Chow En-lai résuma l'entretien dans les termes suivants :

— Disons que l'Église de Chine, par son *self-government*, son *self-support*, sa *self-propagation*, sera enfin complètement et exclusivement chinoise.

Les chrétiens de Chine connaissaient déjà les expressions de *Tze-Chih*, *Tze-Yang*, *Tze-C'huan*, qui correspondaient aux trois mots anglo-saxons utilisés par le Premier Ministre. Dans leur traduction française de « auto-administration », « auto-financement », « auto-expansion », ces trois définitions sont issues de la tendance naturelle des Chinois à se gouverner eux-mêmes, à subvenir à leurs propres besoins, à étendre par leurs propres efforts la croyance dans le vrai Dieu à toute la Chine. Cette tendance, très légitime et très souhaitable, ne pouvait qu'aboutir

1. Les marxistes chinois, dont beaucoup affectent d'employer la langue anglaise, ont défini leurs méthodes de « rééducation » par les termes de *brain-washing* (lavage de cerveau, qui constitue le premier temps), et de *brain-changing*, c'est-à-dire de substitution d'une nouvelle conception de l'existence et d'un nouveau mode de raisonnement. Après la défaite de Stalingrad, les officiers supérieurs et généraux de l'armée von Paulus ont été « rééduqués » selon ces principes à « l'Université Antifa » de Krasnogorsk, dirigée par l'Allemand Wilhelm Zaisser, aujourd'hui ministre de la Sécurité d'Etat du gouvernement communiste de l'Allemagne orientale.

à un renforcement des structures de l'Église de Chine, à condition d'éviter toute solution de continuité entre le présent état de choses, qui requérait encore la présence d'un corps nombreux de missionnaires (on ne compte en Chine qu'un chrétien par cent quarante habitants), et l'organisation que Rome elle-même désirait établir au fur et à mesure de la formation d'un clergé autochtone. La grande habileté du Gouvernement populaire fut d'accaparer ces très louables aspirations pour les utiliser à ses propres fins, qui étaient de désagréger l'Église de telle sorte qu'elle s'écroulât *par l'intérieur ;* son erreur vint de la trop grande impatience qu'il ne put s'empêcher de manifester, et qui contraignit ses exécutants à se démasquer presque aussitôt.

— C'est en somme une « Triple Autonomie » que vous souhaitez allaient dire les marxistes aux chrétiens de Chine, et vous avez raison! La meilleure preuve en est que le Pape lui-même reconnaît le bien-fondé de vos aspirations. Mais, attention! Pour ce qui concerne votre « autonomie administrative », il ne s'agit pas seulement pour vous de reprendre aux étrangers l'administration de vos propres affaires, et encore moins de considérer comme une faveur ce qui vous appartient de plein droit. Les étrangers savent qu'ils devront vous donner satisfaction, puisque leurs missionnaires ne sont déjà plus qu'une poignée. Incapables de garder entre leurs mains trop faibles la gestion de votre Église, ils ont été contraints de nommer des évêques chinois. Avant longtemps, ils auront tous quitté le territoire... Non! il faut comprendre ce terme d'*autonomie* dans sa pleine expression, dans son vrai sens, qui est plus profond. Pour qu'il y ait une véritable Église de Chine, pour que ses affaires spirituelles et temporelles soient administrées comme il convient, il faut vous libérer sans délai des routines occidentales, et créer une nouvelle doctrine religieuse qui impliquera une nouvelle législation interne et une nouvelle liturgie adaptée à vos besoins.

Autonomie ne signifie pas, cela va de soi, que vous pourriez être indépendants du Gouvernement... En même temps que chrétiens, vous êtes chinois, et aucun organisme national composé de Chinois ne saurait prétendre exister en dehors de la communauté que constitue la Nouvelle Chine.

Des citoyens chinois : évêques, prêtres, fidèles, administreront la Nouvelle Eglise de Chine qui sera, qui devrait être déjà leur *Eglise. Cette Eglise est nationale : elle sera donc, comme tous les organismes nationaux, contrôlée par le gouvernement central.*

Pour ce que nous appellerons self-support, *ou « Tze-Yang », vous reconnaîtrez qu'il y avait quelque chose d'humiliant pour les chrétiens chinois à recevoir de l'Etranger les subsides qui faisaient vivre* leur *Eglise. L'Etat vous dispensera de cette humiliation en vous subventionnant. Il agira par le truchement de « Comités d'administration », élus selon les règles démocratiques à l'échelon paroissial par les fidèles, et qui grouperont les prêtres et les chrétiens eux-mêmes.*

D'ailleurs, savez-vous d'où venait cet argent qu'on vous octroyait comme une aumône? Les deux tiers de vos diocèses dépendaient directement des Impérialistes américains. Le reste croyait être soutenu par le Vatican, mais nous savons que, sur les dépenses faites par la Curie Romaine, pour ce qu'elle appelle la « Propagation de la Foi », 70 à 80 p. 100 du budget de cet organisme sont ali-

mentés par ces mêmes Impérialistes américains. Vous étiez, sans le savoir, des instruments dociles aux mains des fauteurs de guerre yankees agissant par le truchement des missionnaires et de certains prêtres chinois dont ils avaient fait leurs chiens-courants. Il faudra vous débarrasser de ces brebis galeuses : nous vous y aiderons.

Nous venons de faire allusion à la Propagation de la Foi. *Nous ne nous opposons nullement à l'extension de l'Eglise de Chine, et nous vous le montrons en adoptant ce terme de* Tze-C'huan *qui signifie : « se propager soi-même, prêcher par soi-même, faire connaître par soi-même », et que nous traduirons par* self-propagation *ou, si l'on veut, par* self-preaching. *En somme, après vous avoir fait obtenir l'autonomie administrative et l'autonomie financière, c'est* l'autonomie apostolique *que nous vous offrons. Désormais, les chrétiens chinois propageront eux-mêmes en Chine* leur *religion. Ils n'ont aucun besoin des missionnaires étrangers qui, sous couleur de prêcher la doctrine du Christ, agissaient comme saboteurs, espions, agents secrets, et soutenaient les éléments social-traîtres dont nous n'avons pas fini de nettoyer le pays : réactionnaires, capitalistes, et anti-révolutionnaires.*

Les chrétiens chinois propageront eux-mêmes leur *religion. Nous vous avons dit que la Nouvelle Eglise de Chine devait, pour sa propre dignité, se débarrasser des routines qui lui avaient été imposées par les Occidentaux, qu'elle avait besoin d'une nouvelle législation, d'une nouvelle liturgie... Dans le cadre de la propagation de votre foi, il ne s'agit pas seulement de savoir* qui *va prêcher, mais aussi d'être exactement fixé* sur ce qu'on va prêcher. *S'ils veulent vraiment faire du* self-preaching, *les chrétiens chinois devront se préoccuper de redécouvrir par eux-mêmes et pour eux-mêmes le trésor de l'Evangile du Christ, aujourd'hui dissimulé sous la fausse théologie occidentale qui l'encroûte depuis des siècles au profit des puissances féodales... Répudiant cette théologie, vous devrez créer un nouveau système d'exégèse qui vous soit propre. Vous n'avez pas d'autre voie pour respecter le véritable esprit de l'Evangile dans le cadre de la nouvelle Chine.*

Ce n'est pas tout : il est indispensable de promouvoir au sein de la Nouvelle Eglise de Chine, indépendante et nationale, les études politiques. Notre but est de vous aider à ramener l'Eglise à sa pureté primitive. Politiquement parlant, il vous suffira d'adopter résolument le point de vue du peuple : c'est ce que le Christ n'a cessé de faire contre les réactionnaires de son temps. Quant aux principes qu'il vous faudra adopter ultérieurement, ce n'est que lorsque la majorité des diocèses aura répondu largement et profondément à notre appel qu'on pourra en discuter et en décider tous ensemble.

***

Ce langage n'est pas imaginaire. Il compose la synthèse de ce que les chrétiens se sont entendu dire, par bribes et par morceaux, dans les « cercles d'étude » où se pratique la rééducation. Aux apostats, dont le cœur était plein de fiel, et aux « progressistes » qu'animaient le plus souvent de sordides ambitions, le « Bureau des Affaires religieuses », ou « Bureau spécial », tenait des propos plus cyniques et plus précis. Pour exposer le raisonnement que j'ai développé ci-dessus, je n'ai eu qu'à relier, souvent terme pour terme, les textes diffusés par l'agence officielle *Hsin Hwa* dont le nom se traduit par « Chine Nouvelle ».

L'objectif du Gouvernement était des plus simples : par sa transformation en un organisme « culturel et social », l'Église de Chine devait se

muer en un simple agent d'exécution des consignes du pouvoir, et le « Bureau des Affaires religieuses » n'avait d'autre raison d'être que d'en assurer le contrôle étroit et permanent.

On pourrait se demander, puisque la « Triple Autonomie » signifiait, avant toute chose, la rupture des relations avec Rome, pourquoi M. Chow En-lai s'était dérangé en personne, au mois de mai 1950, pour exprimer ses conceptions du rôle de l'Église dans la Chine populaire, devant sept délégués protestants. C'est qu'il s'agissait d'amorcer les catholiques par l'appât d'un précédent.

Peu après les entretiens de Pékin, qui se prolongèrent pendant trois jours, retentissait aux quatre coins du monde le premier coup de canon de ce qui allait être la guerre de Corée (24 juin 1950). Sur tout le territoire chinois, l'appel du *Mouvement patriotique* lui fit instantanément écho. On nous fera difficilement croire que, tandis qu'il conversait le mois d'avant avec les sept *leaders* protestants, M. Chow En-lai ignorait que, quelques semaines plus tard, les troupes communistes nord-coréennes franchiraient le trente-huitième parallèle. A la vérité, comme on n'allait pas tarder à s'en rendre compte, un étroit synchronisme existait entre ces deux manifestations de la stratégie communiste.

Dès la fin du mois de juillet 1950 paraissait une *Déclaration de Quarante Leaders Protestants* qui réclamait la « séparation d'avec les impérialistes étrangers » accusés d'utiliser « le manteau de la religion » pour dissimuler leurs obscures menées tendant à instaurer leur influence et leur pouvoir en Chine. Le document proclamait la nécessité du « retour à la pureté de la religion » par le rejet hors des structures de l'Église chrétienne de tous les « faux pasteurs ». Il concluait par cette exigence : « *Le mouvement des Trois Autonomies : administrative, économique, apostolique, doit être un fait accompli dans un proche avenir.* »

Deux mois plus tard, la « campagne de signatures » qui avait « spontanément » fait suite à la publication de ce texte totalisait un millier et demi d'adhésions. Le 24 septembre 1950, un « manifeste » portant la signature du pasteur protestant Wu Yao-tsung, et que diffusait largement dans tout le pays l'agence *Hsin Hwa*, reprenait les termes de la « Déclaration des Quarante Leaders ». Sa parution précédait de trois semaines la réunion à Shanghaï du Congrès protestant annuel, dont les cent trente-huit délégués emboîtaient le pas à M. Wu comme un seul homme, en votant à l'unanimité un appel « à tous les chrétiens » pour « faire en sorte que les institutions et églises protestantes de Chine devinssent, dans les cinq ans, autonomes sur le plan administratif, économique, apostolique ». Le « proche avenir » souhaité par les « Quarante Leaders » s'intégrait ainsi dans la norme d'un inévitable « plan quinquennal ».

Le mois de novembre 1950 voyait se lever les premiers « volontaires » pour la Corée, dont le geste s'accompagnait illico d'une nouvelle extension du *Mouvement Patriotique* « pour la défense de la Chine et des foyers chinois ».

Les protestants étaient donc embrigadés selon le plan de M. Chow En-lai, et leurs diverses églises n'allaient sortir de l'aventure que promptement réduites à l'état de chair à pâté. Restaient les catholiques, dont les « leaders » n'avaient pas paru comprendre l'appel du pied discrètement signifié par la formule du Congrès protestant qui, comme on l'a vu, s'adressait « à tous les chrétiens ».

***

Le 22 novembre 1950, un délégué du Gouvernement vint de Nanch'ung, capitale du Nord-Szechwan, rendre visite au préfet de police de Kwang Yüan, petite ville de cette province. Les deux hommes suscitèrent une réunion « réformiste » dans le milieu protestant, sans rencontrer beaucoup d'empressement chez les intéressés. Le 28, ils convoquèrent deux catholiques, judicieusement repérés au préalable, et dont l'un, nommé Sen, avait abjuré deux ans plus tôt le protestantisme. Ce personnage et son compagnon se laissèrent sans difficulté convaincre de la nécessité de lancer le « Mouvement de Réforme », mais ils étaient de trop mince étoffe pour entraîner derrière eux les quelque cent catholiques de la ville. Le rusé délégué du Gouvernement ne l'ignorait pas, et il avait échafaudé son plan en conséquence.

Le lendemain 29, ces deux catholiques allèrent rendre visite à leur jeune curé, le Père Matthias Wang Liang-tso, qu'ils tentèrent de persuader de rédiger avec leur concours un « manifeste » où il exprimerait sa sympathie pour le Mouvement de la Triple Autonomie. Le Père Wang refusa. Ce refus avait été prévu, aussi bien ses interlocuteurs se rabattirent-ils tout de suite sur la simple autonomie financière. Celle-ci étant parfaitement légitime, le Père Wang ne vit aucun inconvénient à établir les termes d'une déclaration qui, préalablement soumise aux catholiques de la ville, exprimerait la volonté de ceux-ci de faire face par leurs propres moyens aux besoins financiers de la paroisse. Il préparait ce texte sur-le-champ.

Au matin du 30, un agent du *Tung Chang Pu*, ou « Service de Liaison » spécialisé dans la Réforme religieuse, rejoignit à Kwang Yüan ses deux compères communistes. On mit la main sur Sen et son complice, et l'on se rendit en leur compagnie à la chambre du Père Wang, qu'on savait absent de chez lui. Au texte orthodoxe rédigé la veille, on substitua un « manifeste » qui proclamait la volonté des catholiques de Kwang Yüan d'établir « une Église nouvelle, indépendante dans son administration, ses ressources et son apostolat », et dont la sainteté ne serait plus « souillée par l'Impérialisme ». S'adressant au Gouvernement, les catholiques de la ville déclaraient avoir « unanimement et chaleureusement approuvé ce mouvement ». Il ne restait plus qu'à réunir les auteurs présumés de cette déclaration, ce qui fut vite fait.

Que se passa-t-il entre les communistes et le Père Wang au cours des heures qui suivirent ? Il est permis de supposer que le jeune prêtre se

vit demander, par les moyens appropriés, de lire lui-même aux chrétiens de sa paroisse cette « résolution » pré-fabriquée, et qu'il refusa. Mais quelles furent les pressions assez fortes pour le contraindre à assister, avec une quarantaine de ses fidèles, à la réunion organisée par les agents du Gouvernement populaire? On l'y vit, « déprimé par les menaces ».

Les catholiques présents voulurent, comme de coutume, commencer par la récitation du *Pater*, mais les communistes ne le permirent pas. M. Sen lut le texte du « manifeste » auquel les auditeurs, tous gens des plus simples, ne comprirent rien. Les représentants du Gouvernement les prièrent de lever le poing en signe d'assentiment. Puis on fit l'appel, et l'on ajouta à la liste vraisemblablement préparée par M. Sen, les noms de plusieurs enfants qui dormaient paisiblement sur le sein maternel. Le manifeste déclarait que les signataires agissaient comme porte-parole des « cinq cents catholiques de Kwang Yüan » (où l'on n'a jamais compté qu'une centaine de convertis).

Dès le lendemain, 1er décembre, les communistes firent imprimer le « manifeste » dont deux cents exemplaires furent portés au Père Wang pour « diffusion dans toute la Chine ». Déconcerté, le jeune prêtre les donna au catéchiste, sans prendre de décision. Le catéchiste les garda chez lui. Alors qu'il était sorti, le 3 décembre, sa femme reçut la visite du nommé Sen qui réclama le paquet d'imprimés, déclarant qu'il se chargeait de leur répartition. Le 13, l'agence *Hsin Hwa* distribuait à toute la presse chinoise le texte de « l'adhésion spontanée des cinq cents catholiques de Kwang Yüan au Mouvement de la Triple Autonomie ». Les journaux clamèrent aux quatre coins de la Chine le nom du Père Matthias Wang Liang-tso, célébrant en sa personne le promoteur de la Réforme de l'Église catholique sur le territoire de la République populaire.

Fou de douleur et d'indignation, le Père Wang réunit ses paroissiens. Il exprima devant eux sa volonté de « laver dans son sang » le scandale que, sans le vouloir, il venait d'infliger à l'Église de Chine. Puis il fit à son évêque, monseigneur Pinault, une relation écrite des faits que deux missionnaires, les Pères Grange et Dupont, des Missions Étrangères de Paris, qui se trouvaient dans le voisinage de Kwang Yüan à cette époque, devaient confirmer sur tous les points. Le malheureux Père Matthias terminait ainsi sa lettre :

Je suis un fidèle du Christ et un fils soumis de l'Eglise, aujourd'hui et toujours, jusqu'à mon dernier souffle. Aidez-moi par vos prières à échapper au loup dévorant...

Monseigneur Pinault qui, pour sa part, allait se trouver un an après placé sous surveillance policière et confiné dans sa résidence de Chengtu en attendant l'épreuve du « jugement populaire » et de l'expulsion, devait recevoir du jeune prêtre un nouveau et dernier message, tout chargé d'angoisse :

Monseigneur, je ne suis pas libre en tout. Priez pour votre dévoué...

Pendant ce temps, dans toute la Chine, les journaux ne tarissaient pas d'éloges sur « l'enthousiasme » apporté par « M. Wang Liang-tso, curé de Kwang Yüan, et ses huit cents chrétiens », à la grande tâche d'épuration des « éléments impérialistes » qui souillaient l'Église catholique chinoise. Comme on le voit, les catholiques de Kwang Yüan faisaient des petits... La presse gardait, par contre, un silence obstiné sur la protestation élevée par le Père Wang devant ses paroissiens. Mais celle-ci ne pouvait être ignorée de la police et, si l'on se réfère aux méthodes habituelles de la « Sécurité » marxiste, on peut être assuré que rien ne fut négligé pour obtenir une « rétractation » de sa malheureuse victime. Peu après, le Père Wang disparaissait de la ville sans que son nom cessât pour autant d'être utilisé par la presse communiste.

Le 30 juin 1951, *l'Agenzia Internazionale Fides*, de Rome, publiait la dépêche suivante :

On apprend de source autorisée l'exécution du Révérend Père Wang Liang-tso, prêtre chinois, curé de Kwang Yüan, dans la province de Szechwan, que les communistes avaient récemment exalté et acclamé comme l'instaurateur du « Mouvement de la Triple Indépendance » parmi les catholiques de Chine. Le Père Wang a été mis à mort pour avoir énergiquement protesté contre l'abus que le Gouvernement communiste chinois avait fait de son nom pour lancer un mouvement auquel il n'avait jamais donné son adhésion.

***

Le Congrès protestant de Shanghaï avait été suivi d'une intense campagne de propagande qui invitait les chrétiens réformés (ceux-ci allaient l'être deux fois, en attendant leur mise définitive à la retraite) à signer le « manifeste » du pasteur Wu Yao-tsung.

On a déjà pu voir, en Europe occidentale, comment le marxisme sait s'y prendre pour extorquer à l'immense foule des timides, des ignorants, des crédules et des badauds, les signatures qui alimentent sa propagande. Chacun d'entre nous se souvient du tintamarresque « appel de Stockholm », qui fit en France et ailleurs tant de dupes furieuses ou navrées. Il nous est donc facile de concevoir le courage qu'il faut en Chine (comme dans tous les pays dits « satellites » et en U.R.S.S. elle-même) à ceux qu'on « sollicite » d'apposer leur signature sur un « manifeste » ou une « déclaration » pour s'y refuser. Dès le 17 janvier 1951 M. Chow En-lai s'entendait fièrement annoncer que quatre-vingt-dix mille protestants de Chine avaient « signé » le manifeste protestant de M. Wu. Le 24 octobre de la même année, alors que le jeune curé de Kwang Yüan était exécuté depuis plus de quatre mois, le même M. Wu qui, lui, était en parfaite santé, exprimait sa satisfaction d'avoir vu son appel se couvrir de trois cent mille « signatures » de ses coreligionnaires (soit le tiers de l'effectif total du protestantisme en Chine).

La publicité donnée aux premiers résultats de la « campagne de signatures » engagée auprès des catholiques fut moins claironnante. Les

journaux firent savoir le 12 février 1951 que sept mille cinq cents de ces catholiques avaient « signé », chiffre singulièrement faible si l'on tient compte des exagérations inhérentes à toute propagande officielle et qui, en tout état de cause, ne représentait que très exactement le douzième du « succès » enregistré à la même époque par l'avantageux M. Wu. Et encore! nombreux étaient les catholiques qui, ici et là, se plaignaient d'avoir été trompés sur le sens du « manifeste », ou de s'être vu extorquer par des moyens de contrainte variés une signature qu'ils regrettaient déjà...

Devant cet état de choses, M. Chow En-lai pensa qu'il devenait urgent de frapper l'opinion par un geste spectaculaire. Décidant de répéter, sur un plan beaucoup plus large, le procédé des « entretiens » qui, huit mois plus tôt, lui avait permis de régler leur compte aux protestants, il fit inviter une quarantaine de « représentants officiels » de l'Église catholique — tous Chinois, bien entendu — à venir converser avec lui le 17 janvier 1951. Cinq jours plus tard, le journal *Kung Shang Tao Pao* publiait un long compte rendu de cette réunion, dont la dépêche de l'agence officielle *Hsin Hwa* disait qu'elle s'était terminée « dans une atmosphère d'enthousiasme ».

Il est peut-être vrai que monseigneur Chang Pi-te, évêque de Chao Shien, et monseigneur Lei Chen-huo, évêque de Fen Yang, soient sortis de chez le Premier ministre avec quelque espoir au cœur. N'avaient-ils pas entendu celui-ci, interrompant un instant sa diatribe contre les « Impérialistes étrangers », rendre un solennel hommage à l'œuvre accomplie en Chine par l'Église catholique, aussi bien sur le plan de l'éducation que sur celui de la charité? Ne s'était-il pas incliné avec respect devant le dévouement des missionnaires? Et, par-dessus tout, n'avait-il pas expressément déclaré : « *Je comprends clairement la nécessité pour les Catholiques de Chine de rester unis à Rome dans les matières spirituelles?* » Ces quelques mots, pouvaient penser les deux évêques, permettaient d'espérer une cordiale collaboration, à la fois « patriotique » et « sociale », puisque le Premier ministre reconnaissait expressément au Saint-Père sa primauté spirituelle, qui commande tout le reste.

Aussi bien monseigneur Chang et monseigneur Lei se dirent-ils qu'un geste s'imposait. Ils rédigèrent de concert une « déclaration patriotique » qu'ils adressèrent à l'*Office des Cultes* nouvellement créé, avec prière de la faire publier dans la presse. A leur vive surprise, rien ne parut. Ils reitérèrent leur démarche qui constituait une preuve indéniable de leurs excellentes et loyales dispositions, mais ils se heurtèrent au même silence. Ce n'est qu'après une troisième tentative, elle aussi demeurée sans réponse que les prélats renoncèrent : il tombait sous le sens que le Gouvernement n'avait que faire de leur déclaration, ce qui signifiait qu'il en rejetait les termes.

Monseigneur Chang Pi-te et monseigneur Lei Chen-huo avaient défini en trois points la conception catholique des Trois Autonomies

qui ne leur paraissait pas s'écarter de celle qu'avait définie devant eux M. Chow En-lai :

1° Maintien des œuvres et institutions au moyen d'aumônes exclusivement chinoises ;

2° Maintien et propagation de la Foi par un personnel uniquement chinois, dûment responsable, mais excluant toute xénophobie ;

3° Remise progressive au clergé chinois de toute l'autorité ecclésiastique en Chine, l'Église de Chine restant en union avec le Souverain pontife.

On pourrait déduire de ceci que M. Chow En-lai avait perdu son temps lors de cette réunion du 17 janvier qui avait duré plusieurs heures. Ceci eût été vrai si les prélats avaient eu le moyen de se faire entendre... Mais les catholiques de Chine savaient seulement par la lecture des journaux qu'une réunion avait eu lieu, à laquelle participaient deux de leurs évêques, que le Premier ministre y avait exposé les principes de la « Réforme », et qu'on s'était quitté dans une « atmosphère d'enthousiasme ». Il n'en fallait pas plus au Gouvernement pour tirer parti de l'équivoque, tandis que la publication de l'importune « déclaration patriotique » présentée par les deux prélats aurait remis tout en question, et même tout compromis.

Je crois pour ma part que monseigneur Chang et monseigneur Lei ne pouvaient être dupes. Ils avaient certainement pris connaissance du « compte rendu » de la réunion du 17 janvier distribué à toute la presse par l'agence *Hsin Hwa*. On n'y trouvait nulle part l'hommage du Premier ministre à l'œuvre accomplie par l'Église de Chine, comme au dévouement des missionnaires. On n'y parlait point davantage de la nécessité de maintenir les liens spirituels avec Rome... Ce silence était significatif. M. Chow En-lai n'avait laissé paraître que de courts extraits de sa longue harangue, alors que les discours de ce haut et puissant seigneur étaient d'ordinaire publiés *in extenso*...

Monseigneur Chang et monseigneur Lei demandèrent à l'*Office des Cultes* que les trois déclarations du Premier ministre fussent portées à la connaissance du public. Mais M. Chow En-lai avait sans doute ses raisons de leur conserver un caractère confidentiel : la nouvelle démarche des deux évêques n'obtint pas plus de succès que les trois autres.

L'épais rideau de silence qu'on leur opposait allait s'entr'ouvrir de façon imprévue le 10 février 1951. Ce jour-là, l'agence *Hsin Hwa* diffusa le texte d'une « Déclaration des catholiques du diocèse de Nanch'ung » où l'on put notamment relever les lignes suivantes (c'est moi qui souligne) :

Nous devons rejoindre les rangs des patriotes pour briser tous les liens qui nous unissent aux pays impérialistes, en tête desquels se trouve l'Amérique, pour rompre les liens d'aide économique et de relations épistolaires avec le Vatican, *et pour réaliser l'autonomie administrative, économique et apostolique.*

Monseigneur Chang Pi-te et monseigneur Lei Chen-huo purent lire dans le *Jen Min Jih Pao* que cette déclaration, suivie des noms de « vingt-six prêtres catholiques », était datée du 23 janvier : c'était le lendemain du jour où la presse rendait compte au public du « thé » qui leur avait été offert par M. Chow En-lai.

Il s'agissait d'une déclaration de guerre, et les prélats ne s'y trompèrent point. La volonté de rupture avec le Vatican y était proclamée en toutes lettres : *rupture des liens d'aide économique et de relations épistolaires*, allait jusqu'à préciser la « déclaration ». Les évêques surent alors que le Premier ministre, quand il leur déclarait : « Je comprends clairement la nécessité pour les Catholiques de Chine de rester unis à Rome dans les matières spirituelles », entendait limiter cette « union » à la simple transmission de pensée. En somme, le Gouvernement populaire laissait les catholiques de Chine libres de lire le même Évangile que le Pape, ce qui n'impliquait évidemment aucune *relation épistolaire*, puisqu'on disposait sur place du texte qu'il fallait (à l'esprit duquel on apprendrait par ailleurs dans les « cercles d'étude » comment revenir dans toute sa « primitive pureté »).

Les catholiques se voyaient nettement signifier par le Gouvernement de la République populaire sa volonté de se substituer au Saint-Père dans la direction d'une Église chinoise qu'on invitait à se transformer au plus tôt en *Église nationale indépendante de Chine*. L'obligation faite aux fidèles de « rejoindre les rangs des patriotes » donnait à cet égard une indication dépourvue de toute ambiguïté. « Comment pouvez-vous parler encore d'union avec Rome puisque, faisant partie du « Mouvement patriotique », vous vous êtes engagés à briser tout contact avec les Impérialistes ? » Tel allait être le *leitmotiv* que les catholiques devaient dès lors s'entendre inlassablement répéter, se voyant mettre sous le nez l'un des innombrables manifestes qu'ils avaient naguère signés comme tous leurs voisins, sans penser un instant que l'affirmation de leur amour pour la Patrie pourrait jamais mettre en cause leur fidélité au Pape.

Une autre « déclaration », cette fois catholico-protestante, vit en même temps le jour dans ce Szechwan dont les communistes paraissaient vouloir faire le banc d'essai de la « Réforme ». Datée du 9 février, elle avisait les catholiques et les protestants qu'ils allaient désormais marcher la main dans la main, unifiant leurs efforts pour établir *une* nouvelle Église nationale, « purifiée de tous les éléments impérialistes ».

Une nouvelle Église nationale... ainsi donc, dans cette Église *unifiée*, les protestants allaient coudoyer les catholiques, sans s'être soumis à l'autorité du Pape... On voit quels résultats le Gouvernement populaire pouvait attendre de cette nouvelle astuce : le mot de « Réforme », qu'il avait lancé, prenait ici tout son sens. Le schisme était dépassé.

Dès le lendemain, dans un article intitulé : « Application du mouvement des Trois Autonomies au Szechwan Septentrional », le journal *O'huan Hai Jih Pao* précisait les vues gouvernementales : la paroisse étant définie

unité de base, sa direction serait désormais « démocratique », c'est-à-dire qu'elle se verrait assurée à la majorité des voix par un Comité paroissial dans lequel le clergé ne pourrait jamais disposer de plus du quart des suffrages ; les membres de ce Comité seraient élus par les chrétiens. Le contexte laissait comprendre que le Gouvernement prendrait soin d'assurer la sécurité des élections, ce qui voulait dire qu'il les contrôlerait de très près.

Le même article avertissait d'autre part les prêtres qu'il leur faudrait « clarifier » leur intelligence politique :

Les prêtres devront intensifier leurs études de la science politique et des événements actuels, développer les sentiments patriotiques des Chrétiens, et, de temps à autre, prier les chefs du gouvernement local et les éléments progressistes de bien vouloir se rendre aux réunions pour y faire des rapports sur les principales questions.

L'agence *Hsin Hwa* revenait à la charge le lendemain :

L'Eglise catholique de Chine, aussi bien que la Protestante, dans son organisation et son système, dans ses finances, son idéologie et ses institutions, est totalement dans la main des impérialistes.

Après cette préparation d'artillerie qui n'épargnait aucun objectif, et même pas le dogme (ici qualifié d'*idéologie*), venait la définition officielle de ce que le Gouvernement attendait du *Tze-Chih* ou auto-administration :

L'autonomie administrative consiste à faire en sorte que l'Eglise chinoise et ses œuvres rejettent l'emprise et l'influence de l'impérialisme et de ses chiens-courants, et qu'elles soient entièrement administrées par les Chinois... Sous le couvert du « caractère transcendantal » de l'Eglise qui la mettrait « au-dessus des nationalités et de la politique », les éléments impérialistes veulent que l'Eglise reste au service de l'impérialisme américain et d'un organisme international subsidié par lui, pour continuer leurs activités criminelles de sabotage qui vont contre les intérêts du peuple chinois.

***

C'en était assez. L'épiscopat de l'Église de Chine riposta en faisant éditer par le *Catholic Central Bureau* de Shanghaï plusieurs tracts dont les plus répandus furent « La Sainte Église catholique » (*Sheng Erh Kung Chiao Hui*), la « Déclaration commune des Évêques de Chine », et surtout le document intitulé « Information pour ceux qui désirent apprendre » (*Hsuëh Hsi Tsan Kao*), où la position de l'Église en face de la doctrine marxiste de la « Triple Autonomie » était très clairement exprimée.

L'Épiscopat de Chine répondait en substance le plus calmement du monde au Gouvernement de la République populaire :

— Je ne vois aucun inconvénient à ce que notre Église adopte le système dit des *Trois Autonomies*, tel que je viens d'en préciser la signification, et dont les premiers termes ont été posés en Chine par l'un de nos évêques-missionnaires avant que nous eussions l'avantage de vous connaître. Mais je désire attirer votre attention sur ce fait que je n'ai cessé

de mettre ici en application, avec la prudence nécessaire, des principes auxquels notre Mère l'Église est attachée depuis bientôt deux mille ans... Je ne vois pas très bien, en conséquence, la nécessité de rien modifier à la mise en pratique d'une tradition qui a fait ses preuves, à des méthodes qui s'appuient sur la prudence et l'expérience... Mais je repousse par contre de toutes mes forces l'intrusion que vous me proposez sous le nom de « Réforme », qui jetterait vite bas l'édifice si péniblement édifié, au prix de tant de sang et de tant de sueurs, et dont j'entends que, s'il doit sans cesse s'élever, ce soit pierre par pierre. Ce que vous appelez « progrès » nous le dénommons depuis près de vingt siècles schisme et hérésie. Souffrez que nous n'en voulions pas.

***

Le Gouvernement populaire comprit très bien cette fin de non-recevoir. Peu de semaines après les diffusions du *Central Catholic Bureau*, la presse du régime faisait une méprisante allusion à ce qu'elle appelait « un pamphlet réactionnaire et impérialiste » (deux mots passe-partout, et même inusables), rejetant en bloc la mise au point de l'Épiscopat. De nombreux prêtres ou missionnaires furent jugés, condamnés, incarcérés comme « anti-révolutionnaires » pour avoir été trouvés en possession de l'un ou l'autre des trois tracts. La campagne communiste s'intensifia aussitôt en étendue, en fréquence, et en violence. Voici deux échantillons de textes diffusés par l'agence *Hsin Hwa* au mois de mars 1951 :

Ils (les chrétiens) *feront de l'Eglise chinoise une véritable institution religieuse, et non un réceptacle de toutes sortes d'impuretés.*

La question de l'autonomie de la prédication est double : quelles personnes doivent aller prêcher? et que doivent-elles prêcher? Ce que prêchent les missionnaires étrangers, n'est-ce pas quelque chose d'innommable? En un mot, ce qu'ils veulent, c'est faire en sorte que les trois millions de catholiques se placent en dehors des rangs des patriotes chinois...

Ces mêmes missionnaires, poursuit l'auteur de ce factum :

... sous prétexte de propager la foi, s'adonnent à l'invasion et à l'espionnage. Leurs crimes sont très nombreux. La police d'un peu partout en a découvert un bon nombre.

Cette « police d'un peu partout » qui découvre « un bon nombre » des « crimes très nombreux » commis par ces missionnaires qui « s'adonnent à l'invasion », cela ferait sourire si les « Tribunaux populaires » ne l'avaient interprété d'une façon affreusement précise.

Le 31 mars 1951, un « Comité de Réforme » était constitué à Nankin, lieu de la résidence (surveillée par la police) de S.E. monseigneur Riberi, Internonce apostolique. Ce « Comité » avait naturellement pour premier soin d'émettre une « Déclaration » qui dénonçait en l'Église catholique de Chine un instrument de l'impérialisme étranger employé contre le peuple chinois, et accusait le Vatican de s'être immiscé dans la politique inté-

rieure de la Chine. Le « Comité » décidait incontinent de « rompre les relations politiques et économiques avec le Vatican, tout en maintenant avec le Saint-Siège les relations purement religieuses ».

Monseigneur Riberi répliqua par une lettre aux évêques de Chine dont l'agence *Hsin Hwa* publia bientôt le texte, concluant :

Ce que Riberi ne peut tolérer, c'est la réaction des patriotes contre un impérialisme qui se sert de la religion pour atteindre ses propres fins. En un mot, Riberi ne peut pas approuver un mouvement patriotique des catholiques chinois. Pareille chose est intolérable.

***

L'ordre de bataille était établi ; la machine de guerre réformiste, mise en place dans tous les diocèses de Chine, allait se mettre en branle. Partout, l'invariable tactique communiste, qui, dans tous les domaines et sur tous les plans, consiste à susciter le désordre à la base, pour l'endiguer ensuite et diriger selon ses propres visées le « mouvement » apparemment déclenché par d'autres (qui y laissent souvent leur vie, ou leur liberté), avait minutieusement mis au point son plan d'action. Le processus envisagé était des plus simples :

— Une déclaration en faveur de l'*Église Indépendante* serait formulée par un petit groupe de « progressistes » au sein duquel, chaque fois que cela serait possible, on s'efforcerait de glisser quelques apostats dont la hargne contre la hiérarchie ferait merveille, et qu'on tiendrait bien en main ;

— Cette « déclaration » serait immédiatement diffusée à tous les vents par l'agence *Hsin Hwa*, avec accompagnement de commentaires journalistiques toujours violents contre les « Impérialistes qui utilisent le manteau de la religion pour masquer leur agression contre la Chine » ;

— Un « Comité » chargé de l'administration des affaires locales de « l'Église nouvelle » surgirait ensuite ; il serait instantanément reconnu par le Gouvernement populaire comme étant seul habilité à régler toutes les questions qui se rapportaient à la vie du diocèse.

Les divers « Comités » déjà constitués de bric et de broc se manifestèrent sans retard en sollicitant du Gouvernement la fermeture du *Catholic Central Bureau* de Shanghaï, qualifié par eux : « instrument du monégasque Riberi », mis au service de « l'impérialisme américain sous le couvert de la religion ». Son secrétaire général, monseigneur Walsh, n'était-il pas un ami du cardinal impérialiste Spellman ? Par la même occasion, les « progressistes » attirèrent l'attention de la Sécurité publique sur la « dangereuse activité contre-révolutionnaire de la *Légion de Marie* ».

Le Gouvernement reçut avec bienveillance cette requête et cette dénonciation « spontanées », et donna prompte satisfaction aux « Comités »

pour ce qui concernait le *Catholic Central Bureau* [1]. Mais la magnifique résistance opposée par les catholiques affiliés à la *Légion de Marie* mit en échec les plans officiels.

***

Bien entendu, l'expulsion du représentant du Saint-Siège était au premier rang des préoccupations « progressistes ». Un peu partout, des manifestations populaires, où la personne de monseigneur Riberi était violemment prise à partie, éclatèrent *spontanément*.

A Chungking, le 31 mai 1951, le « Comité diocésain de Réforme » rédigea une « motion » à l'adresse du Gouvernement. Ses signataires réclamaient la « punition sévère de l'Internonce ». Dès le lendemain, les journaux de Chungking en reproduisirent le texte, suivi des signatures de tous les prêtres chinois de la ville. Nous avons vu par quel tour de passe-passe, à Kwang Yüan, fut utilisé le nom du Père Wang Liang-tso. Ici, on utilisa un procédé plus simple encore (et qui allait se trouver employé ailleurs en bien des occasions) : on porta tout bonnement sous le texte de la « motion » les noms des prêtres convoqués à la réunion du « Comité ». Selon la coutume chinoise, ces prêtres avaient signé, à l'entrée de la salle, le « livre des visiteurs » dont il suffit ensuite à la police de faire photographier les pages.

On pourrait s'étonner que ces prêtres eussent accepté de se rendre à une pareille convocation. Pour comprendre ce qui va suivre, il faut savoir que tout le clergé chinois de Chungking, avec le Vicaire capitulaire à sa tête, était soumis depuis quatre mois à d'incessantes pressions. Il ne se passait point de jour sans que les agents du « Bureau spécial » ne leur rendissent visite, sans qu'ils fussent « priés » d'assister aux réunions du « Cercle d'étude » institué par les « progressistes » à l'instigation des autorités communistes, comme à des séances où ils faisaient l'objet des pires menaces s'ils ne se ralliaient au « Mouvement de Réforme ». De simples fidèles, dûment choisis, et soumis aux mêmes manœuvres, devaient comme leurs prêtres produire chaque semaine à la police un rapport complet sur leurs activités, leurs relations, les conversations échangées... Aux prêtres chinois comme aux fidèles il était strictement interdit d'avoir le moindre contact avec les « missionnaires étrangers ».

***

Monseigneur Louis-Xavier Jantzen, des Missions étrangères de Paris, archevêque de Chungking, subissait depuis près de dix ans les pires épreuves. Pendant la guerre sino-japonaise, son évêché avait été dure-

1. Le 7 septembre 1951, les Pères François Legrand, Mathieu Chen, Joseph Cheng, Aiden McGrath étaient incarcérés. Leur directeur, monseigneur Gustave Prévost, préfet apostolique de Lingtung, en Mandchourie, les rejoignait en prison dans la nuit du 3 au 4 octobre.

ment touché au cours des nombreux bombardements de la capitale nationaliste. Dans sa résidence aux toits éventrés, aux plafonds écroulés, aux murs lézardés, le vénérable prélat couchait dans une chambre qui lui servait de bureau pendant le jour. Dans la nuit du 30 avril au 1er mai 1942, des assassins étaient parvenus jusqu'à cette chambre... ils abandonnèrent l'archevêque quand ils crurent l'avoir tué. Monseigneur Jantzen survécut par miracle à ses blessures.

En 1947, Rome le désignait comme sous-délégué pour la partie de la Chine qui n'était pas encore tombée aux mains des communistes. Il se voyait d'autre part confier l'aumônerie générale de l'armée américaine. Ces nouvelles charges achevaient de ruiner une santé que l'attentat de 1942 avait très sérieusement ébranlée : pour visiter les fidèles de son diocèse, l'héroïque vieillard accomplissait chaque année, le plus souvent à pied, plusieurs centaines de kilomètres. La tuberculose le terrassa en 1949 et, pendant quatre mois, il demeura alité à l'hôpital de Chungking. Puis il regagna sa résidence, où le confinèrent les autorités communistes de la ville.

***

Tel était le climat de l'archidiocèse de Chungking en ce printemps 1951. Coupé de toute relation directe avec son chef spirituel, le clergé chinois devait, chaque jour, faire face aux diverses manœuvres de la police. L'abbé Che Ming-lean, vicaire capitulaire, se heurtait de semaine en semaine à des difficultés accrues. La publication, dans les journaux du 1er juin, de la « motion » du Comité de Réforme fit comprendre à tous que l'adversaire avait décidé de passer ouvertement à l'attaque.

L'adoration des Quarante-Heures venait de commencer, ce même 1er juin, à la cathédrale Saint-Joseph, seule église encore ouverte au culte dans cette grande ville du Szechwan qui compte plus d'un demi-million d'habitants. Le vicaire capitulaire supplia à haute voix le Ciel d'accorder aux prêtres et aux fidèles un courage sans défaillance...

Le dimanche 3 juin, comme allait se terminer la grand-messe, une douzaine de « progressistes », flanqués d'agents du « Bureau spécial », surgirent aux portes de l'église. Ils invitèrent les prêtres et les fidèles à participer à la « grande manifestation catholique » qui allait se dérouler sur l'heure dans les rues de la cité, et dont l'objet ne fut pas autrement précisé.

Tout le clergé qui se trouvait là obtempéra, suivi de quelques centaines de fidèles. Les « progressistes » placèrent le vicaire capitulaire au premier rang du cortège avec, à ses côtés, l'abbé Tcheng Kouang p'ou, curé de la cathédrale. Venaient derrière eux sept prêtres chinois et la foule des chrétiens. Des drapeaux et des portraits des leaders communistes, fournis par le Bureau de la Propagande, se dressaient par centaines au-dessus des têtes, et les agents du « Bureau spécial » faisaient en sorte que le défilé suivît un parcours qui l'obligeait à traverser les quartiers les plus popu-

leux. Soudain, à un signal donné par les meneurs de jeu, on vit les « progressistes » et des éléments troubles qui s'étaient glissés dans les rangs des fidèles hurler, le poing levé : « A bas Riberi! que le Gouvernement l'expulse de Chine! » La même scène allait se reproduire tous les cent mètres.

De mauvaise grâce, les chrétiens qu'intimidait la présence des forces policières — et même leurs prêtres qui se savaient observés — répétèrent le slogan. Des « haltes de bon accueil » les en récompensèrent, auxquelles des bouddhistes et des protestants leur offrirent des friandises disposées sur des buffets où l'on pouvait se désaltérer d'une tasse de thé offerte par les organisateurs de cette manifestation « spontanée ».

Dans la soirée, des « assises solennelles » installées par le « Comité de Réforme » à l'instigation du Bureau de Propagande, se tinrent sur l'esplanade qui s'étend devant la cathédrale. Tous les catholiques y avaient été « convoqués », de policière façon, avec bon nombre de protestants, et même des bonzes venus de leurs pagodes. Les assises commencèrent par le discours d'un « catholique progressiste », qui se lança dans un violent réquisitoire contre monseigneur Riberi.

A la consternation des catholiques, l'abbé Che Ming-lean, vicaire capitulaire, qui avait pris place sur la tribune aux côtés des officiels, se leva à son tour. Il déclara qu'il se solidarisait entièrement avec l'action gouvernementale contre les agents de l'Impérialisme ; après avoir stigmatisé l'intrusion de monseigneur Riberi dans la politique intérieure chinoise, il réclama une sanction sévère contre l'Internonce : « Cette sanction, conclut-il, ne peut se traduire que par l'expulsion. »

Les cinq délégués du Gouvernement qui se tenaient assis face à la foule applaudirent à tout rompre l'orateur, bruyamment imités par les « progressistes ». L'un de ceux-ci allait prendre la parole quand on vit, fendant les rangs de l'assistance, un jeune prêtre chinois qui se dirigeait vers la tribune dont il gravit lentement les marches. Un grand silence se fit : comme beaucoup d'autres chrétiens, le vicaire capitulaire avait reconnu l'abbé Tong Che-tche, natif de Chungking. Sans doute celui-ci venait-il apporter l'adhésion des chrétiens « progressistes » de Nankin, résidence de l'Internonce, où il exerçait son ministère ?

L'abbé Jean Tong commença par faire un grand signe de croix, disant d'une voix forte :

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Puis il ajouta, élevant son regard vers le ciel :

Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de nous.
Marie, conçue sans péché, Médiatrice de toute grâce, priez pour nous.
Saints Apôtres Pierre et Paul, priez pour nous.

Se tournant vers le gigantesque portrait de Mao Tze-tung qui dominait l'estrade, il lui fit la révérence d'usage. Il salua pareillement les cinq délé-

gués du Gouvernement. Puis il commença la lecture du papier qu'il tenait à la main :

Hautes autorités du Gouvernement ; hauts dignitaires de l'Eglise ; chrétiens fidèles à votre Foi ; Messieurs.

Le sujet de ce discours sera : le sacrifice que je fais de moi-même aux deux pouvoirs suprêmes.

Des personnes qui ne croient ni en l'existence de Dieu, ni en celle de l'âme, qui ne reconnaissent pas le Pape pour le représentant de Jésus-Christ, ni la Hiérarchie catholique, nous présentent le mouvement de la Triple Autonomie comme un mouvement purement patriotique...

Les délégués se regardèrent avec stupeur : étaient-ils sûrs d'avoir bien entendu ? L'abbé Jean Tong continuait posément, tranquillement sa lecture, comme s'il ne venait pas de lancer publiquement un défi au Gouvernement populaire. Il disait :

On reconnaît bien la liberté de la foi catholique ; on admet qu'il puisse exister des relations d'ordre purement religieux entre les fidèles et le Pape. Mais un mouvement qui évolue en dehors de la Hiérarchie nous invite à attaquer le représentant du Pape, Son Excellence Monseigneur Riberi. Demain, il nous demandera peut-être d'attaquer le Pape, représentant de Jésus-Christ. Et ne nous demandera-t-il pas après-demain d'attaquer Notre-Seigneur et notre Dieu, Jésus-Christ lui-même ?

Un grand frémissement parcourut les rangs des chrétiens. Aux yeux de beaucoup, les larmes jaillirent : enfin ! ils entendaient un prêtre, un prêtre chinois, qui osait proclamer la vérité, tenir tête aux puissants, parler selon la vraie doctrine chrétienne !

Les membres du « Comité de Réforme » s'agitaient sur leurs chaises, espérant que les délégués du Gouvernement allaient fermer la bouche à ce prêtre impudent qui, de sa voix tranquille, narguait l'autorité. Mais, déconcertés, les officiels ne savaient à quelle solution recourir... Interrompre l'orateur, c'était avouer publiquement leur intrigue, devant cette foule de catholiques qu'il fallait conquérir à la *Triple Autonomie*. D'autre part, les paroles que venait de prononcer cet abbé surgi intempestivement étaient inadmissibles, et faisaient mal augurer de la suite de son discours. Si l'on avait pu prévoir un pareil incident, il aurait suffi de truffer l'assistance de quelques comparses dont les cris, poussés au bon moment, eussent retourné l'auditoire. Mais la foule restait muette, comme subjuguée. Que pouvait-on faire ?

Apparemment ignorant du trouble qui régnait sur l'estrade, l'abbé Jean Tong poursuivait son discours. Ce qu'il dit ce jour-là devait avoir un retentissement énorme dans toutes les provinces de Chine, grâce aux bons offices des marxistes eux-mêmes qui, généralement mieux inspirés, diffusèrent partout le discours de Chungking avec une réfutation de leur cru qu'ils pensaient irrésistible, mais qui ne convainquit aucun de ceux qu'elle voulait persuader.

On a qualifié « historiques », en notre temps où l'outrance est reine, bien des textes et bien des gestes que peu d'années ont suffi à recouvrir

de la poussière de l'oubli. Mais je crois que le geste accompli le dimanche 3 juin 1951 à Chungking par le prêtre chinois Jean Tong, face au communisme tout-puissant en Chine, restera vivant dans l'Église, qui est éternelle. Ce qui a été dit ce jour-là a la valeur d'une profession de foi, qui ne s'effacera pas [1].

Un témoin de la réunion a noté qu'à sa descente de tribune le jeune abbé fut salué par « les longs et frénétiques applaudissements des fidèles ». Après quelques vagues et rapides allocutions, les organisateurs de la réunion levèrent la séance. Les catholiques se pressaient autour de l'abbé Tong, le remerciant, le congratulant : « Nous prierons pour vous ! disaient-ils, pour que Dieu vous protège... Nous savons que vos paroles vont vous attirer des ennuis, et peut-être pire... »

Le lundi 2 juillet, alors qu'il se préparait à célébrer sa messe, l'abbé Jean Tong fut appréhendé. Des témoins devaient l'apercevoir vingt-quatre heures plus tard dans sa chambre où la police procédait à une minutieuse perquisition. Encadré par des soldats en armes, étroitement garrotté, le jeune prêtre fut ensuite emmené dans un camion qui prit la direction de la prison. On croyait savoir au mois de juillet 1952, un an plus tard, qu'il était toujours vivant. Les marxistes n'avaient sans doute pas désespéré de convertir à leur cause, par leurs méthodes de « rééducation », cet élément de première valeur.

La veille du jour où il devait prononcer son mémorable discours, le Père Jean Tong disait à un missionnaire, au sortir d'une séance de « cercle d'étude » :

C'est fini. J'ai compris hier que la bataille est perdue. Pour la première fois de ma vie, j'ai assisté à un cours de rééducation. Je les connaissais pas ouï-dire, mais je n'en avais vu fonctionner aucun : c'est un instrument infaillible. Nos prêtres et nos chrétiens qui y participent ne peuvent échapper à l'inéluctable : avant qu'il soit longtemps, ils se mettront eux-mêmes au cou la corde qui les pendra. Dès que vous serez sorti de Chine, écrivez à vos Supérieurs qui ignorent ce qui se passe ici. Vous devez les informer, les avertir, leur dire qu'ils doivent préparer les chrétiens des pays libres à la lutte contre la dialectique communiste, leur dire qu'en face de l'entreprise communiste, il n'est qu'une attitude possible : dire non à tout, et tomber, donner sa tête. Si nous engageons le dialogue là où le communisme dispose de la force, là où il règne en maître, nous sommes perdus, c'est la mort par gangrène.

***

Exaltés par le sublime exemple de leur jeune confrère de Nankin, les prêtres de Chungking se ressaisirent.

Les fidèles venus participer à la grand-messe paroissiale emplissaient le dimanche suivant, 10 juin 1951, la cathédrale Saint-Joseph, quand ils virent se tourner vers eux, devant le Saint-Sacrement exposé, le vicaire

1. On trouvera le texte intégral de ce magnifique document dans le *Vu en Chine*, de Louis Dransard (Téqui, rue Bonaparte, éd.) que tout catholique conscient de ses responsabilités en face du marxisme se doit de lire, de même que l'admirable *l'Etoile contre la Croix* du Père François Dufay (Société des Missions Etrangères, 128, rue du Bac, Paris).

capitulaire qui allait célébrer l'office. Il lut d'une voix ferme le texte qu'il avait préparé :

Moi, Jean Che, vicaire capitulaire, avec tout le clergé de cette ville, devant le Très Saint-Sacrement, publiquement, solennellement, vous confessons la faute extrêmement grave que nous avons commise contre les lois de l'Eglise, et regrettons amèrement le scandale que nous vous avons donné le dimanche 3 juin en participant à votre tête, le matin, à une manifestation organisée contre monseigneur Riberi, Internonce apostolique, et le soir à une réunion publique au cours de laquelle fut demandée son expulsion de Chine. Nous renions et répudions solennellement le manifeste qu'ont publié les journaux en notre nom. Nous voulons faire réparation du mal que nous avons commis. Nous demandons pardon à Dieu, et nous vous supplions tous de demander à Dieu de nous pardonner, de nous donner force et courage pour que, désormais, nous soyons prêts à tous les sacrifices, même celui de notre vie, pour rester fidèles avec vous tous au Christ, à son Eglise, à son Représentant sur la terre, le Souverain pontife.

Après avoir formulé cette noble et courageuse déclaration, le vicaire capitulaire exhorta les fidèles qui avaient trempé dans le scandale du dimanche précédent à se confesser et à faire une communion réparatrice. Beaucoup entendirent son appel et communièrent à la messe qui suivit, au milieu des larmes de joie de l'assistance.

A peine l'abbé Jean Che était-il sorti de la cathédrale, sa messe dite, que les émissaires du « Bureau spécial » qui, selon leur habitude, avaient contrôlé pendant l'office les mouvements des fidèles, vinrent à lui pour avoir des explications sur son « changement d'attitude ». Le vicaire capitulaire maintint fermement devant eux les termes de sa réparation. Une tentative effectuée le lendemain auprès des seize prêtres chinois de la ville et de la banlieue fut tout aussi inopérante.

Au mois de janvier 1952, le *Bulletin* n° 45 de la Société des Missions étrangères de Paris donnait les nouvelles suivantes en provenance de Chungking :

Morts : *Jean Ou, Matthieu Ou (fusillés) ; Jean-Baptiste T'ang, mort en prison ; Gabriel Che, relâché pour mourir (tous quatre prêtres chinois).*

Prisonniers : *Quatre prêtres chinois. Mère de Belval, FFM (Franciscaine de Marie). Quelques prêtres compromis dans des activités schismatiques.*

Au mois de mars, les baptêmes et les enterrements religieux étaient devenus impossibles, de même que les prières en commun. Tous les dirigeants ecclésiastiques de la « Réforme » étaient emprisonnés ou internés.

Dès le 26 juin 1951, monseigneur Riberi, Internonce, était isolé du monde extérieur par la police. Le 3 septembre, il était conduit sous escorte armée à la frontière de Hongkong après avoir victorieusement résisté à d'innombrables interrogatoires où l'on tenta de lui extorquer sa « confession ». Le 4 avril 1952, c'était le tour de monseigneur Jantzen, qui avait subi un long calvaire.

***

Au début de l'année 1953, la situation de l'Église catholique de Chine se présentait comme suit :

— Deux archevêques (monseigneur Cyrille Jarre et monseigneur

Ignatius P'i Shu-shih), trois évêques (monseigneur Léon de Smedt, monseigneur Francis-Xavier Ford, monseigneur Alexandre Carlo), étaient morts en prison ou des suites de leur emprisonnement. Il est probable qu'à ces cinq noms de martyrs il faille ajouter celui de monseigneur Chang Pi-te, l'un des deux prélats que M. Chow En-lai avait conviés à son « thé » ;

— Un archevêque, neuf évêques, cinq préfets apostoliques étaient en prison ; un archevêque, cinq évêques, un administrateur de diocèse se trouvaient placés en résidence surveillée, sous le contrôle de la police, et coupés de toute relation avec le monde extérieur ;

— Quatorze archevêques (dont l'Internonce), vingt-sept évêques, sept préfets apostoliques, environ deux mille cinq cents prêtres étrangers et des centaines de religieuses étrangères avaient été expulsés après avoir, pour la majorité d'entre eux, subi l'emprisonnement et l'ignominie des « jugements populaires ». Pour l'année 1951 seulement, cinq prêtres étrangers étaient morts en prison ;

— D'après des renseignements très incomplets, car on ne sait rien de nombreux diocèses, quarante et un prêtres chinois étaient morts en prison, exécutés, ou des suites des tortures ou des mauvais traitements, au cours des années 1950 et 1951. Au moins trois cents prêtres ou religieuses d'origine chinoise étaient en prison ou sous *house-arrest* (résidence surveillée) ;

— Trente-cinq diocèses qui comptaient des missionnaires étrangers n'en connaissaient plus aucun. Dans les régions de la Chine centrale, de l'extrême Ouest et de l'extrême Sud, où les prêtres chinois étaient peu nombreux, on assistait à une disparition totale de l'Église extérieure ;

— Dès la fin de l'année 1951, les églises, les chapelles, les résidences et les dessertes catholiques avaient été détruites ou confisquées « pour les neuf dixièmes au moins » selon *le China Missionary Bulletin*, et transformées en « bureaux, salles de théâtre ou de réunions, greniers publics, casernes et prisons ». Presque tous les établissements scolaires avaient disparu.

On ignorait tout du sort des quatre-vingt-douze orphelinats administrés par le clergé chinois ; on ne savait que peu de chose de la situation de cent trois des orphelinats confiés aux soins des Sœurs étrangères. Trente-trois autres avaient été saisis par les marxistes qui avaient procédé à leur fermeture ; vingt-six, également saisis, étaient administrés par les communistes ; douze, nominalement placés sous une direction catholique, devaient se plier aux directives marxistes pour tout ce qui concerne l'éducation des enfants (auprès de qui l'exercice de la délation quotidienne est poussé à la hauteur d'une institution) ; les six restants étaient administrés par des missionnaires travaillant sous une direction communiste. Huit mille huit cent quarante-sept des onze mille quatre cent soixante-dix-sept enfants naguère pris en charge par ces soixante-dix-sept établissements avaient disparu.

Le China Missionary Bulletin de juin-juillet 1952 écrivait, sous la signature du Père Madigan :

Cent soixante-huit prêtres, Frères, Sœurs (Chinois pour leur plus grand nombre), étaient déjà assassinés au début de l'année 1951 *dans les provinces soumises au joug communiste. Les rapports qu'on possède à leur sujet indiquent : « Brûlé jusqu'à ce que mort s'ensuive », « Battu jusqu'à en mourir », « Mort des suites de tortures », « Mort après sa sortie de prison », « Exécuté ».*

Cela ne devait pas empêcher le docteur Hewlett Johnson, plus connu sous le nom de « Doyen Rouge de Canterbury » (il importe de ne pas le confondre avec son archevêque, primat de l'Église d'Angleterre), d'affirmer au retour d'un voyage accompli en Chine sur l'invitation du Gouvernement populaire, au mois de mai 1952, que « la religion était libre en Chine ». J'ai longtemps cru pour ma part que ce personnage était un doux illuminé, jusqu'au moment où, ayant lu le récit de l'entretien qu'il eut à Pengpu, dans la province d'Anhwei, avec quatre missionnaires catholiques, j'ai pu voir que « *the Red Dean* » savait accommoder la vérité à la sauce progressiste, de même que les marxistes accommodent les définitions du vocabulaire aux besoins de leur propagande.

Les chiffres que j'ai cités ne font pas état des simples fidèles : aucune statistique n'existe au sujet de ceux-ci. L'on sait seulement, par de multiples exemples, que leur attitude en face des pressions de toute sorte (allant jusqu'à la prison, la torture, et la mort), est propre à nous remplir d'admiration en même temps qu'à nous faire réfléchir. Perdus dans l'immense masse païenne qui compose la quasi-totalité de la population chinoise, ces trois millions sept cent mille catholiques : hommes, femmes, jeunes gens, enfants, opposent à l'entreprise marxiste un rempart qui, jusqu'ici, s'est montré inébranlable.

Il faut écrire : *jusqu'ici*, car les communistes comptent sur l'usure du temps. Le *Bulletin* de la Société des Missions étrangères de Paris, daté du mois de juillet 1952, estime que la situation est, *humainement parlant*, désespérée. « Au train où vont les événements, la disparition à peu près totale du clergé chinois demandera trois ou quatre ans au plus. »

La bataille engagée en Chine contre Dieu se retrouve partout où s'appesantit le joug de fer du marxisme : en Albanie, en Yougoslavie, en Roumanie, en Bulgarie, en Hongrie, en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Allemagne orientale, en Lettonie, en Estonie, en Lithuanie, et enfin dans l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques.

Le messianisme marxiste ne connaît pas d'autre fin qu'un bonheur terrestre, réputé inaccessible à l'homme tant que celui-ci ne se sera pas affranchi de l'hypothèque-Dieu. C'est une religion de l'En-deçà, essentiellement opposée au surnaturel.

Cette religion n'a pas le choix : ou bien elle exterminera son *seul* adversaire réel, qui est l'Église catholique, ou bien elle se désagrégera et disparaîtra. C'est une lutte à mort, qui ne peut connaître d'autre issue que l'annihilation d'un des deux antagonistes.

REMY

SON MEILLEUR AMI

par Christian Murciaux

Marcial Nunez cherchait du travail. Nul échec ne décourageait cet obstiné. Chaque matin il lisait ligne par ligne les petites annonces des quotidiens, puis il faisait un sourire timide au garçon de café :

— Pepito! Ce sera peut-être pour aujourd'hui, disait-il.

Et Pepito, qui connaissait Marcial depuis des années et qui distinguait les années par les corridas et par les toreros qui s'y étaient distingués, répondait :

— Il faut d'abord travailler la bête.

Marcial hochait la tête. Cette allusion à un passé de gloire le réchauffait mieux qu'un verre d'anis. Il partait d'un pas ferme pour sa prospection. Il dérangeait partout le même concierge endormi, le même huissier souspçonneux, le même commis furieux d'être arraché à sa lecture. Marcial remplissait une fiche en moulant les caractères pour montrer qu'il avait une belle écriture et pourrait avantageusement rédiger des bordereaux ou tenir un registre. Puis s'écoulaient de longues minutes. La fiche circulait de main en main jusqu'à ce qu'un employé moins distrait la lût. De l'autre côté de la cloison, il épelait : « Marcial Nunez » et la montrait à son collègue qui secouait la tête, incrédule. Le bureau s'éveillait. De jeunes secrétaires entraient, les bras chargés de dossiers, mais semblait-il sans destination précise. Leur pas assuré s'approchait du visiteur ; leur regard tombait par mégarde sur un homme à cheveux blancs assis au bord d'une banquette de moleskine. Ce solliciteur discret c'était l'homme qui, quelques années plus tôt, tenait en haleine

la Plaza de toros à Séville et leurrait de passes savantes l'aveugle fureur du taureau. Alors, quand la bête s'écroulait, la foule entière se levait sur les gradins pour acclamer le matador qui semblait s'excuser de sa victoire. Ces jeunes filles, plus serrées dans leurs jupes strictes qu'il ne l'était jadis, dans l'habit à passementeries qu'on laçait sur lui, achevaient de mettre mal à l'aise Marcial. L'admiration des femmes, même dans ses années triomphantes, lui faisait peur. Par prudence plus que par mérite il était resté fidèle à sa femme Juana qui venait du même village d'Andalousie.

Avec les années Juana était devenue une vieille sorcière, mais au sortir de tous les triomphes, quand ses admirateurs ramenaient le torero juché sur leurs épaules jusqu'à son logis, Marcial retrouvait avec joie les rides profondes de cette face labourée, le regard vif de ces yeux noirs et de cette bouche édentée tombaient les seules paroles de tendresse en lesquelles il eût cru.

Juana avait accepté les jours difficiles avec la même simplicité que ceux où elle était la femme d'un héros national. Une longue maladie, une opération : les docteurs avaient interdit à Marcial de poursuivre sa carrière ; lui-même tremblait d'effacer par une seule course manquée tant de mises à mort magistrales. Marcial disait parfois qu'il aurait préféré mourir dans l'arène. Juana protestait. La Vierge des Angoisses n'exauce pas les vœux impies. Marcial était devenu un retraité. Il suivait avec passion les propos sur les corridas, mais ne prenait pas parti. Comme un déserteur il n'osait plus avoir d'opinion sur le combat. Il ne lui restait plus qu'une dernière course à courir, celle dont le torero sortirait déguisé en manutentionnaire ou en commis aux écritures.

Juana avait vendu, malgré les protestations de Marcial, ses derniers costumes de matador, car il avait l'habitude de distribuer à ses admirateurs après les avoir portés deux ou trois fois ses costumes de couleur fragile, bleu céleste, jaune paille, rose saumon, couverts d'une coûteuse cuirasse de broderies. Cette garde-robe engloutissait, à vrai dire, une grande part des gains du torero, le reste servait à régaler et à faire vivre le quadrille qu'il transportait avec lui à travers toute l'Espagne. Mais Juana avait offert à la Macarena les capes de Marcial pour lui faire un manteau teint du sang de tous les taureaux de l'Espagne.

Lorsque Marcial cherchait du travail, Juana guettait son retour derrière la fenêtre grillagée de sa cuisine qui donnait sur la rue au Trésor. De loin, à son pas, elle devinait sa déconvenue. Elle s'éclipsait pour remplir une jarre à la fontaine puis rentrant chez elle elle poussait un cri de surprise comme si Marcial revenait de quelque voyage.

« Tu étais là, disait-elle avec une sorte de reproche. » Elle lui souriait pour que cet échec n'assombrît pas la journée à peine entamée et ils se prenaient les mains en silence. Marcial n'osait pas lui raconter le déroulement monotone de ses visites. L'huissier soudain réapparu avec un maintien nouveau et s'excusant d'avoir ainsi fait attendre Marcial

Nunez car il l'avait tout de suite reconnu. Qui pourrait oublier la fougue et l'élégance des passes de Marcial Nunez avec la cape et la muleta? Ce tribut rétrospectif ne faisait qu'ajouter à la confusion de Marcial. Depuis près de dix ans il avait abandonné l'arène; les noms qui venaient aux lèvres des aficionados étaient ceux des grands matadors d'hier et des futurs toreros. Dans le bureau du chef du personnel décoré d'un calendrier monumental, d'une affiche célébrant la rapidité des transports par avion et d'un portrait du général Franco, l'huissier introduisait sous le nom du matador illustre un homme sans emploi.

Le fonctionnaire témoignait à Marcial une extrême considération. Des visiteurs traversaient le bureau et chacun tenait à converser quelques instants avec Marcial en lui marquant des égards. Ils regrettaient sa retraite prématurée puis ils disparaissaient. Le chef du personnel ayant achevé son rôle de montreur d'ours expliquait à Marcial que l'emploi sollicité était déjà pourvu. Il ne regrettait qu'à moitié ce contretemps qui lui avait permis de voir de si près, disait-il, l'homme dont le courage et l'adresse avaient fait délirer la Castille et l'Andalousie. Il en profitait pour expliquer à Marcial ses idées sur l'art tauromachique; le style madrilène était trop sec et les Andalous abusaient des fioritures. Seul Marcial avait su concilier ces deux écoles dans des attitudes d'une noblesse et d'une grâce extraordinaires (surtout dans ses Véroniques, insistait le chef du personnel). Le poste dont il avait été question n'était d'ailleurs pas digne du grand Marcial Nunez, héritier des plus grands matadors, exemple insurpassable des apprentis torreros, mais lorsqu'un emploi à l'échelon supérieur serait disponible il reviendrait de droit à l'homme qui avait honoré toutes les Espagnes.

Le sous-chef du personnel se levait. Marcial l'imitait. Soudain son interlocuteur perdait le fil de ses assurances. Il balbutiait qu'il irait en personne prévenir Marcial; il s'émouvait déjà de la grandeur de son geste : « J'ai casé ce pauvre Marcial, dirait-il, mais voyons, vous savez bien, le fameux Marcial Nunez. »

Le matador ne bronchait pas. Il avait trop vaillamment supporté l'assaut du taureau pour s'effrayer de la dérobade d'un homme. Il remerciait poliment. On ne peut exiger autant d'un homme que d'un taureau. Il s'en allait sans bruit mais pendant une semaine au moins la fabrique de fruits confits, la manufacture de tabacs, l'usine de chaussures bourdonnaient de l'étrange candidature du matador.

Ce matin d'avril Marcial se leva dispos et confiant.

Aujourd'hui c'est l'estocade, affirma Pepito. Pour un véritable aficionado seule la mise à mort compte. Les banderilles, la lutte avec les picadors ne servent qu'à amuser les étrangers. Marcial se vit encore — c'était hier — immolant d'un geste superbe de sacrificateur le taureau, mais il songea qu'il était devenu cette bête affaiblie par les passes et qui n'attend pour s'écrouler que le coup de grâce du torero.

Une maison d'exportation demandait une personne susceptible d'enre-

gistrer des expéditions et de faire éventuellement un peu de comptabilité. Ces derniers mots rendirent Marcial soucieux. Le curé d'Antequera lui avait appris à lire, à écrire, à compter mais cela ne suffirait pas, songeait Marcial. Dans l'étroite antichambre, où l'ampoule poussiéreuse distribuait une lumière fanée, deux personnes attendaient. Des regards hostiles jaugèrent Marcial et il prit place en saluant à la ronde. L'échange des journaux illustrés amena les visiteurs à lier conversation. Marcial examina timidement ses concurrents. Une forte jeune femme brune et moustachue déclara qu'elle avait à soutenir ses parents. Marcial se sentit honteux, comme d'une indélicatesse, de lui disputer un emploi. La jeune femme ajouta qu'elle avait tenu la comptabilité d'un grand magasin. Marcial approuva poliment. Il ne faisait aucun doute que l'emploi lui était destiné mais un grand garçon malingre se tourna d'un air de détresse vers Marcial.

— Peut-être ont-ils besoin de quelqu'un d'autre, dit-il. Oh! simplement comme aide.

Il n'osait pas entrer en compétition avec la jeune femme. Arrivée la première à l'ouverture du bureau elle fut la première introduite. Pendant ce temps, le jeune homme poursuivait comme s'il parlait à lui-même en confidence :

— Je n'aurai jamais cru, dit-il, qu'il était si difficile de travailler à Séville.

Dans son visage exsangue on ne voyait que ses longues dents jaunes qui sortaient de gencives pâles. Il venait de Motril, il regrettait cette baie tropicale où les hommes se nourrissent de la moelle des cannes à sucre. Malgré la pauvreté, dans les soirs d'été le retour des chariots chargés de longs roseaux feuillus avait un air de gaieté et d'abondance. Le sable à la nuit était chaud sous les pieds nus. C'était un pays où il fallait si peu de choses pour être heureux : un air de guitare, la bouche fraîche d'une fille, ces gros poissons plats que l'on faisait griller aussitôt sur la plage et qu'on mangeait saupoudrés de sable...

— Je m'appelle Joselito, dit le garçon, comme si c'était une conclusion.

Les vieux ne devraient pas empêcher les jeunes de travailler, se disait Marcial. Lui avait eu sa part, mais le garçon incapable de revenir au silence reprenait :

— Joselito de Malaga, parce que je suis né là-bas. C'est la moisson qui m'a amené à Motril.

Il énumérait les noms de villages et Marcial se croyait couché au bord de cette côte africaine. Des maisons d'un blanc de chaux ou d'un bleu violent surgissaient au milieu des champs rouges. Les oliviers dansaient sur place. C'était l'extrême pointe de l'Andalousie. Marcial y songeait comme à une province lointaine de son royaume, comme à sa ville natale où il revenait au temps de sa splendeur une fois par an, en fils célèbre qui n'oublie pas sa mère. Pour ne pas éclabousser ses concitoyens d'un

faste de nouveau riche il arrivait par l'autobus qui faisait le service de Séville à Antiquera une fois par mois le jour du marché. Mais tout le village l'attendait. A l'arrivée sur la grande place jaillissaient une seule acclamation, un seul cri de joie, un seul cri de guerre, un seul cri de fête. Le chauffeur de l'autobus plus fier que s'il conduisait un ministre ou un archevêque oubliait l'horaire ; les passagers, indifférents à leur destination, se mêlaient à la manifestation et les volailles entassées sur leurs genoux saluaient de gloussements éperdus le torero. Les bêtes et les hommes, les gamins et les filles entouraient Marcial Nunez d'un vacarme strident.

— Marcial, notre Marcial !

L'autre moitié du village attendait de pied ferme le triomphateur. Aux moindres fenêtres des grappes de têtes s'entassaient, comme sur le passage du Christ à Triana dans la nuit du Vendredi saint. Le long des murs lépreux, des courtepointes, des châles et des draps flottaient. Le village célébrait l'entrée du vainqueur par ces bannières improvisées. Le curé du village, un Catalan qui n'aimait pas les courses ricanait :

— Pourquoi ne chante-t-on pas des saetas ? disait-il.

En vérité, la Vierge en pleurs ou le Christ couvert de sang auraient dû apparaître, oscillant sur leurs pasos au milieu d'un buisson de cierges et de fleurs. Seul surgissait mince dans un costume d'un bleu violet le matador. Son regard bon enfant s'efforçait de contenir la ferveur de ses fidèles et d'apaiser la hargne du curé... Mais des vieilles femmes et des dévôts effleuraient la manche de Marcial : cet homme qui trompait la mort devait faire des miracles.

Le curé pouvait bien hausser les épaules. Marcial était bien un Dieu, non pas cet homme nu et couvert d'affreuses blessures qu'on arrachait chaque année à l'ombre des sacristies pour étaler sous tous les yeux sa défaite mais un vrai Dieu qui joignait à la force et à l'agilité d'un homme la résistance élémentaire d'une bête. Les taureaux mis à mort par Marcial lui avaient légué d'étranges vertus : comment expliquer que seul parmi tant de toreros il n'eût jamais été blessé ?

Il gravissait lentement la grand'rue d'Antequera qui serpentait à flanc de colline jusqu'à la place où s'effritait un arc de triomphe construit pour Charles-Quint. Une église y bâillait au ciel de tout son plafond crevé depuis des siècles. La légende de Marcial courait de bouche en bouche et sur son passage se diversifiait et s'authentifiait à travers toutes les variantes. Il était le fils préféré de la Macarena, la Vierge la plus populaire chez les toreros de Séville. Il reconnaissait sa protection en rendant hommage à la Madone avant et après chaque course. Entouré de ses fidèles, Marcial, chaque année dans l'après-midi du 15 août, rendait visite à la Macarena dans le palais gaufré d'or qu'elle habite à l'ombre du rempart de Séville. Sur son autel, la Macarena, plus fardée et plus couverte de bijoux qu'une actrice, recevait avec plaisir son favori.

Elle souriait au plus beau matador de l'Espagne, en froissant un mouchoir de dentelle dans ses mains aiguës. Au milieu des fleurs elle se dressait comme un lis plus odorant ; au milieu des flammes elle brûlait en plein jour d'été de toutes ses gemmes, plus belle encore que lorsqu'elle traversait aux lumières la place Saint-Ferdinand dans la nuit du Jeudi saint. Et pour Marcial Nunez comme un oiseau sacré la Macarena semblait faire la roue.

Les assistants se retiraient au bout de quelques minutes pour que la Macarena, en tête à tête avec son fils, puisse lui donner des conseils avisés contre la sournoiserie de certains taureaux inspirés par Satan.

Dans la nuit du Jeudi au Vendredi saint, lorsque Séville tout entière se prosterne sur le passage de la Macarena, Marcial Nunez, pieds nus et entièrement masqué, précédait l'image sainte sous l'habit d'un Nazareno. Et les enfants qui réclament aux pénitents les coulures de suif tombés de leur cierge avaient reconnu à travers les étroites fentes de sa cagoule les yeux pâles du matador.

Juana contribuait à cette légende. Elle était sujette à des rêves prophétiques. Comme une voisine obligeante, la Madone lui recommandait de faire porter à Marcial tel ou tel costume. C'est ainsi que la corne d'un taureau hypocrite avait glissé sur le costume couleur corail si richement brodé, que Marcial n'avait revêtu qu'une fois, car il lui enlevait toute agilité. Juana avait voulu offrir à la Macarena, en ex-voto, une corne d'argent, mais le curé avait préféré une image de sainte Rufine et sainte Justine en métal doré.

Lorsque Marcial avait atteint l'esplanade qui au sommet d'Antequera formait un cul-de-sac, il devait redescendre par un sentier de chevrier taillé dans le roc ; il recommençait son entrée triomphale pour permettre au village d'exhaler complètement son enthousiasme. Jaloux, le curé criait à l'idolâtrie. Mais rétorquaient les villageois, après la vocation de prêtre il n'est pas de métier plus nécessaire parmi les hommes et plus noble aux yeux de Dieu que celui de torero...

L'antichambre donnait sur le couloir. On entendit une porte s'ouvrir et la voix décidée de la jeune femme affirmer avec le zèle d'une débutante :

— Dès demain, monsieur le directeur, parfaitement. Il vaut mieux commencer tout de suite. La comptabilité ne m'effraie pas.

Elle eut le rire discret d'une personne au courant qui a mesuré la difficulté et sait la résoudre. En passant dans l'antichambre elle fit un signe aux deux hommes pour les encourager à attendre. Marcial et Joselito se consultèrent du regard. Ils reviendraient.

Dans la rue, Marcial sentit son compagnon si désespéré qu'il l'entraîna dans un bar. Avec son dernier billet de cinq pesetas il lui offrit un verre d'anis. Le garçon demanda son nom à Marcial. Il y eut un silence.

Marcial ne pouvait pas mentir. C'eût été trahir son Dieu. Il dit seulement :

— Marcial, Marcial Nunez — et pour prévenir un mot maladroit de Joselito : J'ai couru à Motril.

— Et à Malaga? demanda Joselito.

— Aussi! dit Marcial en se détournant, une belle corrida... Il y a dix ans...

Il revit une allée d'arbres en fleurs au bord de la mer, une plaza de toros pareille à tant d'autres plazas où il avait joué avec sa mort sous les yeux attentifs d'une foule. Mais à Malaga la rencontre de Marcial avec son destin portait un nom de taureau : Furioso. Dès qu'il s'était échappé du torril et avait surgi noir sur le sable blond de l'arène, la foule avait frémi. Il avançait vers le torero comme s'il le connaissait. Les taureaux qui l'avaient précédé dans l'arène semblaient engoncés dans leur force. Ils ébranlaient péniblement avec eux la masse de chair et de muscles qui les enfermait comme une lourde armure. Leur trot était pesant, leurs assauts contre le picador gauches et acharnés, leur riposte maladroite et toujours dépassée. Ces taureaux sortaient d'élevages réputés; les aficionados savaient leurs défauts et leurs qualités avant la course, mais ces bêtes gardaient quelque chose de ridicule dans leur violence. Furioso, lui, traversait l'arène comme pour mesurer son champ de bataille. Il était si proportionné, avec des attaches si bien articulées, qu'il ne semblait pas d'une taille exceptionnelle. Seul l'évasement des cornes puissantes faisait trembler les picadors. Furioso revint sur ses pas comme s'il cherchait un meilleur point de départ pour prendre son élan. L'adversaire de Marcial, cette fois, serait son égal.

La corrida n'était plus un spectacle dont les épisodes prévus sont plus ou moins bien amenés par l'art du matador. Au lieu d'abattre une bête avec le minimum de temps et la plus grande économie de gestes, il faudrait risquer sa vie. La mise à mort devint un offertoire. Ses phases obéissaient à un rituel aussi précis que celui de la messe. La corrida, après les assauts impuissants des picadors et le tercio des banderilles, se ramenait à un duel entre Furioso et Marcial. En vain les autres toreros s'efforçaient de fatiguer la bête. Furioso dédaignait leurs provocations. Il rejetait d'un frisson de l'échine les banderilles sur le sable. Parfois, fonçant sur le plus maladroit d'entre eux, d'un coup de corne il lui arrachait sa cape et, sous les applaudissements, se promenait dans l'arène, drapé comiquement de ce lambeau rouge.

La plus rude corrida de Marcial tenait dans un étrange silence toute l'arène. A peine s'élevait un lent « Olle! » lorsque Marcial réussissait une passe avec sa muleta. Entre le matador et le taureau s'établissait au milieu du combat un secret accord. Leurs figures improvisées imitaient les pas concertés des danseurs. A la fin de chaque « Véronique », lorsque Marcial déployait d'un geste souverain la cape,

la correspondance entre les mouvements de l'homme et ceux de la bête se faisait plus étroite. C'était un dialogue où question et réponse se resserrent. La foule se demandait, inquiète, si le geste qui conclurait cette danse toujours plus nouée sur elle-même viendrait de l'homme ou de la bête.

Pourtant l'ascendant de Marcial grandissait de seconde en seconde. Il n'avait jamais été si calme. Furioso, au lieu de se déchaîner comme font les bêtes à la fin d'une course, s'immobilisait. Il guettait l'homme, refusant de se laisser entraîner par les diversions des autres toreros. Il attendait. Dix ans après, évoquant cette course, Marcial sentait encore dans tout son corps ce raidissement lorsqu'il marchait sur Furioso. Il le provoquait avec le curieux cri des matadors, appel de mort et chant nuptial, cri de guerre et cri d'amour. Il avançait sans forfanterie, son épée de matador derrière le dos. Furioso avait imperceptiblement baissé la tête, prenant son élan pour l'éventrer ; alors Marcial, d'un mouvement foudroyant, lui avait planté son épée en pleine nuque. La bête n'avait pas eu le temps de riposter. En épais filets rouges le sang jaillissait de ses narines. Chancelant, Furioso s'était enfermé dans une brève danse circulaire avant de s'effondrer sur lui-même. Depuis un moment, sur un signe du président, la musique s'était mise à jouer un air à la mode cet été, pour honorer la vaillance des deux combattants. Mais les musiciens, passionnés par la mise à mort, ralentissaient et la mélodie expirait doucement comme une marche funèbre, comme une berceuse où le silence et la mort s'infiltraient à travers les notes.

Quand Furioso s'écroula, les musiciens lâchèrent leurs instruments. Un immense cri étourdit Marcial, un cri inhumain qui ne semblait pas poussé par les spectateurs mais par l'arène et des fleurs se mirent à pleuvoir au milieu de projectiles hétéroclites. Les spectateurs, dressés, trépignaient sur les gradins et, pour se délivrer de leur angoisse, lançaient tout ce qui leur venait sous la main.

— C'était le moment dangereux, disait jadis Marcial, faisait allusion aux distraits et aux enthousiastes qui jetaient les bouteilles de bière sur lesquelles leurs doigts s'étaient crispés. Marcial avait dû faire le tour complet de l'arène. Il saluait, bon enfant, mais son sourire timide et un peu effrayé redoublait les cris de la foule. Le taureau avait eu droit aux mêmes honneurs et aux mêmes vagues d'acclamations. On l'avait attelé à un char qui lui fit faire à toute allure dans le sable le tour de l'arène, avant de s'engouffrer par la porte symétrique de celle du toril.

Le lendemain les journaux de Malaga, sur plusieurs colonnes, détaillèrent le chef-d'œuvre tauromachique qu'avait été cette corrida. Ils rendirent justice à la loyauté, au courage, à la noblesse de Furioso qui le rendaient digne du plus grand des matadors. Dans cette rencontre de l'homme et de la bête, ils célébraient un combat de chevalerie où le vainqueur surpasse son adversaire en adresse mais non en vertu.

Malaga, le nom de cette petite plage dévorée par le soleil, rendait à Marcial la saveur la plus aiguë qu'il eût jamais trouvée à la vie et à la mort, à la victoire et au danger. A travers le souvenir de Furioso, Marcial osait timidement admirer le triomphateur qu'il avait été dix ans plus tôt.

Sur le chemin du logis, Marcial hésita. A qui confier l'échec de ce matin ? Qu'est-ce qu'un matador qui ne « taure » plus pour un aficionado ? Une actrice qui ne joue plus et dont la réalité même s'éteint en même temps que la vie illusoire de la rampe.

Il était tout près de la Calle des Sierpes où des hidalgos assis devant leurs clubs commentent les nouvelles du jour et la beauté des passantes. La curiosité de ces visages lui fit peur. Il suffirait que l'un d'eux le reconnût. « Tiens, on dirait Nunez ! » et tout le long de la rue bourdonnerait son histoire. Les plus somnolents retrouveraient vie pour commenter sa déchéance comme on tire une dernière bouffée d'un mégot. Marcial préféra prendre une venelle tranquille sans baies vitrées, sans promeneurs, sans curieux, une rue où les façades presque aveugles ne s'intéressaient pas aux passants. Et sans même réfléchir, il souleva le marteau de Miguel Garcia.

Pour le public des courses, Miguel était un connaisseur. Choisi comme président de corridas, cet homme bedonnant et taciturne témoignait alors d'une écrasante autorité pour réprimander un picador ou mettre fin au tercio des banderillos. Son père tenait, rue du Marché-aux-Poissons, une taverne fréquentée par les matadors. Au milieu des verres de mazanilla, Miguel, enfant, s'était vite instruit ; il savait distinguer les styles avant d'avoir fait sa première communion. Et les toreros célèbres s'amusaient à l'interroger sur l'exécution d'une passe. Tout prédestinait Miguel à suivre leur exemple, mais en présence d'un taureau, fût-ce dans le parc d'un éleveur, Miguel sentait ses genoux se dérober. C'était un mystère que cette attraction pour le taureau mêlée de terreur panique, cette défaillance du corps et de l'âme en face de la bête sacrée. Miguel avait reporté sa ferveur sur les hommes qui remplissaient sans trembler le sacerdoce dont il n'était pas digne. Après avoir exalté les grands aînés, Frascuelo, Lagartijo, Guerita, il hésitait entre les divers matadors à la mode, lorsqu'il découvrit, au cours d'une corrida à Bilbao, que Marcial était le torero autour duquel pourraient désormais graviter ses pensées, ses regrets, ses ambitions déléguées à un autre. C'est en Marcial que Miguel s'accomplirait, c'est par cette main sûre qu'il triompherait du taureau, c'est sous ce mince visage aux joues creuses et aux yeux pâles qu'il recevrait l'hommage de la foule.

La vie de Miguel fut désormais soumise aux corridas de Marcial. Sur ses traces il connut à travers les saisons toutes les plazas d'Espagne et même celles du Pérou et du Mexique. Sans fatigue il arpenta les routes dans son énorme limousine, revendiquant pour seul honneur, pour seul devoir, de mener le matador de la Plaza de Barcelone qui ressemble, avec ses faïences et ses clochetons à un monument d'Expo-

sition universelle, à celle de Grenade qui garde un peu de la fraîcheur des grottes de Gitan ou à celle de San Sebastian qui s'ouvre sur la mer comme un amphithéâtre grec. Mais il connut avec la même ferveur, sous les yeux d'une foule exigeante, ces plazas de village où une bête rétive semble attendre le coup de lance de Don Quichotte. « Il n'y a pas de petite corrida », disait Miguel. Dans ces obscures arènes plus d'un matador succombait comme ces guerriers qui disparaissent dans un engagement sans gloire et les paysans d'Estramadure ou d'Aragon effleuraient Marcial d'un geste dévot pour se convaincre de son existence.

Après la corrida, en tête à tête avec Miguel, Marcial, les dents serrées, refaisait sa course comme un joueur refait de mémoire sa partie. Mais à Miguel n'échappaient nul réflexe du taureau et nulle arrière-pensée du matador. Il avait deviné le mouvement de Marcial pour se dérober à l'attaque impétueuse de la bête comme il avait percé le ralentissement de son geste, l'amollissement imperceptible que l'œil du spectateur ne peut déceler. C'est en s'identifiant à Marcial que Miguel avait surveillé les passes. Marcial, en discutant de la corrida avec Miguel, s'entretenait avec lui-même. Il lui empruntait seulement son recul et sa lucidité. Il n'était plus partie, mais juge. La peur, la bravade, l'odeur de la foule et la griserie des applaudissements n'agissaient plus sur lui et il croyait tenir entre ses mains cette corrida comme un sculpteur tient l'ébauche d'argile déjà sèche qui n'admet plus de retouches. En face de Miguel, Marcial osait se repentir ou s'enorgueillir en toute innocence. Il confessait l'inquiétude que le taureau trop tenace lui avait donnée. Il regrettait la facilité avec laquelle il avait saisi l'occasion d'en finir. Il s'accusait de ne pas avoir assez prolongé un combat loyal. Il n'avait pas donné à la bête toutes ses chances de mourir superbement comme c'est sans doute le rêve d'un vaillant taureau. Il avait trop songé à sa propre vie au lieu de régler la mort du taureau comme la chute du rideau sur le dernier acte. Miguel l'écoutait en confesseur. D'une question il l'obligeait à préciser ses intentions, à découvrir de son plein gré ces feintes auxquelles cèdent les toreros au milieu d'un combat difficile, puis il absolvait Marcial de toutes les impuretés qu'il avait mêlées au sacrifice de l'arène. Et ce petit homme, avec ses bajoues tristes et son gilet fripé qui semblait surpris par la visite matinale du torero, avait été la conscience et le vrai public de Marcial.

Derrière lui, dans la caverne ténébreuse de ce hall, des trophées poussiéreux s'alignaient ; des souvenirs hétéroclites, des reliques fanées s'entassaient comme dans une église à l'abandon où les grilles rouillées ne protègent pas que des niches vides, des toiles enfumées, des ex-votos ridicules ou indéchiffrables. Miguel entr'ouvrit un volet. Le soleil matinal fit surgir sur les murs blancs une étrange panoplie : des chefs luisants portaient des cornes en lyre, le vestibule était un toril où les taureaux passaient la tête à travers les parois pour happer leur nourriture dans une mangeoire pleine d'ombre. Mais cette apparition fantastique n'émou-

vait pas plus Marcial que les oreilles, les queues de taureau plus ou moins bien préservées sous globe. Ces débris avaient été l'insigne suprême du triomphe accordé à un torero et Miguel, qui les conservait pieusement, les désignait d'un mot :

— C'est Manolete qui m'a donné l'oreille, disait-il, oui, à Pampelune.

Il nommait le taureau sur lequel avait été prélevée l'oreille aujourd'hui mitée, d'une voix sourde. Ce n'était plus le nom d'une bête, mais celui d'une victoire : « Gorgojito, disait-il, Victorioso... » Les bêtes fumantes qui avaient tenu en haleine la foule avec leurs attaques, leurs soubresauts, leur vaine fureur, ressuscitaient comme des batailles sur les lèvres d'un vétéran. Mais Marcial ne s'intéressait plus aux combats des autres et il avait oublié jusqu'à ses propres victoires.

— Toujours rien, dit-il amèrement. Je suis trop bon pour tous les emplois.

Toutes les démarches inutiles faites en quelques semaines lui revenaient en mémoire et Miguel était le seul être au monde avec lequel il n'avait pas besoin de feindre. Miguel écoutait calmement. Sur la bouche rieuse et fraîche de Marcial, une bouche d'enfant, il découvrait un pli nouveau. Il avait honte de lui-même comme lorsque à seize ans il se disait qu'il n'oserait jamais combattre un taureau. A travers Marcial c'était Miguel que tous ces industriels et ces bureaucrates humiliaient. Marcial se tut.

— Tu sais où j'en suis, dit Miguel.

Le torero fit un geste de protestation pour l'empêcher d'étaler une détresse trop pareille à la sienne. Dès ses débuts Miguel avait joué le rôle d'une Providence spécialement attachée aux toreros. Sa générosité lui avait valu une réelle popularité, une médaille au titre de l'Education nationale et diverses présidences, mais la petite fortune qu'il avait héritée de son père avait fondu ; il vivait de quelques chroniques sur les courses. Du moins, disait-il, il aurait toujours une place dans l'arène à Séville ou à Madrid. Parfois il projetait de vendre cette maison, mais qui eût abrité cet étrange troupeau de taureaux morts ?

— C'est toute ma carrière ! disait comiquement Miguel, en désignant les trophées remportés par les autres mais pieusement réunis par ses soins.

Il en plaisantait mais ces têtes lui tenaient compagnie ; il flattait du regard des encolures puissantes, ces cornes en porte-manteaux, ces acteurs d'un spectacle qui demeurait pour lui la forme suprême de l'illusion et de la vérité.

— Regarde derrière toi, disait Miguel.

Marcial se retourna. Du mur émergeaient le front lourd et le mufle de Furioso. Il allait foncer sur son vainqueur d'hier. Ses yeux de verre fixés par un savant empailleur avaient une lueur de colère, son pelage frémissait, un sang rouge gonflait ses veines battantes. C'est en vain que les picadors l'avaient cruellement fouaillé. Toute sa force intacte

allait se délivrer dans un seul assaut. Comme certains taureaux, après avoir embroché son adversaire sur une corne, il le lancerait en l'air pour le rattraper sur l'autre corne avec une férocité digne de l'homme.

— Oh! dit Marcial.

Depuis longtemps il ne voyait plus cette bête. La corrida allait reprendre. Le jeune Andalou ce matin lui avait rendu par hasard Malaga, l'odeur de la mer et ses arbres en fleurs, la senteur âcre de la foule en sueur et du sable piétiné par la bête.

— C'est ton taureau, dit Miguel, comme si Marcial n'avait pas tué d'autre bête.

Le torero haussa les épaules. Il ne trouvait jamais les mots quand il était ému, mais Miguel insistait :

— Tu l'as tué...

— Je suis toujours content de le voir chez toi, dit Marcial, gêné.

Il fit un pas et, d'un mouvement machinal, il caressa le taureau un peu au-dessous de la naissance des cornes, presque à l'endroit où son épée s'était enfoncée. Miguel avala sa salive :

— Écoute, Marcial, j'ai une idée... Le taureau est à toi, comprends-tu?

L'idée semblait se frayer difficilement un chemin dans l'esprit de Miguel et Marcial attendait en repassant la main sur cette étroite blessure qu'on avait adroitement recousue sous le pelage de la bête.

— On ouvre un musée à Madrid, reprit Miguel, un musée pour les aficionados.

Un accent de respect passa dans sa voix. Miguel pouvait prétendre au titre d'aficionado. Il savait ce qu'était une corrida.

— Alors, je pensais aux jeunes, ceux qui ne t'ont pas vu...

Marcial retira sa main. Il avait toujours considéré les taureaux qu'il tuait comme des amis mais il était étrange de songer que Furioso témoignerait du courage et de l'adresse de Marcial. Furioso serait fidèle à Marcial, aussi fidèle à sa manière que Miguel. Marcial battit un peu des paupières : la bête lui resterait fidèle parce qu'il y avait eu entre l'homme et le taureau cette danse de la mort qui ressemble à la danse de l'amour.

— Tu veux le donner au musée? dit Marcial d'une voix faussement indifférente. Il ne savait pas ce qu'était un musée. Il l'imaginait comme une école pleine de jeunes gens et de cris. Furioso s'y plairait plus que chez Miguel. Les taureaux, comme les matadors, aiment la foule, les provocations, les appels : ils se redressent alors pour mieux combattre, pour mieux mourir.

— Non, dit Miguel, je veux le vendre, le musée achète très cher.

Il saisit un journal déplié qui traînait sur un coffre et lut :

Ce musée se propose d'évoquer ainsi les grandes figures de la tauromachie, et par là même, en perpétuant les souvenirs des plus nobles combats, de provoquer l'émulation et l'exaltation des vertus viriles qui...

Marcial fit un signe de la main. A regret Miguel s'interrompit.

— Le vendre? répéta Marcial étonné.

— Pourquoi pas, dit Miguel. L'éleveur vend bien ses taureaux pour la course. Pourquoi ne vendrait-on pas les taureaux après?

Il enveloppa le bric à brac héroïque qui emplissait le hall d'un rapide regard :

— D'ailleurs, un jour ou l'autre...

— Oui, dit Marcial, honteux de son égoïsme, si tu dois t'en séparer...

Il se mit à rire pour dissiper la gêne et reprit :

— Mais vends-le chez Miguel! je serai plus content de l'avoir bien tué!

Miguel se redressa :

— Je vendrai Furioso puisque tu y consens, Marcial, mais Furioso restera toujours à toi, même dans le musée et si je le vends ce n'est pas pour m'engraisser avec ton taureau.

Miguel avait retrouvé son autorité de président de la corrida; il parlait d'une voix sans appel comme lorsqu'il ordonnait aux musiciens de jouer pour qu'un taureau courageux put mourir en musique.

— Demain, je vends Furioso, Marcial, et l'argent sera pour toi. Maintenant pardonne-moi mais j'ai un rendez-vous urgent...

Marcial se leva. Ce matin les paroles et les gestes avaient quelque chose d'insolite et de nécessaire. La jeune fille qui savait la comptabilité, le garçon de Malaga, Furioso, l'idée de Miguel, il y avait entre ces épisodes disparates, le lien inexplicable et tout puissant qui lie les images d'un rêve. Et Marcial se sentait comme un dormeur impuissant à se réveiller d'un songe. Il eut pourtant un regard vers Furioso, pour lui arracher une confirmation ou un démenti. Indifférent à ces tractations, le taureau hérissait les belles volutes lisses de ses cornes, comme pour provoquer déjà l'admiration et la crainte des visiteurs d'un musée.

Le transfert de la bête de la maison de Miguel à la gare de Séville, fut l'objet de vives discussions entre aficionados. On ne pouvait transporter le chef de Furioso comme un morceau de boucherie, disait Miguel, mais Juana rétorquait qu'on ne pouvait le transporter sur un paso comme Notre-Seigneur devant Pilate qu'escortent pendant la Semaine sainte des centurions en cuirasses et en bas roses. Marcial se taisait. Sa gloire était si étroitement associée à celle du taureau, qu'il ne pouvait réclamer pour la bête des égards, mais Furioso n'était-il pas un preux tombé dans un combat loyal? Il entrerait dans un musée pour partager avec son vainqueur une même immortalité.

Enfin un processionnal discret mit tout le monde d'accord. Miguel déposa sur un coussin de velours, prêté par des voisins, la tête de Furioso. puis il la recouvrit d'un châle brodé. L'étoffe tombait en plis nobles autour des cornes, comme la mantille bien drapée des Sévillanes. Deux aficionados juchèrent l'ensemble sur une petite civière, et, comme elle

était incroyablement lourde, ils se relayèrent avec quelques amis pour porter les montants sur leurs épaules. Un groupe recueilli accompagnait Furioso. Sur le seuil de la chapelle du Christ du Grand Pouvoir, quelques dévotes se signèrent, croyant que Notre-Seigneur se rendait chez un malade. L'absence d'enfants de chœur et de sonnerie de clochettes, rendait le cortège plus saisissant. Lorsqu'ils traversèrent la place de la Campana l'agent de police, qui était un authentique aficionado, suspendit la circulation. L'entrée de la Calle de Sierpes fut soudain plus embouteillée que dans la nuit du jeudi au vendredi saint, lorsque la fameuse Solamente, abritée derrière un grillage et entourée de toute sa famille, lance à la Vierge des Angoisses sa plus belle saeta.

Marcial Nunez menait le deuil. A mi-voix, Miguel donnait des explications, et rappelait tour à tour, la carrière de Marcial et celle de Furioso. Jamais un taureau n'avait mis à mourir autant de noblesse et de simplicité. Le musée tauromachique, en ouvrant ses portes à Furioso, ne consacrait pas seulement le souvenir d'une grande corrida, ni les qualités physiques d'une bête, mais ses vertus morales. La seule manière dont ses cornes étaient plantées, révélait en Furioso une bête digne d'entrer dans le Panthéon des taureaux.

Devant le train qui l'emporterait à Madrid, il y eut un silence ému. Un homme fit glisser la porte du fourgon et Marcial recula ébloui. Des mains pieuses avaient préparé une chapelle ardente. Par prudence on éteignit les cierges avant le départ, mais les voisins de Miguel n'osèrent pas retirer le coussin de velours rouge, sur lequel Furioso — une fois le châle ôté — affrontait l'admiration de la foule. Miguel retenait à peine ses larmes. Par une étrange illusion, il lui semblait que Furioso était le seul taureau qu'il eût osé combattre. Marcial fut crâne jusqu'au bout, mais le réveil subit de sa gloire le mettait mal à l'aise. Il avoua plus tard que cette cérémonie l'avait plus bouleversé que la mise à mort de Furioso.

Furioso fut acheté par le musée, plus cher qu'un taureau vivant du meilleur élevage. Marcial s'en réjouit pour le taureau et cet argent lui permit de subsister quelques mois. Le transfert du taureau se fit à Madrid, de la gare au musée, plus simplement qu'à Séville, mais avec toutes les précautions convenables. Les journaux en parlèrent ; le bruit courut chez les aficionados, que Marcial, comme l'avait fait quelques années plus tôt le grand Belmonte, quittait sa retraite pour remporter de nouveaux succès. A Séville et plus particulièrement à Triana, on raconta que Juana avait été favorisée de nouveaux rêves prophétiques. La Macarena, comme toute mère, ne pouvait se résigner à voir un fils glorieux tomber dans l'obscurité ; elle lui préparait un éclatant retour de chance.

Le sous-chef de la maison d'exportation, qui avait éconduit Marcial, s'aperçut que les vols se multipliaient dans les entrepôts. La création d'un poste de contrôleur s'avérait nécessaire. Il se rendit en personne rue

au Trésor, pour offrir l'emploi à Marcial. Le matador accepta avec reconnaissance, mais sans servilité, comme doit le faire un hidalgo. Il avait plusieurs entrepôts à visiter pour dépister les tentatives de vol. Cela lui laissait beaucoup de loisirs pour songer à ce vieil ami retrouvé dans un moment pénible, Furioso. Miguel, pourtant, ne put décider Marcial à se rendre à Madrid pour assister à l'inauguration du musée taurin, dont Furioso était, de l'avis unanime, la plus belle pièce. Miguel assista seul à la cérémonie. Au cours du transfert de Séville à Madrid une corne de Furioso s'était détachée. Avant l'inauguration il fallut procéder en hâte, à une délicate revision de toute la tête ; des praticiens habiles surent respecter l'expression du taureau.

Marcial ignora cette légère restauration. Mais cette année il dut revoir ses cousins de Madrid. A l'occasion d'un mariage il séjourna près d'un mois dans la capitale. Un aficionado lui parla du musée taurin qui venait de s'ouvrir. C'était un musée aussi passionnant qu'instructif, répétait l'homme. Marcial résolut d'y mener un de ses petits neveux qui l'interrogeait toujours sur les corrida. Juan lui ressemblait. Il avait déjà un petit visage maigre où riaient deux grands yeux bleus intrépides et naïfs. Comme tous les enfants d'Espagne, il improvisait des corridas devant la maison paternelle, mais il refusait de jouer le rôle du taureau. Lorsque vers le soir, les femmes étaient à la promenade et les hommes au café, Marcial racontait sa carrière à Juan. Il y trouvait un plaisir tout neuf : avec Miguel il n'aurait pas eu le temps d'évoquer une corrida. Devant cette mémoire implacable, Marcial se serait senti coupable comme un dépositaire peu scrupuleux. Juan, lui, écoutait de toute son âme. Dans l'appartement silencieux, malgré les fenêtres ouvertes sur la place, il n'entendait pas monter avec les cris d'hirondelles les appels des gosses du quartier. Il était à Cadix avec Marcial. Il suivait ces passes infaillibles, cette « faena » magique qui envoûtait le taureau furieux. Il voyait le taureau bondir, puis s'effondrer sous l'épée de Marcial. Il n'applaudissait pas ; il ne commentait pas. Ces combats, dans son imagination, ne formaient qu'un seul corps à corps aux épisodes sublimes. Il ne s'impatientait pas si Marcial cherchait ses mots, confondait et confessait son erreur : « Je me trompais, Nino, c'est si loin déjà... Le taureau que j'ai tué sous l'œil du roi : c'était à Madrid un jour de Pâques. »

Depuis que Marcial avait retrouvé une situation, il osait se souvenir de sa première, de sa vraie vie. Il avait renoué avec les témoins de son passé : les hommes, les taureaux, les saints. Modeste, il avait repris place un jour de fête, à la taverne des toreros près de la Tour d'or. Il n'avait pas à rougir du regard des jeunes, de leurs questions. Un impudent lui demanda pourquoi il n'était pas dans une ganaderia comme Belmonte. « Mon métier n'était pas d'élever des taureaux, mais de les tuer proprement », répondit-il. Cette vivacité était rare chez lui. Peu après son entrée en fonction comme inspecteur des entrepôts, il fit

une visite à la Macarena. Il s'excusa de n'être pas venu la saluer le dernier 15 août. C'était pour ne pas la gêner. En se montrant à elle, en homme sans emploi, il aurait eu l'air de la solliciter. La Macarena écouta avec plaisir les paroles de son fils. Comme toutes les statues, elle était tenue de ne pas bouger, mais on ne pouvait se méprendre sur ses sentiments. Elle était la plus riche Madone de Séville, mais aussi la plus compatissante. Malgré le malheur des temps, elle avait reçu la veille une nouvelle robe de brocard et un diadème plus beau qu'un soleil.

Juana fit part de cette visite à ses voisins de palier. La Macarena, dit-elle, n'abandonne jamais les siens. On crut à une apparition...

En parlant à son neveu, Marcial retrouvait goût à la gloire. Un instant parce que Juan le dévorait de ses yeux crédules, il redevenait le torero avantageux et gouailleur qu'il avait été à ses débuts : « Tu verras, Juan, c'est le plus beau métier. Il vaut mieux être torero dans un village de Castille, que cardinal à Tolède ou duc à Séville. »

Il s'arrêta honteux de manquer de modestie devant un enfant. Pour ne pas trop s'exalter seul, il amena Juan au musée taurin. L'après-midi finissait. Les salles étaient vides. Les gardiens somnolaient. Juan avait glissé un doigt sous la manche de Marcial, entre le poignet et l'étoffe. Il était terrifié par ces taureaux qui passaient la tête à travers les murs pour le dévisager. Ces mufles brossés, ces fanons luisants, ces yeux trop bien imités l'effrayaient. Marcial errait avec ce compagnon muet à travers ces salles recueillies. Pour lui, cet étrange cimetière était plus bruissant qu'une arène. Dans les vitrines, les épées s'alignaient, les costumes fastueusement brodés faisaient luire la mince cuirasse de soie, de laine et d'or, qui protège les toreros. Marcial avait porté ces étroites vestes bleu azur, vert empire, jaune glycine. Ce n'était pas par vanité qu'il endossait cet uniforme, mais par courtoisie pour la foule et pour le taureau : un chevalier ne peut combattre sans armure. L'enfant préférait s'attarder aux accessoires curieux, aux reliques étranges laissées par les toreros.

Marcial pénétra dans la rotonde où Furioso dardait pour l'éternité des cornes terrifiantes. On ne l'avait pas accroché trop haut pour que le visiteur pût mesurer la puissance de ce chef. Marcial savait que Furioso était dans ces murs, mais il n'avait pas prévu ce tête-à-tête soudain. Il se tourna vers Juan la bouche sèche comme s'il allait combattre :

— Il y a aussi un costume de Belmonte... demande au gardien, petit! C'est le plus beau costume qu'un torero ait jamais porté.

Juan disparut. Marcial avança vers le taureau. Quelques pas le séparaient du monstre. Il avait envie de le provoquer doucement, comme font certains toreros qui engagent dans l'arène une conversation à voix basse avec l'adversaire : « Viens, disent-ils à la bête. Venga, venga! », comme s'ils cherchaient à apprivoiser la mort.

Un sentiment étrange gonflait le cœur de Marcial. C'était comme si

le pire et le meilleur de sa vie montait à sa bouche. Chez Miguel la tête de Furioso faisait partie du mobilier. Mais le musée avait été pour Furioso comme le parc d'une ganaderia : il y avait repris avec ses forces une audace indomptable, il allait foncer sur Marcial.

Soudain rien d'autre ne compta plus. Les applaudissements, le délire de la foule, les costumes, la gloire, les articles de journaux, la fierté de Juana : tout n'était que le vain remous des rencontres silencieuses entre les égaux. Marcial en une seconde le comprit. La vie pour lui n'avait été que la lutte de deux ennemis dignes de faire un pacte d'amitié. Et cela seulement... Il appela d'une voix étouffée : *Torito, torito!* torito! « Petit taureau » : dans ce surnom, la tendresse et la moquerie, la familiarité et le respect se mêlaient : *torito...*

— Oncle Marcial, cria Juan. J'ai trouvé. La voix de l'enfant tira Marcial de sa transe. Il était tout près de la bête : doucement, doucement, il effleurait la blessure qu'il avait faite à Furioso.

— Je viens, petit, dit Marcial, je viens...

Sur le seuil il se retourna pour jeter encore un regard à son meilleur ami.

CHRISTIAN MURCIAUX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES CONTES DE LALLA TOURIA, OISEAU JAUNE ET OISEAU VERT

par François BONJEAN (*Éditions Atlantides*, Casablanca)

Treize contes, une conteuse et un poète, je crois qu'on a tout dit quand on a dit cela. Les contes arrivent familièrement du fond des âges. Ils sont, en effet, familiers et bien de nature à être contés sous la tente et autour du « khanoun », à la veillée, Or, ils ont été contés sous la tente et devant le foyer domestique. Et jamais, que je sache, le calame du lettré ne les avait inscrits jusqu'à ce jour. Mais ils avaient passé de bouche à oreille, et l'on peut affirmer, de bouche éloquente à oreille émerveillée, au cours de millénaires. C'est ainsi que Lalla Touria les a recueillis dans sa mémoire, et nous les a contés. Car Lalla Touria existe. Lalla Touria n'est pas une fiction. Nous l'avons entendue réellement, nous l'entendons parfois encore, et rien n'est plus vivant que cette parole où tout parle avec un naturel étonnant ; car tout y parle, et non seulement l'homme et la femme, ce qui va de soi, mais encore l'oiseau, l'arbre, la pierre, êtres admirablement animés par cette conteuse de race, qui même, quand le dieu du conte la transporte, fait gesticuler les objets. Touria, c'est l'Afrique, et la noble, la vraie, celle du feu. Celle aussi du spirituel... Mais tout ce trésor ne risquait-il pas de se perdre?... Tant de trésors, hélas! semblent, en Islam, passer à l'oubli. Il en fût advenu de celui-ci, peut-être, ce qu'il en advint progressivement de tous les autres, sans l'attention, la science, le sens et l'amour des choses propres à ce vieil Islam dont François Bonjean est doué. Il a recueilli ces récits, mais non pas en folkloriste sec — qui sait et qui n'ose. Il a écouté avant que d'écrire. Ainsi fait le poète. Et puis, il a nourri ces contes, il les a repensés, ressentis, recompris, à la lumière de la Tradition primordiale, et, ainsi, parmi tant de fils d'argent de ce tissu clair, il a inséré le double fil d'or de la pensée et de la poésie.

HENRI BOSCO.

(Suite de la Chronique bibliographique page 125.)

LOUIS XIV et MONSIEUR

par PHILIPPE ERLANGER

Le parricide, longtemps en honneur chez les Stuart et les Plantagenet, épargna les Capétiens. Ce fut parmi leurs frères cadets que les rois de France trouvèrent leurs plus dangereux ennemis.

Le redoutable prestige du sang de saint Louis qui conférait une manière de légitimité aux rébellions des princes transformait ces derniers en fléaux publics. Rivaux sous Charles VI, ils réduisirent un moment le royaume en province anglaise ; unis sous Louis XI, ils faillirent le démembrer. Le duc d'Alençon ameuta contre Henri III la moitié de la France et Gaston d'Orléans aurait ruiné l'œuvre de Richelieu si sa lâcheté n'avait été l'égale de son ambition.

Philippe, frère unique de Louis XIV, supporta tout le poids des fautes de ses grands-oncles. Sa propre mère, Anne d'Autriche, et le cardinal Mazarin virent en lui le seul Français capable de détruire le bel édifice qui dominait enfin les ruines accumulées par un siècle de guerres civiles. Dès le premier âge, on s'efforça de le réduire à l'impuissance. Conscients de bien servir l'État, ses tuteurs s'appliquèrent à doter cet enfant brave, impétueux et charmant, d'une âme frivole d'hermaphrodite. Son avilissement fut une sauvegarde pour la Couronne.

Ainsi s'explique une des plus effarantes éducations de l'histoire. Le maréchal Du Plessis-Praslin, gouverneur du jeune prince, recevait chaque jour ses consignes de Mazarin. Il obéissait en soldat, se bornant à noter en ses Mémoires que « comme il ne pouvait le conduire (son élève) comme il eût désiré, cela lui donnait beaucoup de chagrin ». Monsieur [1] avait un esprit vif et curieux : il sut à peine lire à quinze ans ! La première fois (à peu près au même âge) qu'il parut sur un champ de bataille « il fit si bonne mine et soutint ce péril de si bonne grâce, que le maréchal

1. Titre réservé au frère du roi.

Du Plessis en fit dès ce jour-là un très bon jugement » : aussitôt, il fut écarté des armées.

En revanche on lui facilita d'étranges amusements. Tandis qu'Anne d'Autriche chargeait sa vieille amie, Madame de Beauvais, de déniaiser Louis XIV, elle confiait Philippe à Madame de Choisy dans un dessein bien différent. Madame de Choisy avait un fils que Sainte-Beuve a nommé une « jolie gentille bizarrerie de la nature » et qui aimait se travestir. On donna ce compagnon à Monsieur. Plusieurs fois par semaine, Madame de Choisy organisait à leur intention des mascarades où le prince se rendait, habillé en femme, paré de boucles d'oreilles et de mouches.

Le résultat répondit aux vœux de Mazarin. A douze ans, Monsieur avait voué une passion précoce à une jeune fille, Mademoiselle de Gourdon. Quand il en eut dix-huit, on parlait seulement de l'amitié excessive qu'il témoignait à ses favoris, Philippe Mancini, neveu du Cardinal, Villequier, Manicamp et surtout le comte de Guiche. La Cour raillait ouvertement sa futilité, ses flots de paroles, son goût de la toilette. Mazarin déplorait hypocritement sa manière de vivre et Anne d'Autriche, toujours soucieuse d'exalter le Roi, ne se privait pas d'humilier le cadet.

Philippe comprenait de quel extraordinaire attentat il était la victime, mais l'amour idolâtre qu'il portait à sa mère étouffait en lui toute idée de révolte. La raison d'État devait être bien forte pour que la pieuse Anne d'Autriche ait sans hésiter fait servir cette soumission à la perte d'un innocent!

En 1660, Philippe qui prit le titre de duc d'Orléans, reçut ce duché avec plusieurs autres et de nombreuses seigneuries (jusque-là il n'avait possédé en propre que l'ancienne villa de Jérôme de Gondi à Saint-Cloud). Des poètes de Cour l'appelaient « la plus jolie créature du royaume ». Outre le respect filial et le courage, les traits saillants de son caractère étaient, alors, une dévotion théâtrale, le culte de l'étiquette, l'inquiétude des préséances, la passion du monde, la folie des parures, un talent un peu maniaque de décorateur, l'art d'animer une fête, l'humeur ombrageuse, le bavardage, l'indiscrétion, l'adresse à semer des noises, le goût intime d'être gouverné se cachant sous des dehors hautains. Avec cela, nul venin, des emportements violents, brefs, inoffensifs, de la générosité, de la magnificence, d'admirables manières, un esprit « naturellement doux, bienveillant et civil, capable d'être prévenu et si susceptible d'impressions que les personnes qui l'approchaient pouvaient quasi répondre de s'en rendre maîtres en le prenant par son faible. La jalousie dominait en lui, mais cette jalousie le faisait plus souffrir que personne [1]. » C'est qu'elle prenait sa source dans le sentiment profond d'une injustice et dans une secrète envie à l'égard de ceux qui n'avaient pas été mis de force en état d'infériorité.

1. Madame de La Fayette.

Puisqu'il avait vingt ans, il fallait le marier. La plus grande entremetteuse politique du temps, Anne de Gonzague, Princesse Palatine, saisit l'occasion de servir une parente qu'elle aimait, Henriette-Anne Stuart, sœur chérie du roi Charles II d'Angleterre.

Monsieur accueillit volontiers l'idée de cette alliance qui l'émanciperait et Mazarin y reconnut l'intérêt de sa politique.

L'accord conclu, la jeune princesse — fixée à Paris depuis l'enfance — partit pour Londres afin d'obtenir une dot du Parlement. Pendant son absence, on fut surpris de l'impatience extraordinaire manifestée par Philippe. Louis XIV moqua l'ardeur de son frère à épouser « les petits os des Saints Innocents », car Henriette était fort maigre et même contrefaite.

Les historiens ont en général suivi cet auguste exemple. A tort. Le jeune duc d'Orléans cherchait de bonne foi une issue en ce mariage, espérait y découvrir l'affection qu'il n'avait jamais connue, peut-être l'appui qui lui permettrait d'échapper à son destin.

Il fallut céder à ses instances, précipiter le retour de sa fiancée. Celle-ci en trois mois s'était métamorphosée. Une Cendrillon était partie, une Circé revenait, une Circé dangereusement séduisante, dangereusement coquette. Quoiqu'on ait dit et répété, Monsieur ne resta pas insensible à son charme. Jamais royal soupirant ne se montra si tendre et si jaloux.

Le mariage eut lieu au Palais-Royal le 30 mars 1661. Il y avait trois semaines que Mazarin était mort et que Louis XIV régnait en maître absolu.

***

Avant de se s'identifier au soleil, Louis XIV, enfant, a été mis à la dure école de l'adversité. Pendant la Fronde, il a connu la misère et les affronts, les couchers sur la paille, la faim après les repas, les enlèvements nocturnes et la terrifiante rumeur du peuple envahissant un palais. Il a vu les jeux des princes rompre l'unité française, jeter le Roi hors de chez lui, amener l'Espagnol jusqu'à l'Aisne, dévaster les campagnes, réduire les pauvres gens au désespoir. Il a éprouvé les trahisons des Orléans, des Condé, des Conti, des Longueville, des Vendôme, de tous les oncles, cousins et cadets. Marqué à jamais par cette épreuve, il travaillera jusqu'à sa mort à en prévenir le retour.

Sitôt Mazarin expiré, il entreprend de monter une des machines de gouvernement les mieux réglées qu'ait jamais conçue un homme d'État. La Cour en sera un rouage essentiel. Cette Cour, naguère le foyer des complots et des rébellions, doit devenir la cage dorée qui enfermera les fauves encore vivaces et dangereux. Princes, seigneurs, prélats, les féodaux, petits ou grands, ne joueront plus au potentat dans leurs provinces, n'y lèveront plus de troupes, ne signeront plus d'alliances avec l'étranger. Enchaînés par les faveurs, le jeu, l'étiquette, voués aux plaisirs

perpétuels, ils resteront sous l'œil du maître auquel n'échappera pas un de leurs mouvements, pas une de leurs pensées.

Or, le succès général d'une telle politique dépend avant tout de celui qu'elle remportera, appliquée à Monsieur. Louis dira un jour : « Les fils de France... ne doivent jamais avoir d'autre retraite que la Cour ni d'autre place de sûreté que le cœur de leur frère. »

Il faudra que le cœur fraternel sache rendre douce, sinon plaisante la soumission où le souverain maintiendra le chef présomptif des factieux.

Ce cœur, au demeurant, ne risque pas de s'égarer. C'est une horloge imperturbable qui ne s'affole en aucun cas, même quand des larmes libéralement répandues semblent dénoncer son trouble. Une seule fois, lors de son amour pour Marie Mancini, Louis a laissé un sentiment dominer sa raison. On ne l'y reprendra plus.

— N'ayez jamais d'attachement pour personne, conseillera-t-il à son petit-fils devenu roi d'Espagne.

Sa « bonté » envers son frère restera donc parfaitement lucide, mesurée, voulue. Certes, Philippe lui inspire de l'« amitié » au sens classique du terme. Les souvenirs d'enfance, les habitudes de la vie commune gardent leur pouvoir. Le Roi sait gré à Monsieur d'être l'âme des divertissements et de posséder une expérience du cérémonial à laquelle il a souvent recours. Mais l'amitié n'est exempte ni de dureté, ni de mépris. Le mâle superbe ne se prive pas de brocarder le garçon trop enrubanné dont la féminité lui est si précieuse. Il fait pâmer les courtisans en laissant simplement tomber :

— Peut-on parler autant que mon frère!

Et il serait bien fâché de n'avoir pas sujet de railler ainsi. En vérité, son affection semble liée à son dédain. Dès que Monsieur accomplit un acte méritoire, il provoque la colère du dieu.

Philippe, très sensible, souffre de sa condition. Largesses et complaisances ne suffisent pas à le consoler de mener une existence inutile. N'étant prédisposé ni à l'amertume, ni à la mélancolie, il ne laissera, cependant, paraître son ressentiment qu'au cours de brusques frénésies où l'on affectera de reconnaître les caprices d'une humeur peu virile. Assurément, il est frivole, instable, docile à son entourage, comme l'ont voulu ses tuteurs. Cela ne l'empêche pas de détester sa faiblesse et de s'efforcer, parfois, à la masquer. Il n'aura jamais devant son terrible frère l'attitude prosternée qui sera celle des autres membres de la famille, le Grand Dauphin en tête.

Louis sent la nécessité de ménager les apparences. Les rites de l'étiquette traduiront sa politique sur ce terrain délicat : quand le Roi se mettra à table, Monsieur lui présentera la serviette, mais, cet hommage rendu à la Couronne, le Roi demandera aussitôt :

— Mon frère ne dînerez-vous pas avec moi?

Et l'on apportera un second couvert.

Au lever, Monsieur présentera la chemise à Sa Majesté en gardant

toujours « l'air de frère et des façons libres et dégagées [1] ». En privé, il prendra un fauteuil sans attendre d'y être invité ; après le souper dans le cabinet, il sera le seul prince à s'asseoir. « *Pour le service*, dira Saint-Simon, *et pour s'approcher du Roi ou le quitter, aucun particulier ne le faisait avec plus de respect et il mettait naturellement de la grâce et de la dignité en toutes ses actions les plus ordinaires.* » Louis XIV n'en a pas moins. Ce sont deux véritables artistes qui exécuteront chaque jour ces figures de ballet dont la Cour ne perd pas une nuance.

Le duc d'Orléans aime le faste et son frère ne lui refusera jamais les moyens de mener un train étourdissant. Générosité sous laquelle se cache un piège : entraîné à des dépenses de plus en plus considérables, Monsieur deviendra de plus en plus tributaire de la bourse royale.

Sa Maison comprend près de huit cents personnes, celle de Madame — distincte et naturellement ennemie — trois cent cinquante. Le total des gages atteint chaque année la somme fabuleuse de 800 000 livres (quelque huit cents millions de notre monnaie), les frais de table représentent 250 000 à 300 000 livres. A Saint-Cloud et au Palais-Royal dont le Roi lui accorde la jouissance, Monsieur entreprend des travaux immenses. Collectionneur passionné, il rassemble inlassablement des objets rares et précieux. Les pierreries le fascinent. On trouvera à sa mort trois cents parures de diamants, cent de perles, cinquante d'émeraudes, autant de saphirs et de rubis. Si l'on songe qu'en outre le prince joue un jeu d'enfer, qu'il donne fréquemment des fêtes ruineuses et qu'enfin son plus cher plaisir est de combler ses amis, on ne s'étonnera pas de le savoir constamment gêné et dans l'entière dépendance du Roi. Les palais enchantés où vont se dérouler tant de tragi-comédies seront également des prisons.

***

Après avoir méprisé Henriette d'Angleterre alors qu'il pouvait l'épouser, Louis XIV, dès qu'elle fut devenue sa belle-sœur, la traita comme s'il n'y avait pas eu d'autre reine. Il est vrai que, tout occupée à « bien manger et prier Dieu », Marie-Thérèse d'Autriche, presque naine, presque infantile, parlant à peine le français, faisait triste figure près de la jeune fée suivie de son cortège d'adorateurs. Pendant les fêtes qui de mai à juillet 1661 se déroulèrent à Fontainebleau, le Roi et Madame jouèrent sans retenue les « amants magnifiques ». On les voyait s'ébattre parmi les labyrinthes, les grottes, les bosquets, se baigner dans la rivière et, la nuit venue, se perdre en de longues promenades sylvestres. Mignard peignit la princesse sous les traits d'une bergère mythologique siégant triomphalement aux côtés d'Apollon-Louis XIV.

Il est d'usage en contant cette histoire de railler la jalousie de Monsieur qu'aurait suscitée Anne d'Autriche. Certes la reine-mère employa son

1. Saint-Simon.

industrie à envenimer les choses. Mais était-il besoin de cela ? Le scandale était public. Pas un courtisan n'ignorait l'infortune, le ridicule du duc d'Orléans. Philippe se voyait bafoué ensemble par le frère envers qui sa loyauté ne s'était jamais démentie et par l'épouse sur laquelle il avait fondé ses espérances.

Expérience cruelle, peu propre assurément à le réconcilier avec les femmes et qui, trois semaines après ses noces, détruisit à jamais l'harmonie de son ménage.

On sait que Louis ne soupira pas longtemps auprès d'Henriette et que l'humble Louise de La Vallière, choisie pour donner le change à la famille royale, supplanta promptement l'orgueilleuse Stuart. Hélas ! le mal était fait. Madame, blessée au vif, chercha une revanche en séduisant le favori de Monsieur, cet Armand de Guiche que Madame de Sévigné saluait comme « *un héros de roman qui ne ressemble pas au reste des hommes* ». Philippe, devenu la risée de la Cour, en éprouva une douleur, une humiliation profondes.

De ce moment, le duc et la duchesse d'Orléans ne cessèrent plus de se livrer un combat dont la mort seule devait marquer le terme.

Bien résolu à priver son frère de toute importance politique, Louis XIV lui avait en outre enlevé ses chances de bonheur privé. Tel un démiurge il assistait, secrètement ravi, à des conflits misérables qu'il aurait souvent pu apaiser et qu'il se plaisait au contraire à aigrir. « J'avais mes raisons », devait-il confier un jour à Madame Palatine. Ces raisons ne changeaient pas : la désunion des deux époux les rendait l'un et l'autre plus faibles devant l'autorité royale. Aussi Louis XIV encourageait-il Philippe à tracasser sa femme, sans souffrir qu'il usât envers elle d'une véritable rigueur. Les seules représailles du mari offensé étaient les grossesses qui altéraient la fragile santé d'Henriette et la privaient de ses grâces. Tout au long de cette interminable querelle conjugale on les verra se succéder : huit en neuf ans ! Deux filles vécurent et un fils, le petit duc de Valois, qui mourut dans sa troisième année.

Philippe ne témoignait que d'un médiocre attachement à ces enfants de la vengeance. Au contraire, sa passion pour sa mère restait toujours vivace. Anne d'Autriche, pendant les treize mois de son affreuse agonie, en reçut mainte preuve touchante et put comparer l'attitude de son idole, le Roi, à celle de son fils sacrifié. Un jour, elle ne se retint pas de dire à Louis que, si le public le savait occupé à se divertir en de tels moments, il perdrait l'affection de son peuple. Le Roi pleura, mais ne changea rien à ses plaisirs. Quelques heures avant l'issue fatale, il quitta la chambre de sa mère. Philippe refusa de le suivre et, contre l'étiquette, resta jusqu'au bout auprès de la mourante. Anne murmurait de temps en temps : « Mon fils ! » Songeait-elle étant demeurée parfaitement lucide, à quelles fins elle avait employé l'amour que ce fils lui vouait et qu'elle ne méritait pas ?

Quand elle eut expiré, Monsieur s'enfuit à Saint-Cloud. La première

fois qu'il revit son frère, tous deux se prodiguèrent des marques de tendresse. Le Roi, désirant, dit-il, donner à Monsieur, un gage d'affection, lui promit que le petit duc de Valois, son fils, serait élevé avec le Dauphin. Le commentaire cynique que Louis XIV fait de cet entretien dans ses Mémoires est significatif : « *Quoique le temps où je lui disais ces choses et l'état où j'étais en les lui disant ne laissassent aucun lieu de douter qu'elles me fussent suggérées par un pur mouvement d'amitié, il est pourtant certain que, quand j'aurais médité ce discours dans une pleine liberté d'esprit, je n'eusse pu rien penser de plus délicat que de faire à la fois à mon frère un honneur dont il m'était obligé* ET DE PRENDRE POUR SÛRETÉ DE SA CONDUITE LE GAGE LE PLUS PRÉCIEUX QU'IL M'EN PÛT DONNER. »

La mort de la reine-mère apporta de grands changements. Tandis que le Roi, rejetant toute contrainte, publiait son adultère, Monsieur accomplit un retour sur lui-même et reconnut les chemins par où il avait été conduit. Affranchi du respect filial, il résolut de prouver qu'il n'était ni aussi docile, ni aussi dépourvu de fierté qu'on l'imaginait.

Sous l'impulsion de son aumônier, l'ambitieux Daniel de Cosnac, évêque de Valence, il réclama le gouvernement du Languedoc, puis les moyens de poser sa candidature au trône de Naples. Le Roi refusa net : « *Mon frère*, écrivit-il dédaigneusement, *prit dès lors avec moi une certaine conduite qui m'aurait fait craindre quelque chose de fâcheux si, d'ailleurs, je n'avais eu connaissance de la trempe de son cœur et du mien.* »

Il mésestimait Philippe au point que, l'année suivante (1667), il n'hésita pas à l'emmener à la conquête des Flandres, persuadé de le voir faire piteuse contenance. Mais ainsi qu'à l'époque de ses premières armes, Monsieur se montra le digne fils de Louis XIII. Son mépris du danger, son ardeur à combattre lui valurent l'amour du soldat et les louanges de *la Gazette* de Renaudot.

Le Roi dépité essaya d'arrêter cet essor. Au siège de Douai, il annonça un jour qu'il voulait tenir conseil. Les moindres parmi les personnes présentes se retirèrent discrètement. Monsieur resta.

— Mon frère, prononça Sa Majesté à haute voix, vous pouvez aller vous divertir, nous allons tenir conseil.

Philippe sortit, enragé d'humiliation. Cosnac le trouva couché sur son lit, les larmes aux yeux. Il exhorta son élève à forcer une estime qu'on prétendait lui refuser. Le prince l'écouta.

Suivi seulement d'un écuyer et du bouillant évêque, il se rendit à la tranchée, encourageant, enthousiasmant chacun par sa bravoure joyeuse. L'ouvrage auquel s'employait le régiment des Gardes fut achevé en quatre heures au lieu de six.

Monsieur revint fièrement en rendre compte au Roi.

— Diable! mon frère, répondit Louis, je vous conseille de vous faire sac à terre. Oh bien! allez vous reposer, vous en avez besoin!

Cette ironie causa une nouvelle blessure au malheureux Philippe,

qui, pourtant, avait marqué un point important. Le Roi songea qu'il lui fallait compter davantage avec son frère : le duc d'Orléans assista dès lors à toutes les délibérations militaires et entra au Conseil des Dépêches.

Hélas! la mauvaise étoile de Philippe voulut qu'à ce moment précis il retrouvât un jeune prince auquel, depuis l'hiver précédent, il avait voué une de ces amitiés trop ardentes dont il était coutumier. Cadet d'un cadet de cette illustre Maison, le Chevalier de Lorraine avait « la hauteur des Guise avec leur art et leur esprit », une amoralité parfaite, les talents d'un Machiavel d'antichambre alliés à une rouerie de courtisane, le mépris de l'opinion, une perfidie caressante et une beauté qui le faisait comparer aux anges. Louis XIV fut trop heureux d'autoriser les deux garçons à servir ensemble.

La fin de la campagne où ils se couvrirent de gloire scella entre eux cet étrange attachement qui allait durer trente années. Trente années pendant lesquelles chaque mouvement du cœur de Monsieur servit à l'abaisser davantage. Philippe de Lorraine sut flatter les pires faiblesses de Philippe d'Orléans : il le mena « le bâton haut », facilita ses plaisirs et entretint autour de lui un climat de frivolité, d'indolence et d'intrigue. Monsieur était perdu. Trahi par sa mère, trahi par sa femme, il devait l'être encore par son ami. Et toujours au profit de son frère.

***

Une guerre sans merci éclata entre Madame et le Chevalier alors même qu'Henriette devenait la « caution commune » des négociations secrètes menées entre la France et l'Angleterre afin de perdre la Hollande. Monsieur, soigneusement tenu à l'écart de cette grande affaire, nourrit contre sa femme une amertume, une rancœur qui ont indigné ou diverti les historiens. De tels sentiments semblent pourtant naturels chez un prince à ce point abaissé. Ils firent en son âme déborder la coupe de fiel ; on fut surpris de la constance, de la cruauté, parfois de la rage que le duc d'Orléans mit à tourmenter Madame, et que l'influence venimeuse de son favori ne suffisent pas à expliquer.

Loin de défendre une belle-sœur si nécessaire, Louis XIV songeait à se servir de son ennemi.

— Quelles sont les dispositions de mon frère? demanda-t-il au Chevalier.

— Sire, répliqua celui-ci, Monsieur est un bon homme ; il aime Votre Majesté. Assurément, il ne fera jamais rien qui vous déplaise et j'en serai garant. Prenez-vous en à moi s'il fait quelque chose.

— M'en répondez-vous?

— Oui, Sire, assura fermement le Chevalier.

Il se crut dès lors invulnérable, oublia la prudence et se mêla indiscrètement des « affaires anglaises ». C'est ce que Louis XIV ne pouvait

pardonner. Changeant soudain de politique, il écouta les doléances d'Henriette, fit arrêter Philippe de Lorraine.

Monsieur s'évanouit de douleur, emplit l'air de ses cris, puis se retira, entraînant sa femme, au morne château de Villers-Cotterets. Le Roi, fort embarrassé, ne le ramena à la Cour qu'en menaçant indirectement la vie même du Chevalier. Après quoi il autorisa le Lorrain à se rendre en Italie.

Monsieur, nullement apaisé, voulut « par des traitements rudes », obliger sa femme à obtenir le rappel de l'exilé. L'enfer conjugal devint effroyable sous le regard impassible du demi-dieu. « Le Roi n'est point de ces gens à rendre heureux ceux qu'il veut le mieux traiter », gémissait Madame.

Malgré une résistance acharnée de Philippe, elle rejoignit Charles II à Douvres, y accomplit sa célèbre ambassade et, pendant dix-sept jours, savoura les galanteries des Lords. Dix-sept jours de jalousie et de honte pour Philippe, publiquement écarté des effusions familiales et des secrets d'État.

Son ressentiment se trouvait ainsi au paroxysme quand Madame dut s'arracher à une patrie où, malgré son désir, elle n'osait demeurer. Même de loin l'étincelant beau-frère qu'elle jugeait si sévèrement, la fascinait. Son retour fut triomphal, mais l'odieux débat reprit aussitôt.

Le 26 juin 1670 la princesse alla rendre compte de sa mission au Roi. Monsieur troubla leur entretien qui s'interrompit aussitôt. Et, comme il s'en étonnait, son frère répliqua sèchement :

— Il n'y a pas lieu de vous en faire part.

Cela jeta le prince dans une fureur extrême. Le lendemain, Madame dont la santé était depuis longtemps ruinée but le fameux verre d'eau de chicorée sur lequel on devait disputer jusqu'à nos jours. Il était cinq heures du soir. A deux heures et demie du matin, elle était morte.

Les causes véritables de ce drame n'ont jamais pu être élucidées. Mémorialistes, historiens, médecins, critiques de toutes disciplines se sont affrontés, réfutés au point d'avoir laissé le mystère plus épais, plus difficile, peut-être, à sonder que le premier jour. Nulle preuve décisive n'a été produite pour soutenir la thèse de l'empoisonnement et le savant édifice élevé pour la combattre se découvre à l'examen singulièrement fragile. L'hypothèse du sublimé n'a pas mieux tenu que celles de l'appendicite ou de la perforation due... à l'instrument du jeune chirurgien Félix durant l'autopsie. L'enquête policière — s'il est permis d'employer cette expression — n'a pas connu un meilleur succès. Force est donc au chercheur scrupuleux de se contenter des présomptions morales, des indices.

Au lendemain de la mort de Madame, l'opinion publique accusa

unanimement le Chevalier de Lorraine et son ami, le marquis d'Effiat, mais innocenta Philippe.

Monsieur, en effet, semble devoir être mis hors de cause. Il n'en va pas de même pour les favoris encore que le Roi constitue leur meilleur témoin à décharge. En effet, Louis ne se contenta pas de rappeler deux ans plus tard le Chevalier de Lorraine, il lui prodigua ses bonnes grâces. Certes la politique exigeait la négation du crime. Elle n'exigeait pas que, trente ans après le traité de Douvres et même après la mort de Monsieur, le Roi, devenu dévot, gardât sa faveur entière au Chevalier comme à d'Effiat.

Quoiqu'il en soit, Louis ne fut pas longtemps troublé par le souvenir de la malheureuse jeune femme, ornement de sa Cour, qu'il avait aimée et à laquelle il devait l'alliance anglaise. Le matin où elle expira, il dit à la Grande Mademoiselle :

— Ma cousine, voilà une place vacante. La voulez-vous remplir ?

***

Monsieur put éviter l'amazone chimérique de la Fronde, mais, sacrifié une nouvelle fois aux desseins de son frère, il dut épouser une princesse laide, pauvre, de naissance inégale à la sienne, aussi masculine qu'il était efféminé, aussi rude et grossière qu'il était délicat.

Contre toute attente, Élisabeth-Charlotte de Bavière, Princesse Palatine, réussit, cependant, son entrée à la Cour de France. Avec « la figure et le rustre d'un Suisse » elle possédait de l'esprit, de la malice, un style « qui avait de la barbe au menton », une surprenante franchise. Le Roi fut amusé, conquis. Il mit la jeune Allemande à la mode.

Quant à Monsieur, le premier choc subi, il s'accoutuma à la laideur de la princesse. Mieux : il lui fut agréable de rencontrer une femme qui ne serait pas une rivale, une femme étrangère à la coquetterie, indifférente à la politique, aux intrigues, aux jolis garçons. Et l'on vit ce spectacle incroyable : l'époux qui ne cessait pas de se travestir et l'épouse aux allures de soudard formant un des couples les plus unis de la Cour !

Ce fut encore Louis XIV qui introduisit le serpent dans ce singulier Eden. La guerre contre la Hollande allait s'ouvrir. Le Roi, toujours méfiant, songea aux vertus militaires de son frère et au danger de leur laisser le champ libre sans leur donner un contre-poids. Causant un jour avec Monsieur, il amena celui-ci à reparler du Chevalier de Lorraine toujours exilé.

— Mais y songez-vous encore ? demanda Sa Majesté en affectant la surprise. Aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendrait ?

— En vérité, s'exclama le duc d'Orléans, ce sera le plus sensible plaisir que je puisse recevoir de ma vie.

— Oh bien ! je vous fais ce présent. Il reviendra, je vous le donne.

Je veux que vous m'ayez toute la vie cette obligation et que vous l'aimiez pour l'amour de moi.

Philippe en eut le souffle coupé. Il ne sut que tomber aux pieds de Louis et lui embrasser les genoux.

— Mon frère, dit le Roi paterne, ce n'est pas ainsi que des frères doivent s'embrasser.

Philippe de Lorraine reparut donc et retrouva son empire. Quelques années après, malgré la naissance de trois enfants, le second ménage du duc d'Orléans était presque aussi mauvais que le premier.

Instruit par l'expérience, le favori devint le docile instrument de Louis XIV et celui-ci, rassuré, traita son frère mieux qu'il ne l'avait jamais fait. Pendant les premières campagnes contre les Hollandais et les Espagnols, Monsieur put même accomplir de nombreux exploits sans éveiller la jalousie du souverain.

En avril 1677, à un moment critique de la guerre devenue générale, le duc d'Orléans reçut mission de prendre Saint-Omer.

Guillaume d'Orange, Stathouder de Hollande, se porta au secours de la place à la tête d'une puissante armée. Monsieur auquel le maréchal de Luxembourg avait amené des renforts marcha contre lui et le rencontra à Cassel.

Ce fut une des plus furieuses batailles du siècle. A l'instant décisif, Monsieur reçut l'inspiration qui crée les grands capitaines. Guillaume d'Orange, essayant de déborder les Français, avait envoyé une partie de ses forces du centre vers la droite. Philippe le devina et sur ses positions dégarnies lança une attaque audacieuse qu'il conduisit en personne. On le vit, général et soldat, reformer ses escadrons chaque fois qu'ils pliaient et lutter, toujours à la pointe du combat, heureux, magnifique, transfiguré. Il reçut deux balles dans sa cuirasse et eut son cheval tué sous lui.

La défaite des Hollandais fut « si entière qu'il n'y avait pas dix ennemis ensemble ». Nul ne songea à en contester l'honneur à Philippe : « sa gloire est complète » proclama Boileau. « Monsieur a gagné une des plus complètes batailles qui se soient données de nos jours » écrivit Luxembourg à sa vieille amie Madame de Sablé. Un enthousiasme délirant transporta le royaume, particulièrement Paris où le prince était fort aimé. Seul Louis XIV resta de marbre.

Peu après, les deux frères quittèrent l'armée et regagnèrent leurs châteaux. Tout le long du parcours, un peuple immense criait : « Vive le Roi et Monsieur qui a gagné la bataille ! » Au Palais-Royal, le prince, assis sous un dais de drap d'or, reçut les compliments des ambassadeurs, tandis que les feux d'artifices succédaient au *Te Deum*. La Cour et la Ville emplirent ses antichambres, les poètes lui dédièrent des strophes exaltées. Jamais un cadet de France n'avait connu pareille apothéose. Au moment qu'il ne l'espérait plus, Philippe d'Orléans franchissait la grande porte de l'Histoire.

***

« ... Monsieur qui a gagné la bataille! » L'importune clameur avait suivi Louis XIV, rouvrant chaque fois une blessure que les vieux courtisans devinaient sous sa contenance glacée.

Gagné la bataille! Cette gloire, le Roi-Soleil ne l'avait personnellement jamais eue. Il avait assisté à des sièges, reçu des capitulations, s'était un peu théâtralement exposé au feu sur un cheval blanc, une vaste plume blanche au chapeau. Que pesaient de telles actions devant une victoire dont les annales perpétueraient le souvenir?

C'était une amère dérision que les dieux eussent refusé ce laurier à Louis le Grand pour en couronner le cadet humilié, anéanti, carnavalesque, si soigneusement transformé en femmelette.

Les Parisiens, éternellement frondeurs, avaient compris aussitôt le sens de l'événement. Leurs folles acclamations, leur délire marquaient leur préférence et contenaient une flèche à l'adresse du souverain. Dans le silence de toute opposition, dans le concert des louanges excessives, une discordance aussi légère que celle-là produisait un bruit intolérable.

Le Roi, une fois encore, se rappela François d'Alençon et Gaston d'Orléans et la redoutable popularité de ce dernier dans une ville toujours prête à la révolte. Gaston passait pour un lâche ; il n'avait obtenu aucun succès à la guerre. Que n'aurait-il accompli, paré de l'auréole du capitaine victorieux!

En rêvant de la sorte, Louis se leurrait volontairement. Il savait n'avoir rien à redouter de son frère. Si révoltants qu'ils fussent sur le plan humain, l'abaissement, la perversion du duc d'Orléans trouvaient une explication, sinon une justification politique au lendemain de la Fronde. Il n'en était plus ainsi en 1677 lorsque une France unanime révérait la puissance du monarque à son apogée, lorsque, surtout, nul homme de bon sens n'aurait imaginé de prêter à Philippe une ambition coupable. « *Un enfant*, a écrit la Palatine, *ne saurait avoir pour ses parents une obéissance plus aveugle que n'était celle de Monsieur pour le Roi.* »

Dès lors, un prince généreux, comme disait Racine, aurait eu, au lendemain de Cassel, des réactions exactement opposées. Le frère aurait éprouvé un soulagement de conscience à réparer enfin sans péril le mal fait à un innocent. Le souverain se serait félicité de découvrir un bon général à l'heure où, Turenne mort et Condé impotent, il ne lui restait, Luxembourg mis à part, que des chefs de guerre médiocres.

Mais le Roi, tellement imbu de grandeur n'eut pas celle de se contraindre à de pareils sentiments. Il s'insurgea contre la tardive revanche du sacrifié, il ne put souffrir que le petit homme jacassant et mignard jouât un rôle que lui-même n'aurait pas su tenir. Loin d'honorer son frère, il le punit de sa victoire. L'année suivante, Monsieur parut à l'armée en simple spectateur. Plus jamais il ne retourna au feu, ni ne commanda devant l'ennemi.

Cette mauvaise action de Louis XIV fut aussi une faute dont il paya le prix. Si, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, le duc d'Orléans avait tenu la place des Humières, des Duras et des Villeroi, bien des choses eussent sans doute changé au profit de la France.

Après ce bref triomphe, Monsieur se voyait donc rejeté dans son invisible prison, définitivement captif du cérémonial et du plaisir forcé. A trente-sept ans, il terminait sa vie.

Quel but lui aurait-il assigné? Il n'avait pas l'âge de la pieuse retraite où, le moment venu, s'enfermaient les grands pécheurs du siècle et d'ailleurs ne s'y sentait nullement porté. Il ne possédait ni le goût, ni le talent d'écrire, refuges d'un Retz, d'un La Rochefoucauld, de Madame elle-même. Il ne pouvait faire de son palais un lieu de rassemblement pour une élite, car le Roi qui avait permis à Henriette de tenir une véritable Cour, n'aurait plus toléré cette ombre d'indépendance. Les œuvres, les emplois étaient également interdits. A cet homme jeune, bien portant, actif, il ne restait que Saint-Cloud à bâtir. Il restait aussi hélas! ses tristes et bizarres amours.

Louis XIV avait achevé sur son frère l'odieux travail entrepris par Anne d'Autriche et Mazarin. Le dernier ressort était brisé, la dernière espérance flétrie.

Au lieu de connaître une maturité enfin respectable et devenir un utile serviteur de sa patrie, Monsieur demeura le symbole royal de ce que Saint-Simon nomme un « goût abominable ».

Philippe gardait, cependant, une consolation sous ses ruines. La bataille de Cassel avait mis au jour sa personnalité véritable, dénoncé les auteurs de sa corruption. Elle prouvait ce qu'il aurait mérité d'être.

***

Jusqu'à la veille de sa mort, Monsieur ne devait plus se révolter contre l'injustice de son destin, ni tenter de dominer ses faiblesses, ses passions, ses fantaisies. L'admirable château qu'il fit élever à Saint-Cloud et qu'il emplit de merveilles lui apporta du moins une sorte de revanche. Le Roi se montra en effet fort jaloux de cette « maison de délices » dont le bonheur seul était absent. Le Chevalier de Lorraine y régnait en maître, tandis que Monsieur et Madame vivaient ensemble « comme chien et chat ». Au lieu de les rapprocher, leur ennemie commune, madame de Maintenon, aggravait encore leur discorde.

Monsieur était outré que l'ancienne gardeuse des dindons de Madame de Neuillant, la veuve du pauvre Scarron, fût devenue sa belle-sœur. Quant à Madame, secrètement éprise du roi, elle vouait à la « vieille ripopée » une haine de rivale. Avec son « procédé froid, prudent, discret, mystérieux et inattaquable » la pieuse Égérie sut habilement les diviser, n'hésitant pas — audace étrange chez la patronne de Saint-Cyr — à rechercher l'alliance du Chevalier de Lorraine. « *Mon seigneur et maître*

est plus en faveur que moi comme il y paraît bien par tous les bons traitements que le Roi fait journellement au Chevalier », écrivait la Palatine.

En 1688, le favori universellement décrié, l'homme en qui le public voyait l'empoisonneur d'Henriette, reçut l'Ordre du Saint Esprit. C'est que Louis XIV et sa compagne avaient formé un dessein hardi : celui de marier Mademoiselle de Blois, fille naturelle du Roi et de Madame de Montespan, au duc de Chartres, fils du duc d'Orléans (le futur Régent).

Une telle union était au Grand Siècle proprement monstrueuse. Monsieur nourrissait contre les mésalliances une horreur sans nuances. Ce n'est pas lui qui aurait songé à offrir la Couronne à une Mancini, ce n'est pas lui qui aurait épousé une d'Aubigné! Madame se montrait, si possible, plus intransigeante encore sur ce chapitre. L'un et l'autre ne pouvaient rien imaginer de pire que d'introduire la « bâtardise » chez eux. Et, cependant, après trois ans de résistance, le prince céda.

Il n'est pas vrai, comme l'affirme Saint-Simon, que seul le pouvoir de son favori le conduisit à cette abdication. A mesure que grandissait M. de Chartres, se développaient l'affection et même l'admiration de Philippe pour ce garçon généreux, sensible, vaillant, épris de science, ami des arts, qui, malgré sa myopie, malgré sa timidité, dépassait les autres princes de sa génération. Le duc d'Orléans était proprement émerveillé d'avoir engendré ce phénix. Il lui souhaitait le destin glorieux interdit au cadet du Grand Roi. Hélas! le fils semblait déjà voué aux injustices dont le père avait été la victime. Comment Louis XIV, irrité de voir la nature se moquer des préséances, permettrait-il à son neveu de jeter une ombre sur les enfants du Grand Dauphin, d'éclipser ses chers bâtards?

En se résignant à une bru issue d'un double adultère, Monsieur ne voulut pas seulement couronner la carrière du Chevalier de Lorraine qui avait favorisé l'entreprise. Il voulut surtout épargner au nouveau gendre du demi-dieu, le sort pitoyable qui avait été le sien.

Il n'en fut pas moins profondément malheureux. En décrivant ce mariage forcé qui eut lieu le 18 février 1692, Saint-Simon notait : « *Rien de si honteux, ni de si déconcerté que le visage de Monsieur. Et ce premier état lui dura plus d'un mois.* »

Pourtant le Roi avait promis à son gendre, tous les avantages escomptés : commandements, provinces à gouverner, cent faveurs encore. Pourtant le Chevalier avait reçu cent mille livres et le prince lui-même un présent inespéré : le Palais-Royal que le testament de Richelieu réservait au souverain devenait sa propriété.

Quant au duc de Chartres, en attendant que le Roi lui tînt parole, il eut d'emblée un ménage détestable et, s'il fut admis à servir, ce fut en qualité de simple volontaire.

La bataille de Steinkerque prouva sa valeur, celle de Neerwinden en fit un héros. Hélas! l'enthousiasme des Parisiens, les acclamations, les hyperboles prodiguées au jeune prince indisposèrent le Roi autant

que le triomphe de Monsieur après la bataille de Cassel. M. de Chartres n'obtint ni commandement, ni province. La lâcheté montrée au combat par le bâtard préféré de Louis XIV, le duc du Maine, précipita sa disgrâce, car le Roi n'entendait pas laisser à d'autres une auréole dont ne pouvait se parer ce fils trop chéri. Une imprudence du jeune homme qu'on avait entraîné chez une devineresse, évocatrice du démon, servit de prétexte. Au printemps 1696, le malheureux Chartres apprit qu'il ne paraîtrait plus aux armées. C'était le vouer comme Monsieur à l'oisiveté, à la débauche. Philippe que son frère accablait jusqu'au bout et d'une façon particulièrement odieuse fut désespéré.

Le mariage de sa petite-fille, Marie-Adélaïde de Savoie [1], avec le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, lui apporta une consolation. L'année suivante, sa dernière fille, Élisabeth-Charlotte d'Orléans, épousa le duc de Lorraine. Quel n'aurait pas été l'orgueil de l'infortuné s'il avait prévu les suites de ces deux alliances!

En effet, de la duchesse de Bourgogne seront issus, non seulement les derniers Bourbon de la branche aînée, mais les Bourbon-Parme et les Bourbon d'Espagne à partir de Ferdinand VII [2].

François de Lorraine, fils de Charlotte d'Orléans, épousera Marie-Thérèse d'Autriche et fondera la Maison de Habsbourg-Lorraine aux ramifications infinies. Une archiduchesse appartenant à cette famille donnera le jour au premier roi d'Italie. On sait quelle sera, d'autre part, la fécondité des Orléans.

Dès la fin du XVIIIe siècle, Monsieur méritera d'être nommé le grand-père de l'Europe catholique. De génération en génération, il comptera parmi ses descendants directs : Louis XV, Louis XVI, Marie-Antoinette (fille de François de Lorraine), Louis XVIII, Charles X, Philippe-Égalité, Louis-Philippe, le comte de Chambord, le duc d'Enghien fils d'une Orléans), Joseph II, Marie-Louise, le roi de Rome, François-Joseph, Victor-Emmanuel, les souverains belges à partir de Léopold II, Alphonse XIII, Ferdinand de Bulgarie et combien d'autres! Aujourd'hui il n'y a guère de prince ou de princesse catholique qui ne le compte parmi ses aïeux.

Étrange ironie du destin que d'avoir ainsi changé en un des plus grands patriarches de l'histoire le prince « dont le goût n'était pas celui des femmes »!

***

La guerre de succession d'Espagne raviva cruellement les chagrins de Monsieur, car Louis XIV implacable, continua de tenir le duc de Chartres éloigné des champs de bataille.

Le jeune prince parla de « faire un trou à la lune ». En attendant,

1. Fille d'Anne-Marie d'Orléans, fille elle-même de Philippe et d'Henriette d'Angleterre.

2. Madame Élisabeth, fille de Louis XV, sera la première duchesse de Parme et sa propre fille épousera Charles IV roi d'Espagne.

il cherchait des vengeances un peu naïves en trompant outrageusement la fille préférée du Roi. Ses enfants naturels naissaient en même temps que ses enfants légitimes. Louis XIV irrité reprocha à Monsieur sa faiblesse envers le trop bouillant guerrier. Alors se produisit un événement prodigieux. Pour la première fois de sa vie, Philippe se révolta.

A pleine voix il demanda au Roi ce qu'il prétendait faire d'un garçon de vingt-sept ans qui s'ennuyait « *de battre les galeries de Versailles et le pavé de la Cour, d'être marié comme il l'était et de demeurer tout nu vis-à-vis de ses beaux-frères comblés de charges, de gouvernements, d'établissements et de rangs, sans raison, sans politique et sans exemple* [1]. »

L'oisiveté est la mère de tous les vices. Quoique Monsieur souffrît de voir son fils s'abandonner à la débauche, à la mauvaise compagnie et aux folies, il ne pouvait s'en prendre à une jeune cervelle justement dépitée. Le seul coupable était celui qui l'y précipitait par ses refus.

Louis XIV resta un instant abasourdi. Mais le grand acteur qu'il était trouva bien vite l'attitude et le ton convenables. Disant qu'il pardonnait à la tendresse paternelle, il montra une douceur, une « amitié » qui auraient fait fondre Philippe s'il n'y avait eu cette question de commandement à propos de quoi aucun des deux ne voulait céder. Quand ils se séparèrent, ils étaient très mécontents l'un de l'autre.

Le printemps avançait. Le duc d'Orléans se rendit à Saint-Cloud plus tôt qu'à l'ordinaire et vint plus rarement voir son frère à Versailles. A chacune de ses visites on remarqua que le Roi lui prodiguait « les attentions les plus honnêtes » et qu'il y répondait avec froideur. Or rien n'était aussi opposé à la nature du prince que la contrainte et la rancune. Sa santé déjà mauvaise s'altéra davantage. La congestion le menaçait au point que chacun lui conseillait une prompte saignée.

Il est très remarquable que pendant cette épreuve Philippe ait tenu ferme et déployé en faveur de son fils une énergie qu'il n'avait jamais eue quand il s'était agi de ses propres intérêts. La suprême injustice infligée à ce fils si digne d'affection avait ranimé les ressentiments étouffés depuis sa jeunesse.

Ce fut donc un homme à bout de patience qui, le 8 juin 1701, vint dîner chez le roi à Marly. Dès que les deux frères se trouvèrent seuls, leur querelle reprit avec une violence extraordinaire. La guerre hypocrite qu'ils s'étaient faite durant leur existence entière aboutissait à cette bataille dont le fracas épouvantait les courtisans. L'annonce que la viande de Sa Majesté était portée les arrêta. Tout le monde remarqua les yeux étincelants du duc d'Orléans et son teint d'un rouge enflammé.

Quelques heures plus tard, Monsieur, qui était rentré à Saint-Cloud s'écroulait, frappé d'apoplexie.

Prévenu aussitôt, le Roi ne décida de se rendre à son chevet qu'en le sachant à l'extrémité. Devant son frère inanimé, il pleura beaucoup.

1. Saint-Simon.

Ces larmes que Louis répandait si facilement exprimaient-elles enfin un sentiment sincère, le regret d'avoir écrasé un innocent sous le poids du pouvoir absolu, le remords d'avoir aggravé cette politique inhumaine, mais peut-être nécessaire, par tant de mauvaise foi, de vilenies et d'injustice? Aidaient-elles un admirable comédien à jouer son rôle du moment? Nul n'aurait osé se prononcer. Le Roi quitta Saint-Cloud le 9 juin à huit heures du matin après avoir prodigué les marques de tendresse au duc de Chartres. Monsieur mourut à midi.

Louis XIV en apprenant la nouvelle pleura de nouveau, disant qu'il ne saurait s'accoutumer à ne plus voir son frère. Le lendemain, il demandait, étonné, à la duchesse de Bourgogne les raisons de sa tristesse, cependant que le duc de Bourgogne invitait les courtisans à reprendre leurs divertissements.

Madame de Maintenon ne crut pas devoir cacher ses sentiments. On entendit cette austère duègne fredonner des airs d'opéra!

Ainsi Louis XIV ne traitait pas mieux son frère mort que vivant. Une phrase de ses Mémoires prouve qu'il s'était applaudi de son ouvrage : « *Il peut être avantageux pour celui qui règne de voir ceux qui le touchent par leur naissance beaucoup éloignés de lui par leur conduite...* »

***

Tel fut le destin du second fils de Louis XIII. Né loin du trône, il aurait sans doute laissé la réputation d'un « excellent homme », comme disait Madame, frivole, certes, et singulièrement faible de caractère, mais bon stratège, héroïque au feu, grand mécène, grand collectionneur, digne par son raffinement, son goût et ses manières de personnifier « l'élixir de Cour ». Les instincts féminins de sa nature auraient-ils pris le dessus s'ils n'avaient été savamment développés? Il est impossible de le savoir. En revanche, il paraît certain que Philippe d'Orléans n'était pas prédestiné à être ce qu'il devint.

Ainsi qu'il avait subi ses malheurs conjugaux, son oisiveté forcée, son éloignement des champs de bataille, la disgrâce de son fils, Monsieur subit le mépris, la risée de la postérité en expiation des attentats que les cadets de France avaient pendant des siècles commis contre la Couronne. Son malheur vint aussi du caractère de son frère, de cet égocentrisme monstrueux, fatal aux dictateurs et qui n'épargna point le Pharaon de Versailles.

Il est instructif d'observer sur le duc d'Orléans les excès auxquels se trouva entraîné le système de Louis XIV. Car, si le Roi mérita la reconnaissance publique en mettant les Grands hors d'état de nuire, il affaiblit le pays lorsqu'il favorisa leurs vices et rendit leurs talents inutiles.

Entre ses joyaux, ses rubans et ses objets d'art, le prince trop joli qui ne fut aimé d'amour par personne et qui savait remporter des victoires, apparaît donc, en définitive, comme une victime pitoyable de la raison d'État.

PHILIPPE ERLANGER

L'UNESCO EN FACE DES RÉALITÉS

par P. L. Bret

Le Majestic.

On y accède après s'être faufilé à travers une haie de voitures étrangères protégées contre la police par leurs plaques du Corps diplomatique. Frontière tournante, la porte marque l'entrée du territoire international, le seuil des immunités fiscales, le pays du dollar. L'impression de dépaysement est immédiate pour un Français, nulle pour un Anglo-saxon, qui commence, au contraire, à se retrouver chez lui. La fumée est opiacée, le caporal aurait honte.

Ce hall rappelle ceux des aéroports. Mêmes pancartes lumineuses : *Enquiries, Lift, Bank, Bar, Commercial Cable.* Une bibliothèque de gare resplendit de ses publications luisantes et hautes en couleur, venues de Londres et de New York. De vastes fauteuils de cuir donnent asile à des personnages indéfinissables. Certains sommeillent, dans l'attente... de leur heure. D'autres, l'œil neuf, regardent défiler Cosmopolis. Un beau chien-loup ne s'éveille que pour jeter un coup d'œil à la pendule. Des plantes vertes, des fleurs, les œuvres de la maison sous vitrine, intouchables et définitives.

Et aussi des hommes et des femmes, des gens qui arrivent des tropiques ou partent pour le bout du monde, se sourient sans se connaître comme frères d'une secrète maçonnerie, ébauchent une phrase, renoncent à être compris et trouvent enfin dans l'anglais le trait d'union universel. Des initiés à lunettes dont l'uniformité est parfois rompue par la note verte ou rose d'un sari, l'immaculé d'un burnous, ou la blonde splendeur d'une Américaine authentique.

Jusqu'à l'an dernier, s'étalait sur le mur du grand hall un immense planisphère à surprise. En appuyant sur un bouton, des lampes multicolores s'allumaient en tous les points du globe où l'Unesco est présente. Mais ce jouet monumental, qui complétait si bien l'illusion de gare aérienne, fut jugé trop puéril et de graves sentences l'ont remplacé. Elles encadrent un minuscule écran qui, inlassablement, effeuille les paysages exotiques où fleurit la bonne parole, lanterne magique en miniature pour enfants adultes. Naïveté doctorale.

Les couloirs sont ceux de n'importe quel palace promu au rang de ministère. A l'étage directorial, le premier comme il se doit, voici le tapis rouge qui feutre les pas ; ailleurs, un dallage si glissant qu'il en est meur-

trier, et, du bas au sommet, le cheminement lent des porteurs de dossiers aux yeux fixés à terre, et la ronde des tasses de thé.

Dans les bureaux, l'accueil est courtois, la conversation facile ou laborieuse, suivant que le fonctionnaire international parle ou non la langue du visiteur national. De toute façon l'enquêteur s'en va la tête bourdonnante des mots-clés dont il a perçu sinon toute la signification du moins l'importance magique : programme, budget, Conseil exécutif, Conférences générales, Commissions nationales, les serviteurs et exécuteurs de la trinité nouvelle, Éducation, Science, Culture, que les hommes de bonne volonté des quatre points cardinaux ont inscrite dans un ciel délibérément laïcisé.

Les Illusions de San Francisco.

Il faut revivre l'euphorie de 1945. Hitler était enfin vaincu, la sanglante épreuve trouvait sa récompense, tuer redevenait un crime, le mensonge cessait d'être une arme de guerre et la dignité humaine une dérision. Dans son immense soulagement, l'humanité redécouvrait sa conscience, sa foi en elle-même, un avenir digne de ce nom. Après avoir tant détruit, on allait enfin reconstruire. Passé l'horrible intermède du loup, c'était enfin l'avènement de l'*homo sapiens*, la route du bonheur, l'intelligence réconciliée avec la raison, la grande fraternité. L'heure sonnait d'exprimer l'espoir dans des actes généreux. Ce fut San Francisco. Pour la deuxième fois, on édifiait l'universelle communauté humaine.

L'Unesco est issue de cet élan qui se voulait prophétique et ne fut, hélas, qu'utopique. Après avoir affirmé sa croyance en un avenir pacifique, la Charte de San Francisco annonça la création, dans l'orbite de l'O.N.U., de diverses *institutions spécialisées dotées d'attributions étendues, dans les domaines économiques, de la culture intellectuelle et de l'éducation.* La liaison avec les Nations Unies prit la forme d'un contrat avec leur Conseil économique et social, contrat engageant les satellites *à assister le Conseil de Sécurité dans l'exécution de ses décisions.* On ne devait s'apercevoir que plus tard des graves inconvénients politiques de cette véritable subordination.

Quoi qu'il en soit, l'Organisation Internationale des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture fut fondée par la Conférence de Londres de novembre 1945 et vit officiellement le jour en 1948, après ratification de la Convention par les gouvernements. Le siège en était fixé à Paris, sauf changement demandé par une majorité des deux tiers.

L'enthousiasme qui avait présidé à cette naissance se nuançait d'une certaine appréhension : l'U.R.S.S. ne s'était pas fait représenter à la Conférence de Londres et seules la Hongrie, la Pologne et la Tchécoslovaquie adhérèrent à l'Organisation nouvelle. La Russie s'était déjà soustraite à l'illusion universelle, comprenant que les mots qui expriment

l'idéal humain allaient prendre des significations divergentes, parfois même contraires. C'était l'amorce de la grande faille entre les esprits, entre les éducations, les sciences et les cultures.

Une conscience sans voix.

Le but assigné à l'Unesco était de *contribuer au maintien de la paix et de la sécurité en resserrant, par l'éducation, la science et la culture, la collaboration entre les nations, afin d'assurer le respect universel de la justice, de la loi, des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion.*

C'était beaucoup. D'autant que, après ces généreux élans, venait une réserve qui souvent les briserait. *Soucieuse d'assurer aux États membres, l'indépendance, l'intégrité et la féconde diversité de leurs cultures et de leurs systèmes d'éducation*, l'Organisation s'interdisait *d'intervenir en aucune matière relevant essentiellement de la juridiction intérieure* de ses adhérents. Sans doute était-ce une précaution contre la tentation de chercher à concilier les inconciliables, mais il apparaîtrait bientôt que ces antinomies portaient sur le fondement même des rapports entre les hommes et de la vie en société.

Accès et vie du Cénacle.

Les pays membres des Nations Unies le sont aussi des institutions spécialisées. Les autres peuvent, sur présentation du Conseil économique et social être admis par le vote de la Conférence générale. C'est ce qui vient de se passer à l'Unesco pour l'Espagne.

Du point de vue administratif, la gestion est assurée par une Conférence générale, un Conseil exécutif et un Secrétariat. La première, composée des délégués des gouvernements, a seule un pouvoir de décision. Le Conseil, composé de dix-huit membres élus à titre personnel par la Conférence prépare les travaux de cette assemblée et surveille leur exécution. Le Secrétariat a à sa tête un directeur général, élu pour six ans par la Conférence, qui nomme tous ses collaborateurs. Ces derniers, recrutés dans tous les pays adhérents, bénéficient du statut des fonctionnaires internationaux qui les exempte notamment des impôts directs.

Un paradis pavé de bonnes intentions.

Rien n'est plus déroutant que de tenter d'établir un bilan des résultats de l'activité de l'Unesco depuis sa fondation. On se trouve en présence d'un fourmillement d'initiatives et de tentatives parfois sans lendemain, dont il est difficile d'apprécier l'importance respective ou le bénéfice réel, et dans lesquelles la parole l'emporte trop souvent sur l'action.

Mais l'organisation a une excuse : sa mission avait pour seules limites le but idéal qui lui était proposé. Il fallut donc explorer cet immense champ d'action, y tracer des lignes directrices, rechercher l'essentiel, fixer un ordre de priorité, élaborer des méthodes de travail. Malgré la qualité éminente des esprits placés à sa tête, l'Unesco ne put échapper aux tâtonnements, à l'improvisation, à l'empirisme. Cela coûta fort cher et on le lui reprocha.

L'actif est pourtant notable.

Dans le domaine de l'Éducation, trois objectifs furent fixés : son amélioration, son extension et le développement de la compréhension mutuelle.

Croisade contre les analphabètes.

Pour faciliter la tâche des éducateurs, un grand centre d'information fut ouvert, en vue de réunir et de mettre à la disposition des adhérents des renseignements sur toutes les méthodes d'instruction en œuvre dans le monde. En même temps, on entreprenait la publication de bulletins et de revues spécialisées, tandis que des experts étaient envoyés aux pays qui en firent la demande. L'effort pour développer le savoir porta d'une part sur les rudiments de connaissance à donner aux illettrés sous le nom d'éducation de base, d'autre part sur l'éducation des adultes, et en particulier celle des travailleurs manuels.

La première de ces activités incarna le grand espoir de M. Torrès Bodet. Il rêva de couvrir la terre d'un réseau de centres de formation de véritables missionnaires laïques qui enseigneraient aux primitifs *les éléments indispensables pour parvenir à un niveau de vie suffisant*. Le premier de ces centres vit le jour au Mexique, à l'intention de dix-huit États de l'Amérique latine. Un deuxième vient d'être inauguré au Caire pour huit États arabes. Malheureusement, l'aide financière escomptée de la part des grandes fondations américaines pour poursuivre ce plan fit défaut et l'avenir du projet risque d'être compromis.

Dans le même cadre expérimental se situe l'œuvre accomplie à Haïti où, grâce aux efforts conjugués de l'Unesco, de l'Organisation Internationale pour l'Alimentation et l'Agriculture, et de l'Organisation Mondiale de la Santé, la vallée stérile et déshéritée de Marbial s'est engagée sur la voie de la prospérité. Même succès du centre de Pehpei, en Chine, où, jusqu'en 1950, une population arriérée apprit les méthodes modernes d'hygiène et de prophylaxie.

Au secours des enfants arabes.

Une mention particulière doit être faite des écoles fondées dans le Proche-Orient à l'intention des enfants arabes réfugiés de Palestine. Il y a, dans ces camps, près d'un million de musulmans, privés de logis

depuis longtemps, et dont la moitié ont moins de quinze ans. De plus, on enregistre chaque année près de 25 000 naissances. Là encore, les institutions spécialisées ont réuni leurs moyens pour faire face à une situation dramatique. Pour sa part, l'Unesco y a déjà accompli une tâche admirable en créant au Liban, en Syrie et en Jordanie 119 écoles fréquentées par près de 60 000 enfants, en même temps que 40 000 adultes apprenaient eux aussi à lire. L'œuvre n'est pas achevée il reste encore 130 000 garçons et filles à instruire.

Se voir pour commencer à se comprendre.

Sous le vocable d'Échanges de Personnes, des résultats appréciables ont été obtenus en fournissant à des professeurs et à des étudiants les moyens d'enseigner et d'apprendre dans d'autres établissements et dans d'autres pays que les leurs. Le système s'étant avéré satisfaisant a été étendu aux travailleurs de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Non seulement l'Unesco octroie ses propres bourses d'études, dont le nombre dépasse chaque année la centaine, mais elle administre aussi celles des organismes qu'elle patronne.

Congrès et institutions scientifiques.

En matière scientifique, l'Unesco jugea qu'elle avait pour mission de faciliter leurs travaux aux savants dans le monde, et d'établir un lien entre les sciences pures et leurs applications. Afin de développer la coopération scientifique internationale, l'Organisation accorda une aide importante au Conseil international des Unions scientifiques et distribua avec lui, depuis 1947, plus d'un million de dollars de subventions. Dans le même esprit, elle créa, en 1949, le Conseil international des Études médicales, et, en 1950, l'Union des Associations techniques internationales. Par ailleurs, l'Unesco prit en charge les travaux pour la mise en valeur des zones arides telles que les espaces désertiques, et suscita la fondation du Centre de Calcul mécanique de Rome et celle du Centre européen de Recherches nucléaires qui fonctionnera en Suisse.

Les postes de coopération scientifique.

De plus, des postes de coopération scientifique ont été ouverts au Caire, à Nankin, Nouvelle-Delhi et Montevideo. Le second, transféré en raison des événements d'abord à Changhaï puis à Manille, se trouve actuellement en sommeil, après avoir, entre autres choses, distribué pour près de deux millions de dollars de matériel technique. Le Caire, qui couvre tout le Proche-Orient, travaille sur des sujets aussi divers que

la sélection des plants de canne à sucre, l'acclimatation du bétail dans les pays chauds, la fixation des dunes, la production des sérums contre les piqûres venimeuses, les ondes supersoniques, l'emploi de l'eau salée dans la culture. Le poste de l'Inde s'efforce surtout d'améliorer des techniques demeurées primitives et artisanales, d'enseigner comment produire et utiliser les engrais, d'améliorer la culture du caoutchouc et même de susciter la préparation sur place de la pénicilline. A Montevideo enfin, les techniciens de l'Unesco s'emploient non seulement à résoudre les problèmes locaux, mais aussi à développer la recherche dans tous les États d'Amérique latine, et à édifier dans la capitale de l'Uruguay un musée scientifique modèle.

Il faut enfin mentionner la publication de la revue *Impact* qui, sous des signatures aussi éminentes que celles de Bertrand Russell et d'Albert Einstein, traite des rapports de la science et des sociétés.

Premiers pas des sociologues.

Dans le domaine, encore incertain et empirique des Sciences sociales, l'Unesco s'est attachée à aider par des subventions les organisations internationales compétentes, en matière de Sciences économiques, de Science politique, de Sociologie et de Droit comparé. En outre, ce Département a entrepris une grande étude, un peu irréelle, sur les états de tension dus à l'évolution sociale, du point de vue notamment des stéréotypes nationaux. Il traite aussi des problèmes démographiques et s'est livré enfin, à certaines enquêtes, dont celle sur le mythe des races qui, concluant non sans arrière-pensée politique à la complète inexistence de celles-ci, a suscité, dans le monde savant, des protestations d'autant plus vives que l'affaire avait été lancée avec une publicité naïve et qui dépassait son objet.

La coopération culturelle.

Le programme des Activités culturelles de l'Unesco se divise en quatre sections principales. En premier lieu figure le développement de la coopération internationale par des initiatives telles que la création de l'Institut international du Théâtre, du Conseil international de la Philisophie et des Sciences humaines, du Conseil international de la Musique, et bientôt de l'Association internationale des Artistes des Arts plastiques. La tâche d'écrire une grande Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité a été confiée à un groupe d'historiens et de savants internationaux, mais ce projet a suscité des protestations de la part de quiconque soutient qu'une telle œuvre comporte inévitablement des prises de position subjectives et politiques qui porteront préjudice à l'Organisation, et qui lui sont d'ailleurs statutairement interdites.

Conservation des œuvres d'art.

Le deuxième objet concerne la préservation du patrimoine culturel de l'Humanité. C'est l'étude et l'application des techniques de préservation des œuvres d'art et des monuments, ainsi que l'établissement d'un lien entre spécialistes par l'intermédiaire de la revue *Museum*. La protection de l'indépendance matérielle et morale de l'écrivain, de l'artiste et du savant par la voie de conventions internationales constitue le troisième article du programme dont le dernier point, le plus vaste, a trait à la diffusion de la culture dans le monde. En vue de ce but, l'Unesco favorise l'accès à toutes les œuvres d'art, prend l'initiative d'échanges entre les pays, patronne des expositions, fait reproduire les chefs d'œuvre, stimule la production de disques de haute qualité, traduit les œuvres essentielles, développe les échanges de publications, forme des bibliothécaires et des archivistes. Mention doit aussi être faite de la reprise, en 1950, de la publication de l'Index Translationum, dont l'initiative revient à l'Institut de Coopération intellectuelle, l'ancêtre de l'Unesco.

Une publicité qui dépasse son but.

L'activité de l'Institution en matière d'information a été la plus discutée, et, il faut le reconnaître, la plus discutable. Faute, dans ce domaine, d'une hauteur de vue suffisante, confondant trop souvent l'œuvre et ses artisans, l'Organisation a fait, à ses idéaux et à ses efforts, une propagande bruyante et assez puérile qui les a souvent desservis au lieu de les favoriser. Il serait souhaitable que l'Éducation, la Science et la Culture cessent d'être assimilées par leurs promoteurs à des marchandises justiciables de toutes les méthodes de la publicité commerciale, et que les textes qui traitent de ces sujets à l'intention de la presse et de la radio, de même que les films produits pour le public, renoncent à leur caractère délibérément primaire et à une vulgarisation surtout inspirée par le sens étymologique du mot. La dernière Conférence générale a d'ailleurs paru prendre conscience de ces dangers en réduisant assez sensiblement ce budget qui allait dépasser le million de dollars.

Le but est *d'amener la presse, le cinéma, la radio, la télévision à servir les fins de l'Organisation et à participer à son action.* Dans l'action publicitaire figure un mensuel, *le Courrier de l'Unesco*, qui se survit avec courage, bien que ballotté entre toutes les tendances et d'ailleurs condamné à mort par la Conférence, et les *Unesco Features*, destinés aux journaux de seconde zone auxquels sont fournis à ce titre des textes souvent dignes de l'école maternelle. Par contre, le service chargé de renseigner la presse rend les plus grands services à tous les professionnels, ainsi que, les excellentes études qui dressent un inventaire minutieux de la presse

de la radio et du cinéma dans tous les pays. On ne saurait non plus trop louer l'effort couronné de succès entrepris pour « standardiser » les signes Braille dans toutes les langues et rendre ainsi un immense service aux aveugles.

Contre les frontières de la culture.

D'autre part, en vue de réduire les obstacles à la circulation des informations, l'Unesco a fait adopter des accords facilitant l'envoi au-delà des frontières du matériel éducatif dont elle permet l'acquisition en dépit des difficultés de change, grâce à des bons d'achat utilisés pour les règlements dans les pays à devises fortes. Ce système s'est révélé si efficace qu'il a été étendu aux films et au matériel scientifique. Enfin, une vaste campagne de propagande a été entreprise en faveur de la Déclaration des Droits de l'Homme adoptée par les Nations Unies, mais les expositions ouvertes à cette occasion et l'album publié pour illustrer chaque article suscitèrent des polémiques, notamment entre musulmans et chrétiens, libre penseurs et catholiques, et l'on ne peut pas dire que ces initiatives aient agi dans le sens de la concorde.

Assistance technique.

Depuis 1950, l'Unesco a entrepris l'exécution d'un programme d'Assistance technique en faveur du développement de douze pays d'Asie et d'Amérique latine. Cette action s'insère dans le plan général des Nations Unies qui en assument les charges financières et en confient l'exécution à leurs institutions spécialisées, chacune dans le cadre de sa compétence mais en liaison entre elles. C'est ainsi que l'Unesco participe au projet de développement des hauts plateaux andins sous la direction de l'Organisation internationale du Travail, et aux missions de « planification économique » au Salvador et en Birmanie.

Le coup d'œil d'ensemble jeté sur les réalisations de l'institution est forcément sommaire. Ce bilan, qui tente de relever les résultats notables, passe volontairement sous silence ce que l'on pourrait appeler les activités verbales dont le nombre est considérable. Conférences, colloques, symposia, séminaires, réunions d'experts, comités et sous-comités, groupes dits de travail jouent, dans la vie de l'Organisation, un rôle immense et sans nul doute excessif. Tout est prétexte à réunions où chacun tient à placer son discours ou sa déclaration. C'est une méthode de travail onéreuse car elle occasionne des déplacements constants qui alourdissent le budget. En outre, elle conduit souvent à un examen superficiel des sujets qui servent de motif à ces voyages d'un continent à un autre et de prétexte au tourisme confortable.

Le prix des paroles et des papiers.

Après avoir incarné les espoirs les plus élevés du monde, l'Unesco est devenue l'institution des Nations Unies la plus critiquée, au point même de fournir aux revuistes un sujet facile de railleries souvent injustes.

Cela tient d'abord à la disproportion qui apparut vite entre la tâche et les moyens de l'Organisation, ainsi qu'à la peine qu'elle éprouva à se découvrir et à se définir elle-même. Ces hésitations se traduisirent dans une multiplication de travaux dont les plus importants comme les plus infimes devaient suivre un extraordinaire cycle de projets, de rapports et d'interminables débats, depuis le Secrétariat jusqu'à la Conférence. Quand on songe que les crédits demandés pour les deux prochains exercices, en vue de couvrir les dépenses du Conseil exécutif et de la Conférence générale, s'élevaient à 720 000 dollars, on ne peut s'empêcher de conclure que le coût de ces procédures oratoires est excessif. Un effort a bien été accompli, depuis deux ans, en vue de restreindre le nombre des résolutions et de les grouper dans de grands chapitres, mais il n'a guère abouti qu'à transférer les détails du programme au plan de travail, sans pour cela diminuer la faconde des orateurs ni l'éparpillement des efforts et des crédits. Les fastidieux débats des conférences ne sont pas faits non plus pour rehausser le prestige de ces assises de la pensée. Il n'est que d'écouter les platitudes et les lieux communs qui se débitent pendant trois ou quatre jours dans toutes les langues à l'ouverture de la session au nom de la Culture, pour souhaiter la fin de ce déluge verbal et comprendre le prix du travail en silence. Une stricte limitation du temps accordé aux orateurs, un choix plus sévère des membres des délégations y porteraient, pour une grande part, remède.

D'autre part, le public, surtout le public anglais, se montra choqué par une contradiction. En matière de traitements, de privilèges, de conditions d'existence et de frais de déplacement l'Unesco vit sur le pied, élevé ailleurs qu'à New York, qui est propre aux fonctionnaires de l'O.N.U. dont les salaires sont fixés ou évalués en dollars, et cela, tout en dénonçant l'insuffisance des crédits consacrés à l'Éducation, à la Science et à la Culture, la condition matérielle humiliante de tant de membres de l'Enseignement, et la précarité de la condition des artistes.

Concurrence du réarmement.

Cette critique des avantages que comporte l'appartenance à l'aristocratie internationale de l'esprit s'étendit à l'ensemble de la gestion et fut endossée par des gouvernements, quand l'effort de réarmement contraignit les nations occidentales à réduire les sommes consacrées chez elles à l'instruction, aux laboratoires et aux musées. Or, au même moment, emportée par son enthousiasme, l'Unesco leur demanda d'accroître

les contributions en faveur des pays moins évolués, c'est-à-dire de ceux qui bénéficient des libéralités et des services de l'institution, tout en n'apportant à son budget qu'un appoint minime ou même nominal.

Sans être à la mesure de toutes les exigences, ce budget n'en est pas moins assez lourd. De 1947 à 1952, les dépenses, dont les trois grands pays occidentaux supportent une proportion de 50,84 p. 100 (États-Unis 43,33, Royaume-Uni 11,32, France 6,19), sont passées de 6 950 000 dollars à 8 718 000, et, pour les exercices 1953 et 1954, M. Torrès Bodet demanda que ce plafond fût porté respectivement à 8 578 000 et à 9 246 000. De même, depuis la fondation de l'Unesco, le nombre de ses fonctionnaires s'est élevé de 497 à 778, et même à 851 si l'on comprend les nouveaux collaborateurs des Services d'Assistance technique. A la dernière Conférence, ces progressions furent jugées insoutenables, notamment par l'Angleterre, et les crédits des deux prochaines années se virent ramenés à 8 433 000 dollars pour chaque exercice. Le directeur général répondit par sa démission dans un discours dramatique où il déclara avoir perdu sa foi dans l'Organisation qu'il avait si puissamment animée.

On peut économiser.

Ces maux ne sont pas sans remèdes. D'importantes économies peuvent être effectuées. Il est surprenant, par exemple, que, pendant la présente période de difficultés financières, les Conférences se tiennent à l'étranger au lieu du Siège. En 1952, la Conférence de Paris et les réunions du Conseil exécutif ont coûté 313 000 dollars, alors que les prévisions faites pour transférer, en 1954, ces délibérations à Montevideo s'élèvent à 649 000 soit plus du double. Il est tout aussi discutable de songer à transporter actuellement l'Institution dans un édifice neuf, même construit aux frais des contribuables français. Et il est regrettable que plus de 80 millions de francs, dont 30 remboursés encore par la France, aient déjà été dépensés en pure perte pour dresser les plans, désormais abandonnés, d'un immeuble qui aurait déshonoré les abords du bois de Boulogne, et dont un chroniqueur a fait justice en le baptisant du nom de Notre-Dame des Radiateurs... Ces méthodes de facilité ne correspondent pas à la dureté des temps. Il est aisé, si on le veut, de les modifier.

Trop de contrôles et de contrôleurs.

On a également dénoncé la lourdeur de l'appareil administratif. Cette critique n'est pas sans fondement et le nombre élevé des gestionnaires ou contrôleurs par rapport à celui des producteurs est frappant. Ces derniers sont aussi trop absorbés par la prolifération de paperasserie intérieure. La périodicité inexorable des comptes rendus, états, notes, plans de travail prend trop souvent un temps qui pourrait être mieux

employé. De même, les rapports d'activité que les chefs de service doivent trimestriellement fournir à l'autorité supérieure, ont un caractère à la fois humiliant et puéril. Pour justifier son existence et le maintien de son poste, chaque titulaire récapitule et monte en épingle les moindres actes de ses journées. Ces travaux inutiles et cette ronde des papiers entre les étages donnent aux fonctionnaires l'impression de vivre dans une cage d'écureuil. Une simplification administrative et une plus grande confiance faite aux responsables préviendraient la lassitude manifeste chez les exécutants et accroîtrait la productivité de l'ensemble.

L'Unesco se heurte aux réalités.

Les difficultés précédemment énoncées peuvent être surmontées. Par contre, il en est de plus organiques qui se présentent comme de rudes obstacles.

Le plus sérieux d'entre eux a un caractère politique et permet d'ailleurs de remonter jusqu'aux causes du malaise évident de l'Organisme.

Depuis la guerre de Corée, les États-Unis ont insisté pour que l'Unesco soutînt l'action engagée par l'O.N.U. contre l'agresseur nord-coréen, et qu'elle se prononçât publiquement et catégoriquement en faveur de la sécurité collective et de sa mise en œuvre dans le cas présent. En prenant les textes à la lettre, l'exigence apparaît tout à fait légitime. Par le contrat qui les lie au Conseil économique et social, toutes les institutions spécialisées des Nations Unies se sont engagées à *assister le Conseil de Sécurité dans l'exécution de ses décisions*, et à *examiner les recommandations qui pourraient leur être soumises par l'O.N.U. ainsi qu'à rendre compte des mesures prises pour donner effet à ces recommandations.*

Or, les décisions du Conseil de Sécurité ont été prises à la majorité, et l'existence d'une minorité, celle des pays soviétisés, a consacré le schisme entre les deux blocs, alors que la Charte de l'Unesco demeure fondée *sur la solidarité intellectuelle et morale de l'Humanité*. Le cours des événements a donc contredit le principe d'universalité, postulat sur lequel était édifié et vivait l'Institution.

De plus, une pression américaine s'exerça, à la fois par le canal des Nations Unies et par l'intermédiaire des délégués des États-Unis, dans les organes de gestion de l'Unesco. Elle aboutit à faire adopter un certain nombre de mesures en vue de reconstruire les établissements d'enseignement en Corée et d'assister techniquement le pays. Ces décisions, dont l'exécution demeure d'ailleurs subordonnée à l'issue des opérations militaires, n'excédaient pas la compétence de l'Organisation, mais elles furent complétées par des résolutions, déclarations et textes solidarisant entièrement l'Unesco avec l'O.N.U. dans son action coréenne. Du point de vue logique, cette évolution était inattaquable. Par contre, l'adhésion solennelle et publique de l'institution au bloc occidental ruinait défini-

tivement le mythe de l'universalité et plaçait l'entreprise dans une terrible position de porte-à-faux. Cet état de choses se trouva au surplus vite souligné et consacré par les démissions de la Pologne, de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie, et, finalement, par l'admission de l'Espagne franquiste.

En vue d'accentuer la subordination de l'organisme aux gouvernements, la délégation américaine soumit à la dernière Conférence une proposition d'amendement aux dispositions constitutionnelles, afin de modifier l'origine et la nature des pouvoirs des membres du Conseil exécutif. Actuellement, ces conseillers représentent la Conférence qui les élit *et non leurs gouvernements respectifs*. La suggestion des États-Unis avait au contraire pour objet de transformer ces personnages en représentants des gouvernements et de leur enlever la relative indépendance dont ils jouissent. La Conférence perçut le danger et ajourna sa décision à la prochaine session, mais si, en 1954, la guerre froide continue, le gouvernement républicain de Washington insistera certainement pour l'adoption de son point de vue. L'Unesco risquerait alors de se transformer en simple rouage de la machine de guerre psychologique.

Une telle évolution n'est souhaitable pour personne et ce danger disparaîtrait si, aux assises de Montevideo, il se trouvait une majorité pour demander que, dans le contrat liant l'entreprise au Comité économique et social, l'obligation *d'assister le Conseil de Sécurité dans ses décisions* fût rapportée. Ainsi, l'Unesco cesserait d'être appelée à jouer un rôle politique, ce qui est contraire à sa nature, à sa mission et aux conditions de son existence.

Une réforme ainsi conçue ne supprimerait pas toutes les contradictions et notamment celles apparues entre les idéaux inscrits au fronton de l'Institution et son silence en présence des transgressions et des reniements de certains États membres. « *Comment*, écrivait Frank Jotterand dans « *la Gazette de Lausanne* », *diffuser des principes aussi généreux que la défense des Droits de l'Homme, la paix dans la justice sociale, la lutte antiraciste, dans un monde qui compte actuellement vingt-quatre militaires au pouvoir et plusieurs démocraties populaires ?... L'Unesco ne peut intervenir ni dans les procès de Prague, ni en faveur des époux Rosenberg, ni en Argentine contre la suppression de la « Prensa », ni dans la question des camps de concentration.* »

Il est vrai que l'article 3 de la Charte interdit à l'Organisation *d'intervenir en aucune matière relevant essentiellement de la juridiction des États membres*. Mais alors, le choix est entre proclamer la loi morale en conservant dans son sein ceux qui la violent, ou élever, avec mesure et fermeté, la voix de la conscience. En ajoutant à la fin de l'article 3 les mots *sans pour cela lui interdire de faire connaître aux gouvernements son sentiment sur le compte de tous actes contraires aux buts assignés à l'Unesco par sa charte*, le condamnable et constant mutisme actuel pourrait prendre fin dans les circonstances où le verbe a la valeur d'un acte.

Les paradoxes ont conduit à une impasse.

Cela supposerait, il est vrai, que l'on admît l'existence de la conscience morale. On est ici au cœur du problème. L'Organisation pouvait-elle être la conscience morale du monde, quand l'apparence universelle à laquelle est due sa survivance ne subsistait qu'à condition de fermer les yeux sur le fait *qu'il y avait plusieurs et au moins deux conceptions du monde en matière de justice, de Droits de l'Homme, et de liberté, que pour les uns la science était une libre recherche, et pour les autres une activité finaliste subordonnée à des considérations politiques, qu'à la création de l'artiste s'opposait le conformisme éducateur, et qu'en face de l'information se dressait la propagande* [1]?

Cela était d'autant moins possible qu'il y avait aussi deux formes de conscience, celle qui se situe au-delà de l'être et celle qui se réclame de l'être seul, la conscience individuelle et la conscience collective, celle qui admet une inspiration transcendante et celle qui ne veut voir, dans cet ordre intérieur, que l'exigence de la vie sociale, la voix de l'hérédité, et l'obligation imposée par les conditions physiques de l'existence. En somme, toujours face à face, esprit et matière. Or, cette dualité, si cruellement apparente dans le monde actuel, existe à peine au sein de l'Unesco, où le matérialisme est au fond, et bien que sans consécration officielle, la position intellectuelle de l'institution. Son idéal, hérité de l'Encyclopédie et d'Auguste Comte, se résume en fait dans la conviction que le progrès de l'Éducation, de la Science et de la Culture conduira, à lui seul l'humanité vers le bonheur.

Cette conception simpliste dont les événements ont fait justice, se conjugue, au sein de l'Unesco, avec le dogme égalitaire figurant dans la Constitution. De ce fait, et en voulant précipiter l'évolution qu'elle souhaite, l'Institution agit dans le sens d'une éviction rapide de la race blanche et apporte dans les pays peu évolués, notamment en Afrique noire, un ferment de révolution qui rejoint l'action soviétique. D'autre part, si l'industrialisation universelle, à laquelle contribue l'assistance technique, ne risque pas de ruiner les États-Unis à l'immense marché intérieur, elle prononce, à une certaine échéance, une condamnation mortelle contre les nations qui, comme l'Angleterre, ne subsistent que grâce à l'exportation de leurs produits manufacturés. Si l'on ajoute que ces victimes désignées figurent parmi celles chargées de financer le plus clair de ces opérations, on conçoit qu'elles commencent à y découvrir un illogisme.

L'idéologie progressiste est propre à beaucoup de collaborateurs de la maison. En janvier dernier ont eu lieu des élections pour désigner les délégués du personnel, c'est-à-dire en quelque sorte le comité syndical. Comme précédemment, ce sont les représentants de l'idéologie marxiste qui l'ont emporté. Or, ces convictions sont celles du bloc oriental, alors que, à l'heure actuelle, l'Unesco se trouve de plus en plus inclue

1. Du même auteur : La Crise de l'Unesco. *Réforme*, 29 novembre 1952.

dans le bloc occidental. Ce paradoxe est, depuis quelque temps, une source de difficultés et d'équivoques qui, après l'avènement du Parti républicain aux États-Unis, sont sur le point de déclencher une crise plus grave que les précédentes.

Les États-Unis viennent en effet de prévenir l'Organisation qu'ils allaient procéder à une enquête sur le compte des ressortissants américains appartenant au Secrétariat. C'est en somme l'extension aux institutions spécialisées des interrogatoires, parfois suivis d'expulsion, auxquels la Commission Mac Carran a procédé à l'O.N.U. sur les appartenances communistes. L'Assemblée du personnel s'est aussitôt réunie afin de défendre les collaborateurs menacés. L'ouverture d'une telle controverse entre le directeur par intérim américain et le syndicat progressiste peut aboutir à un éclat.

Cette évolution était prévisible. L'accident était inévitable. L'Unesco ne pouvait pas toujours, à force d'habileté, rester partagée entre ses aspirations de gauche, voire d'extrême-gauche pour certains, et les conditions de son existence. Actuellement, celle-ci dépend, dans une mesure déterminante, des États-Unis, dont la voix est prépondérance aux Nations Unies et qui supportent un quart du budget de l'avenue Kléber.

Telle est la rançon du refus d'admettre l'existence de la conscience morale et de renoncer à trouver en elle le fondement de l'indépendance de l'esprit. A tenir pour seules réelles les données physiques du problème humain, l'institution n'a plus pour choix que des servitudes politiques.

Il n'est certes pas question de souhaiter la transformation de l'Unesco en une institution religieuse. Mais si, au lieu d'ignorer délibérément la présence de l'inquiétude métaphysique et de ses expressions, l'organisme en rendait compte dans ses travaux, il présenterait enfin cette synthèse de l'être que l'on attend d'une science et d'une culture pour qui l'incertitude a remplacé la certitude, même celle de la négation.

L'Unesco peut certes poursuivre ses louvoiements et traverser ses crises en aveugle. Les yeux volontairement clos sur ses contradictions, elle glissera alors peu à peu vers les subordinations successives de droite ou de gauche en y laissant chaque fois un peu de son crédit. Elle peut aussi revenir aux formules modestes de l'Institut de Coopération intellectuelle et limiter ses ambitions à la conversation et au développement des techniques. Ce serait une manière honorable d'attendre des temps meilleurs sans craindre de se briser contre le temps présent. Elle peut enfin réformer ses règles et son état d'esprit, s'élever au-dessus de la mêlée au niveau de la conscience morale. Bien qu'improbable, cette orientation, la plus noble et la plus périlleuse, est celle qui incarne la véritable espérance.

P. L. BRET

ORAGE SUR LE CACHEMIRE

par H. E. Bates

Quand le Père Simpson entendit le premier coup de feu il ne pensa ni à Mrs Mathieson, ni à Mrs Maxted, ni à Julie, ni aux malades de l'hôpital. Il pensa au Père Anstey, sans se dissimuler que le Père Anstey ne pensait sans doute pas à lui. Il devait s'inquiéter de la mère supérieure, des femmes hindoues et de leurs enfants, des malades et des religieuses. Le Père Simpson ne songeait pas encore à se coucher et il n'avait pas quitté la bibliothèque, une petite pièce, de la dimension d'une cellule, où l'on avait aligné sur des rayons de bois une douzaine de rangées de livres. Il terminait non sans peine une des deux lettres qu'il adressait chaque semaine à sa mère.

Après le premier coup de feu il eut la présence d'esprit de plier sa lettre, de la mettre sous enveloppe et de la ranger dans le tiroir du bureau. Il la finirait plus tard. Il consulta son bracelet-montre qui, songea-t-il, risquerait de se briser au cours d'une bagarre si les choses tournaient mal et, le détachant de son poignet, il le rangea à côté de sa lettre.

A ce moment une intuition l'avertit que le Père Anstey devait se trouver dans la chapelle. Il ouvrit la porte de la bibliothèque et s'engagea dans le couloir éclairé par une ampoule jaune fixée au mur. Soudain éclata la première rafale de balles qui aplatit Crane sur le sol du réfectoire et brisa tous les vitraux de la chapelle.

Il ne vint pas à l'idée du Père Simpson de se coucher par terre. Ses

Résumé des précédents chapitres. — *En 1947, des tribus musulmanes, venues du Pakistan, envahissent le Cachemire. Dans un couvent catholique dirigé par le Père Anstey, usé par l'âge, et le Père Simpson, homme plein de caractère mais d'apparence irrésolue, un certain nombre de personnes sont venues chercher refuge : le colonel et Mrs Mathieson, Mrs Maxted et sa fille Julie, des femmes hindoues — la danseuse Kaushalya. Crane, correspondant de guerre vient d'arriver de Bombay et inspire un vif penchant à l'infirmière Mac Alister et est lui-même attiré par Julie Maxted.*

Une nuit, alors qu'on vient à peine d'achever de creuser la première tranchée, les Pathans attaquent le couvent.

grands pieds bien au chaud dans leurs grosses chaussures il poursuivit, d'un pas lourd et décidé, son chemin vers la chapelle où l'on n'avait pas installé l'électricité, le Père Anstey ayant jugé ce faste inconvenant. Elle n'était éclairée que par des lampes à huile en cuivre de Bénarès, montées sur pied et d'un modèle ancien. Deux de ces lampes brûlaient toujours derrière l'autel, l'une d'elles avait été renversée par une balle et l'huile enflammée répandue à terre avait mis le feu à la nappe d'autel.

Le Père Simpson agita ses manches au-dessus des flammes. Le moindre effort le faisait souffler bruyamment et, tout en se démenant, il grondait comme un sanglier. Ses tentatives maladroites accrurent la violence du feu et il mit un long moment à comprendre que le plus sage était d'ôter sa soutane et de s'en servir pour tenter d'étouffer les flammes.

Absorbé par sa besogne, il entendit à peine la seconde rafale de balles et les hurlements qui s'élevèrent du vestibule. Sans soutane, vêtu de son pantalon, de ses bretelles et de son gilet de flanelle où son crucifix pendait comme une plaque d'identité, il ressemblait à un robuste cabaretier en manches de chemise.

Le feu une fois éteint, il laissa la soutane par terre et, frottant ses yeux à demi aveuglés par une fumée huileuse, descendit la nef en tâtonnant. A ce moment la porte s'ouvrit et un Mahsud de petite taille entra dans la chapelle en balançant son fusil et en hurlant comme un possédé.

Cet outrage à la majesté du lieu indigna si fort le Père Simpson que, sans hésiter, il fonça pesamment sur l'intrus et le renversa à demi. Sentant contre sa poitrine le canon du fusil, il le détourna à temps. La balle effleura sa hanche gauche et roussit son gilet de flanelle. Au comble de la fureur il se souvint brusquement de ce que les lutteurs professionnels appellent un « coup bas » et donna de toutes ses forces un coup de genou à l'homme qui gémit et tomba de tout son long en laissant échapper son fusil. Le Père Simpson s'en empara et sortit de la chapelle en vacillant sur ses jambes. La lumière s'était éteinte dans le couloir mais sa connaissance des lieux lui permit de se diriger sans hésitation vers l'hôpital où il avait maintenant la certitude de retrouver le Père Anstey. Cependant les coups de feu, les cris de femmes et d'enfants qui se succédaient sans interruption semblaient venir du vestibule où était installée une annexe de l'hôpital et, rebroussant chemin, il décida de s'y rendre en traversant les cuisines et la chambre occupée par les trois Anglaises.

Au moment où il débouchait dans le couloir quelqu'un le dépassa en courant et il ne s'aperçut pas tout de suite que mû par un réflexe de défense, il brandissait son fusil sous le nez du colonel Mathieson qui le croisait sans le reconnaître. Le colonel fit demi-tour et saisit le canon du fusil.

— Je n'arrive pas à trouver ma femme, mon Père. Au nom du ciel l'avez-vous vue?

— Je viens de la chapelle qui avait pris feu.

— Donnez-moi ça.

Le colonel prit le fusil et disparut en courant dans le couloir.

Débarrassé de son fusil le Père se dirigea vers les cuisines.

Il y régnait une atmosphère paisible qui le surprit. Deux religieuses s'affairaient autour du fourneau à la lueur d'une lampe à huile. Un lourd parfum de cacao bouillant se répandait dans la pièce et la plus jeune des deux religieuses, en voyant le Père Simpson aussi singulièrement accoutré, se mit à rire.

— Oh, mon Père!

— Où est le Père Anstey?

— Il est dans la petite salle.

Il traversa la cuisine et la jeune religieuse rit de nouveau en le voyant de dos.

— Prendrez-vous du cacao, mon Père? Nous sommes en train d'en faire...

— Oui, répondit-il en s'éloignant. Sans sucre.

La petite infirmerie, contiguë au vestibule, était éclairée ; elle contenait huit lits « véritables » et quatre lits improvisés ; il eut de la peine à se frayer une passage jusqu'au Père Anstey qui parlait à deux religieuses.

— Oh, mon Père, Dieu vous bénisse!

Les deux hommes s'étreignirent.

Tout près d'eux une petite fille, étendue sur un lit dont le drap était maculé de taches de sang, pleurait doucement. Au bout de la salle une religieuse marmonnait des paroles en allemand.

— Je n'aurais jamais dû me séparer de mon fusil murmura le Père Simpson. Il regarda les lits, les lumières, les visages effrayés des malades, immobiles comme des figures de cire.

— Qu'avez-vous dit, mon Père? questionna le Père Anstey.

Le Père Simpson ne répondit pas. La colère l'avait repris. Tous ses muscles tendus, le visage contracté, les pommettes saillant au-dessus de ses bajoues, il traversa de nouveau la salle d'un pas décidé.

— Où allez-vous, mon Père? Faites bien attention. Une des religieuses a entendu parler des Cachemiriens. Cela veut peut-être dire...

— Des Cachemiriens! Ce ne peut être des Cachemiriens qui se conduisent de cette façon.

La porte claqua derrière lui. Respirant bruyamment, les mains accrochées à ses bretelles, majestueux, imposant, il se dirigea vers le vestibule.

***

Tout en aidant la dernière femme à sortir de la tranchée Janet Mac Alister se disait : « Voilà ta punition. Voilà ce qui t'arrive à cause de tes sacrés péchés. »

Elle pensait si peu à cette Hindoue épaisse et molle, à la peau d'un brun rosé, qui essayait maladroitement d'escalader le parapet, qu'elle la laissa glisser en arrière. La femme s'aplatit au fond de la tranchée, à demi assommée par les blocs de terre desséchée et par les cailloux qu'elle entraînait dans sa chute et se mit à gémir sans tenter de se relever.

Mac Alister obligea la femme à se mettre debout, la poussa d'abord vigoureusement, puis la hissa jusqu'au parapet sur l'herbe du verger, humide de rosée. Cette dernière poussée fit tomber sur le visage et sur les cheveux de Mac Alister des cailloux et une pluie de terre poudreuse ce qui l'exaspéra plus que tout le reste. Quelque part dans le verger un Mahsud injuria une femme et elle fut surprise que la voix fût déjà si lointaine. A la fois étonnée et furieuse, elle ne s'aperçut pas que l'arête d'une pierre qu'elle tenait dans sa main l'avait écorchée.

— Venez maintenant, vite, vite. Pressez, pressez.

Elle sortit à son tour de la tranchée, redressa l'Hindoue agenouillée et qui pleurait tout bas.

— Allons, remue-toi maintenant!

Le groupe de femmes qui les précédaient avait déjà traversé le verger et se trouvait à présent rassemblé sur la terrasse, à une distance d'environ cinquante mètres. Elle les distinguait nettement à la lumière de la lune. « Pourquoi, sacredieu, devrions-nous aller vite? Pourquoi? » pensa-t-elle. Et aussitôt : « Voilà que je me remets à jurer; pardonnez-moi mon Dieu, pardonnez-moi cette fois encore. » Elle força l'Hindoue à s'allonger sur le sol et lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de crier.

— Toi, ne bouge pas. Reste bien à plat. Il faut rester à plat.

Tout en parlant elle s'aperçut qu'elle avait conservé la pierre dans la main. Elle pensa à son père et eut envie de rire. Chaque samedi soir, ivre de whisky, il jetait des briques dans la cour de l'immeuble. Au Jour de l'An il les jetait dans le parc d'Ibrox pour assommer les « sacrés protestants ». Tous ceux qui n'étaient pas catholiques étaient de « sacrés protestants ». Au fond, son père avait raison : tous étaient de sacrés protestants, y compris ces sacrés Hindous, et ces sacrés Musulmans.

Elle décida de se lever et secoua la femme hindoue, toujours étendue près d'elle; puis l'image de Crane lui traversa brusquement l'esprit; une rafale de balles, tirées de l'intérieur de la Mission et dont le gémissement bref se confondit avec les hurlements des Pathans et les pleurs des femmes sur la terrasse, la fit sursauter. A ses côtés, l'Hindoue recommençait à pleurer. Exaspérée, Mac Alister réussit à la remettre debout et, la tirant par la main, s'enfuit en courant.

En moins d'une minute elles eurent atteint les vignes. Mac Alister, qui était mince et musclée, continuait de tirer d'une main l'Hindoue tandis que son autre main tenait fermement la pierre. Les deux femmes s'affalèrent l'une sur l'autre, l'Hindoue sur la jeune fille et Mac Alister se dit : « Sauvées pour le moment! »

Elle fut prise d'un accès de gaieté subite, puis, constatant que la

femme pesait sur elle de tout son poids et continuait à haleter de terreur, elle fut sur le point de se remettre à jurer, mais elle s'arrêta à temps. Elle venait de songer à ces femmes que les Pathans avaient fait sortir de la tranchée pour les violer, les mutiler et finalement les tuer. Elle fut prise d'un accès de rage.

« Il faut que je tâche de les aider. Ma prière ne les sauvera pas... Enfin, je n'en suis pas sûre... Qu'elle les sauve ou non, il faut que j'y aille et bougrement vite. »

Elle sauta sur ses pieds et courut à perdre haleine dans le sentier. Son démon continuait à la tourmenter.

— Bon Dieu, je ne sais plus où j'en suis! Oh! voilà que je recommence à jurer! Je ne sais plus où j'en suis. Je ferais mieux de prier un peu...

Balançant sa pierre dans la main droite, elle murmurait des bribes de prières tout en courant vers la terrasse du haut. Les femmes semblaient se diriger vers l'aile Est de la Mission, du côté de la chapelle. « Je prie machinalement comme un chien lèche un os. » Elle se ressaisit et commença à prier successivement pour la mère supérieure, puis pour la mère Teresalina et pour le Père Anstey, mais elle avait déjà traversé plus de la moitié de la terrasse avant d'en être arrivée au Père Simpson et elle se désola.

Elle commençait la prière collective quand elle vit le rang des femmes s'ouvrir et une jeune Hindoue de quatorze ou quinze ans s'enfuir comme une folle, poursuivie par un Pathan qui arrondissait vers elle un bras noir, long et mince comme une mèche de fouet ; il la rattrapa au moment où Mac Alister appelait la jeune fille pour la seconde fois.

L'homme entendit l'appel, s'immobilisa, lâcha sa victime et regarda Mac Alister en riant.

— Ris donc, salaud, pensa Mac Alister qui sentait monter sa colère. Je vais te faire rire plus que tu ne penses.

L'homme s'avança à sa rencontre, sans cesser de rire.

« Il est comme les Japonais, se dit-elle. Ils rient beaucoup trop. En Birmanie, les blessés eux-mêmes gardaient sur leur visage plat ce rire de fous. »

Le Pathan franchit d'un bond élastique les derniers mètres qui les séparaient, puis il leva le poing droit vers la tête de Mac Alister. C'était exactement de cette façon que son père l'attaquait tous les samedis soirs. D'instinct elle baissa la tête, parant habilement le coup comme un vrai boxeur et elle vit la silhouette noire tituber sous la lune. L'homme décrocha son fusil et Mac Alister vit le paysage de lune et de montagnes tourbillonner devant ses yeux, en pensant que la crosse du fusil allait s'abattre sur elle. Elle para le coup de nouveau mais cette fois perdit l'équilibre. L'homme lâcha son fusil pour libérer ses mains qui aggrippèrent la blouse blanche de Mac Alister et la tirèrent de haut en bas comme on enlève sa peau à un lapin. Nue jusqu'aux cuisses, elle tremblait de froid et de terreur et battait l'air de ses bras. A Glasgow, sa sœur

Jeannie se moquait parfois de ses seins petits et fermes. A présent ils lui semblaient énormes et, tout en tombant, elle se demandait comment elle pourrait les cacher. L'homme la mordit soudain au cou et elle sentit sur sa peau une bouche pleine de salive brûlante. Etouffée, à demi asphyxiée sous le poids de cette poitrine qui s'écrasait contre la sienne, elle le frappa de toutes ses forces avec la pierre qu'elle tenait toujours dans sa main. La pierre atteignit l'homme à la tempe, dérapa sur l'os frontal et vint écraser le globe de l'œil. Il poussa un long cri déchirant et elle le frappa de nouveau, cette fois à l'arcade sourcilière, d'où le sang se mit à gicler. Tout en hurlant, le Pathan la frappait à son tour de la main gauche, mais bientôt, aveuglé par sa blessure, il desserra son étreinte. Mac Alister prit le fusil et abattit la crosse sur le visage inondé de sang frais où l'orbite de l'œil ne formait plus qu'une sorte de bouillie gélatineuse. Après que l'homme eut roulé à terre, elle le frappa encore deux fois. Au moment où, pour la troisième fois, elle levait la crosse du fusil, elle entendit une grêle de balles derrière la chapelle, ce qui l'effraya infiniment plus que tout ce qui venait de se passer et elle s'enfuit à toutes jambes.

***

Dans la soirée de ce même jour, sur la route qui courait au pied de la colline, était couché un jeune officier afridi de taille élevée, aux pommettes saillantes et au regard intelligent. Il s'appelait Sikander Shah. Séparé du gros des troupes qu'avaient rassemblées les tribus du Pakistan, il avait réussi à maintenir groupés les hommes de son détachement, vingt-trois en tout, qui sommeillaient, eux aussi, le long de la rivière, devant le quai des bateaux.

Enfoncées par les assaillants, les forces régulières de l'état de Cachemire — deux compagnies, réduites maintenant à l'effectif d'une seule — avaient retraité plus loin en amont de la rivière. Les attaques de flanc des tribus de Pathans, lancées à huit heures du matin, à environ trente kilomètres au nord-ouest, les avaient décimées et elles se repliaient en désordre à travers les rizières. Les deux compagnies avaient perdu leurs officiers et se disputaient la possession de l'unique fusil, enrayé depuis une semaine, que leur avaient laissé les Anglais. Les voix des hommes, le bruit de leurs pas, ne tardèrent pas à frapper l'oreille de l'officier afridi. En vingt minutes, il dressa une embuscade : quatorze Cachemiriens furent tués, cinq faits prisonniers ; moins d'une demi-heure plus tard l'officier qui s'était emparé du fusil, l'avait démonté et remis en état de fonctionner. Vers deux heures du matin il put enfin commencer avec un sergent et dix hommes à gravir la pente qui menait à la Mission.

Sikander Shah était originaire de la vallée de Bara. Descendant d'une longue lignée de princes, fier de sa race, il méprisait les Cachemiriens et plus encore les Anglais qui s'étaient emparés de son pays par la vio-

lence et avaient autrefois tué son grand-père. Pourtant il ne pouvait oublier que sa mère avait été élevée dans un couvent anglais, que lui-même avait reçu une éducation chrétienne et que ces mêmes Anglais dont il parlait la langue aussi bien qu'un étudiant d'Oxford, l'avaient formé au métier des armes, pendant la guerre contre le Japon. Aussi avait-il l'âme divisée tandis qu'il cheminait le long de la route où, la veille, Crane et le Père Simpson avaient peiné derrière le rickhsaw de Kaushalya. Certes, il avait lieu de se féliciter d'avoir mis hors de combat plusieurs Cachemiriens et de s'être emparé d'un excellent fusil. C'était une belle performance. Mais la Mission était en flammes et il entendait siffler des balles autour de la colline. Que la Mission eût été incendiée, c'était un fait déplorable et sa mère en eût été horrifiée.

Il était plongé dans ses pensées quand il atteignit les grilles de la Mission au moment où trois heures allaient sonner. Dans le parc derrière la chapelle le feu brûlait encore et, de tous côtés, on entendait des cris de femmes. Il vit au clair de lune un Cachemirien blessé franchir en courant les grilles, tenant son ventre à deux mains, vaincu par la douleur ce qui ne l'étonna pas de la part d'un de ces hommes faibles et lâches. Sikander Shah le fusilla à bout portant.

Le risque de se trouver en présence de groupes ennemis égarés le décida à laisser six hommes devant les grilles. Avec un sergent et le reste du détachement, il fit le tour des bâtiments par le haut de la colline, franchit une petite grille et entra dans les jardins de la Mission. Des cris perçants s'élevaient du bâtiment central et il se trouva désemparé. Qu'eût pensé sa mère de ces scènes de violence dans un couvent? Il en était malade de honte. Essayant de se ressaisir il se dirigea vers le bâtiment central. Il ne lui restait plus que quelques mètres à parcourir quand il aperçut une silhouette d'homme en manches de chemise blanche surgir de l'arrière du bâtiment et courir sous les fenêtres du réfectoire. En tremblant, il épaula son fusil et tira hâtivement. La balle ricocha contre le mur et il vit la silhouette s'aplatir sur le sol : il avait manqué son but, mais il avait agi — et il en éprouva un certain réconfort. Il courut vers l'homme, prêt à tirer de nouveau. A ce moment, Crane se retourna sur le dos et, voyant un uniforme d'officier, hurla d'un ton furieux :

— Jetez-moi ce bon Dieu de fusil et allez arrêter vos salauds avant qu'ils n'aient massacré tout le monde.

Sikander Shah s'arrêta net, plus soulagé encore qu'étonné. Il comprenait ce langage simple et direct. C'était celui d'un homme qui connaissait les lois de la guerre.

***

Le Père Simpson sortit de l'infirmerie et traversa le couloir sans savoir ce qu'il faisait, tant la fureur le possédait. C'est à ce moment qu'il se souvint des deux religieuses qui faisaient cuire du cacao dans la cuisine et, en même temps, il sentit qu'il avait très soif. Au cours de

son corps à corps avec le Mahsud il s'était écorché la mâchoire et le sang qui lui remplissait la bouche avait un goût fade. Il s'arrêta pour l'étancher avec son mouchoir et se calma peu à peu.

Cette halte de quelques secondes lui sauva la vie. Dans la chapelle le Mahsud s'était relevé et errait à sa recherche en chancelant à travers les couloirs sombres. Au moment où le Père Simpson faisait halte, il se trouvait derrière le vestibule, à proximité de la chambre qu'avaient occupée Mrs Mathieson, Mrs Maxted et Julie. Dans la confusion générale Mrs Maxted avait été séparée de sa fille et de son amie. Elle regagnait sa chambre quand elle aperçut le Mahsud et s'aplatit contre la porte figée par la terreur.

Le Mahsud qui avait retrouvé un fusil tira sur elle à bout portant. Puis, poursuivant son chemin, il traversa le vestibule et sortit sur la terrasse, cherchant toujours le Père Simpson.

Quelques minutes plus tard le Père Simpson découvrit Mrs Maxted, assise par terre, devant la porte de sa chambre. La balle l'avait atteinte à l'épaule gauche, au-dessus de l'omoplate, puis, traversant la porte, s'était logée dans la paillasse du lit où Crane devait la retrouver trois jours plus tard. Mrs Maxted gardait une étrange lucidité et se plaignait de son asthme.

— Ne parlez pas, Mrs Maxted, ne parlez pas.

Il la porta jusqu'au vestibule qui avait décidément l'aspect d'une salle de blessés. Il étendit Mrs Maxted sur un lit vide et eut l'impression que toute l'horreur de cette nuit s'incarnait dans le pâle visage éclairé par la flamme vacillante d'une bougie. Mrs Maxted se mit à lui parler de sa santé comme elle eût fait à un médecin.

— Parfois, le matin, je tourne dans la cuisine, tout en causant avec la chaprassi [1] et je suis obligée de m'accrocher aux chaises. Je n'arrive pas à me tenir debout.

Un bol en émail, plein d'eau chaude, était posé près du lit. Le père déboutonna le pyjama rose de Mrs Maxted.

« Heureusement la balle n'est pas restée dans la plaie », pensa le Père Simpson. D'une main il pressa au-dessus du bol le linge sanglant et de l'autre main caressa le front de la blessée.

Brusquement il s'aperçut qu'elle ne pouvait presque pas lever les bras et qu'elle tenait les mains étendues à plat, un peu au-dessus du lit. A ce moment il sentit le parfum léger d'une cigarette, mais n'y prit pas garde, l'œil fixé sur les mains de Mrs Maxted, immobiles et comme paralysées.

La poitrine de la blessée se soulevait dans un effort désespéré. Au centre de la plaie on voyait une petite tache de sang coagulé de la taille d'un haricot. En pleine crise d'asthme, Mrs Maxted luttait pour retrouver son souffle.

1. Cuisinière.

Il se retourna et constata que le bol d'eau chaude avait été remplacé par un petit plateau couvert d'une serviette en grosse toile sous laquelle étaient disposés avec soin des bandages et des gazes, du sparadrap et une paire de ciseaux. Il choisit ce dont il avait besoin.

— Mon Père, Père Simpson, murmura Mrs Maxted. Quelqu'un a dû me renverser.

— Il faut rester tranquille, dit-il, et il tourna vers elle un visage dont la lueur de la bougie accentuait la fermeté.

Il la vit s'agiter sur le lit.

— Non, il ne faut pas vous lever. Pas maintenant.

— Quelqu'un m'a jetée par terre.

Quand il se retourna de nouveau vers le plateau, il crut voir sur le couvercle où était plantée la bougie, une rangée de petites billes écarlates avant de comprendre que ces billes étaient les ongles d'une main.

Peu à peu les billes écarlates, la fumée de la cigarette et les mouvements de la bougie, ces indices s'ordonnaient dans son esprit. Il regarda par-dessus son épaule et reconnut Kaushalya accroupie par terre, derrière le plateau, qui tenait la bougie à la main et semblait vouloir dérober son visage. Il se déplaça pour coller un morceau de sparadrap sur la poitrine de Mrs Maxted et la lueur de la bougie se déplaça avec lui. Kaushalya avait préparé un second plateau et, d'un coup d'œil rapide, il embrassa, derrière le petit écran de fumée, les deux yeux sombres, les grandes barrettes en turquoise qui emprisonnaient les cheveux et la tache écarlate des lèvres tranchant sur la peau brune.

Mrs Maxted sourit, le frôla de ses avant-bras glacés et il se reprocha de l'avoir laissée découverte : décidément il n'était jamais à la hauteur de sa tâche.

Mais où trouver une couverture ? Il regarda pour la première fois la salle, les petites bougies, les formes sombres gisant sur les lits, les religieuses flottant entre les blessés comme des ombres, le rectangle lumineux que dessinait la clarté de la lune au bout de la salle : c'était par là que les Mahsuds avaient fait irruption.

Soudain Kaushalya sortit de l'ombre, portant une couverture qu'elle étala sur le lit de Mrs Maxted ; puis elle s'assit à l'autre bout du lit, face au Père Simpson, le visage découvert. Il n'éprouvait plus en sa présence l'étrange sentiment de malaise qu'il avait ressenti le matin même quand Crane s'était penché vers elle pour allumer sa cigarette et il s'en réjouit.

— Quelqu'un m'a jetée par terre, continua Mrs Maxted.

Elle leva les yeux, chercha Kaushalya du regard et lui sourit.

Le Père Simpson venait de coller la dernière bande de sparadrap quand le rectangle lumineux que découpait l'ouverture de la porte parut se fragmenter et une bande de Pathans traversa la salle en poussant des cris rauques. Sur les lits, des formes blanches, rigides, qui avaient l'air de spectres, se dressèrent en hurlant. Un soldat brandit son couteau

au-dessus de sa tête. Par terre, une mêlée confuse semblait écraser les rayons de la lune.

Kaushalya resta assise ; Mrs Maxted, terrifiée, ouvrit la bouche et poussa un faible cri aussitôt étouffé par la main que l'Hindoue lui appliqua sur la bouche. Le Père Simpson se pencha vers Mrs Maxted, en tirant la couverture.

— Je vais vous couvrir toute la tête lui dit-il. Ne faites pas un mouvement. Faites semblant...

Sous la menace des soldats les femmes, prises de panique, se précipitaient contre le mur, tout au bout du dortoir et leurs membres se heurtaient avec un bruit de quilles entrechoquées.

Mrs Maxted souleva légèrement la couverture et montra des yeux brillants de terreur.

D'un geste doux, mais prompt, le Père Simpson lui rabattit la couverture sur la tête. Son crucifix s'était accroché dans son gilet de flanelle et il mit un long moment à le tirer hors de sa chemise. Deux hommes bondirent sur Kaushalya et, la prenant chacun par un bras, l'envoyèrent rouler à quinze pieds de là entre les lits. Le Père Simpson parvint enfin à dégager son crucifix et, après s'être signé deux fois, le posa sur la couverture de Mrs Maxted.

Un instant plus tard, il était seul auprès d'elle. Kaushalya gisait sur le sol et il rampa vers elle en s'aidant des mains et des genoux.

Elle s'était couchée sur le ventre, les yeux fixes, un peu levés.

— Êtes-vous blessée ? demanda-t-il.

Il l'étendit par terre à côté du lit de Mrs Maxted et elle tourna la tête vers lui. A ce moment deux soldats revinrent en courant, renversèrent le Père Simpson d'un coup de pied dans les reins et reprirent possession de Kaushalya. Mrs Maxted ne semblait pas avoir bougé, mais le crucifix avait disparu. Le Père Simpson y tenait beaucoup — c'était un présent de sa jeune sœur — et il se sentit un peu affligé de cette perte.

Il se remit péniblement debout et s'alarma aussitôt de ce qu'il vit. A l'extrémité du dortoir les femmes se serraient les unes contre les autres, gémissaient comme des chiens battus et il ne douta pas qu'elles allaient être fusillées. Cette discipline imposée aux victimes préparait certainement une tuerie méthodique. Il s'avança vers elles et il était parvenu au milieu de la pièce lorsqu'un soldat surgissant brusquement de l'un des lits où une femme, nue jusqu'à la ceinture, se tordait frénétiquement en battant l'air de ses mains brunes, sauta par-dessus les autres lits comme un cheval franchit les obstacles.

En voyant passer le Père Simpson la femme tira pudiquement la couverture sur elle. Ce n'était pas Kaushalya. Elle était plus loin, au bout de la rangée de femmes alignées contre le mur, la lueur rouge de son éternelle cigarette tremblant entre ses doigts.

Au moment où il la rejoignit un soldat le frappa au milieu des reins de la crosse de son fusil et le poussa contre le mur. Il heurta Kaushalya qui portait sa cigarette à ses lèvres et une pluie de cendres tomba des mains de la jeune fille. Brusquement le père saisit cette main et la serra de toutes ses forces.

Kaushalya ne le regarda pas. Son calme reconquis, sa peur dissipée, il appuya à son tour la tête contre le mur, regarda fixement devant lui et décida de penser à plusieurs personnes, l'une après l'autre : au colonel Mathieson, à Crane, au Père Anstey. Soudain l'image de quelqu'un qu'il n'avait pas vu de la journée se présenta à son esprit.

« La doctoresse Baretta, pensa-t-il. Où est-elle? Bizarre que je songe à elle. » Des souvenirs confus l'agitaient. Le fin et doux visage indien s'efforçait de sortir de l'ombre et il se sentit troublé. « Je l'ai vue quelque part... Je l'ai vue. »

A ce moment il regarda autour de lui et constata sans en être étonné qu'elle était à son côté.

— Ils ont fusillé mon mari, dit-elle. Je les ai vus...

Il eut l'impression que la salle se brisait en morceaux devant ses yeux. Serrant la main de la doctoresse dans sa main gauche, tenant toujours celle de Kaushalya dans sa main droite, il dit en anglais d'une voix forte et assurée, surpris de son propre calme :

— Je vous propose de vous donner l'absolution... De vous la donner à tous, qui que vous soyez... Même si vous ne comprenez pas...

Un soldat se rua sur lui d'un air égaré et lui frappa la bouche. Le Père Simpson resta parfaitement immobile, tenant toujours les mains des deux femmes et il sentit se lever dans son cœur une vague de tendresse profonde. Il reprit résolument, de la même voix forte et claire : « O mon Père... O Dieu ... O mon Père... » Et le soldat le frappa de nouveau sur la bouche, puis une fois encore quand sa tête rebondit en avant.

Il continua pourtant à parler haut et avec assurance, mais les hurlements d'une femme et le bruit des coups de feu tirés au dehors couvrirent sa voix.

Quand il tenta de parler à nouveau il vit que la doctoresse pleurait et, élevant les bras, il serra contre lui les deux femmes. Kaushalya ne pleurait pas. Il l'admira et sa tendresse pour elle l'emplit d'une joie radieuse. Puis, d'une belle voix claire, il s'adressa aux femmes. C'est à ce moment qu'à sa grande surprise il aperçut Crane sur le pas de la porte. Un inconnu, trop grand pour être le colonel Mathieson, leva son revolver et tira à bout portant sur un soldat qui était en train de frapper une femme au visage.

— N'entrez pas, Mr Crane, n'entrez pas, cria le Père Simpson. Ils vont vous fusiller.

A ses côtés Kaushalya laissa tomber sa cigarette et l'écrasa du pied, tout en lançant vers la lumière de la lune une dernière bouffée de fumée.

***

Le Père Simpson ramassa à ses pieds un des enfants de Meran, l'Intouchable, et le serra contre son cœur. Il vit Crane sortir en courant et il l'appela d'une voix si forte que l'enfant prit peur et se mit à pleurer au creux de son épaule, le mouillant de larmes chaudes.

A ce moment Sikander Shah s'avança vers eux et demanda :

— Est-ce vous le Père? Je voudrais enfermer toutes ces femmes dans un endroit où elles soient à l'abri.

— Venez avec moi, dit le Père Simpson.

Sans lâcher l'enfant en larmes il conduisit l'officier vers la petite salle contiguë à l'infirmerie tandis que Crane, toujours sans souliers, traversait la terrasse et descendait le sentier qui conduisait aux vignes. Sous les pommiers la tranchée vide béait comme une grande bouche jaune. Par-delà les collines grises, la lune poursuivant sa course, éclairait maintenant les hauts sommets qui ressemblaient à des morceaux d'amidon. Dans le village, de l'autre côté de la rivière, les incendies allumés par les envahisseurs projetaient vers le ciel des lueurs orangées.

Tout en continuant son chemin Crane appela Miss Maxted par son prénom :

— Julie, Julie! Tout va bien, Julie!

Ce fut Mac Alister qui, surgissant soudain dans le sentier, répondit :

— Elle est allée vous chercher, Mr Crane. Vous ne l'avez pas vue? Elle est allée...

— Bon Dieu, quand?

— Après mon arrivée ici. Elle se tourmentait au sujet de sa mère.

Pour la première fois il sentit le froid monter en vagues douloureuses le long de ses jambes et leur ôter toute vigueur. L'espoir l'abandonna. Après avoir obtenu de Sikander Shah qu'il mît fin au massacre, il avait éprouvé un grand soulagement, puis une joie délirante : les Mathieson étaient probablement saufs, Mrs Maxted et sa fille également. Les rafales de balles et les hurlements s'étaient tus. Tout rentrait dans l'ordre. Le cauchemar était fini.

Et voici qu'il se souvenait brusquement qu'il n'avait pas revu le colonel depuis le moment où il s'était heurté à lui dans l'obscurité et que, de toute la nuit, il n'avait rencontré ni Mrs Mathieson, ni Mrs Maxted. Enfin Julie avait quitté son refuge.

— Je vais aller chercher Julie, dit-il. Occupez-vous des femmes. Conduisez-les à la salle d'hôpital. Ne perdez pas de temps. Avez-vous vu le colonel Mathieson?

Il lui avait crié ces questions et ces ordres pendant qu'elle s'avançait vers lui dans le sentier.

Sans écouter la réponse il rebroussa chemin; il avait déjà atteint les marches de la terrasse supérieure quand le sifflement d'une balle perdue se répercuta d'une colline à l'autre et vint mourir à ses pieds, soulignant

la profondeur du silence qui s'était soudain établi. La terrasse était déserte où gisait seul le cadavre de la femme assommée sous ses yeux une heure plus tôt.

Sous l'éclairage funèbre de la lune la façade principale de la Mission émergeait, comme un décor de théâtre, du mince nuage de fumée qui s'élevait de la chapelle incendiée.

— Mathieson, cria-t-il à haute voix.

Il se demanda pourquoi il avait appelé Mathieson. Sans doute pour briser le silence, pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un mirage, qu'il vivait dans un monde réel.

Dans l'allée qui montait vers la chapelle, entre deux rangées de cyprès, il perçut une sorte de grognement et une jeune religieuse franciscaine parut, la tête presque entièrement cachée par un capuchon.

Il fut si heureux de voir un être vivant qu'il courut à sa rencontre. Elle s'arrêta et se mit à pousser des cris en retroussant ses lèvres sur ses dents serrées, cris bizarres, à demi-étouffés, plus effrayants que si elle avait hurlé la bouche ouverte, mais qui rendirent à Crane sa lucidité d'esprit.

— Avez-vous vu Miss Maxted? cria-t-il à son tour, en la secouant par les épaules. Pour l'amour du Ciel, l'avez-vous vue?

Les cris firent place à une sorte de gémissement et il s'aperçut que la religieuse, les mâchoires bloquées, ne pouvait ouvrir la bouche. Sous le capuchon, son visage rigide ressemblait à une tête de mort. Qu'était-il arrivé qui lui causât une pareille frayeur? Il parcourut trente ou quarante mètres dans l'allée des cyprès et découvrit, gisant à terre, entassées les unes au-dessus des autres, dix ou douze femmes hindoues, victimes sans doute de la dernière rafale de balles. Le clair de lune donnait à leurs cadavres confondus, enveloppés de dhotis blancs, l'aspect rassurant d'un paquet de linge préparé pour le blanchissage.

Parmi les visages bruns de ces mortes il découvrit, tourné vers lui, un seul visage blanc affreusement tuméfié qu'il lui sembla avoir déjà vu. Il concentra son attention et finit par reconnaître, avec une sorte de soulagement, celui de Mrs Mathieson. Ce visage en cachait un autre, blanc également. Il saisit à pleins bras le corps de Mrs Mathieson pour le déplacer mais, dans sa hâte, perdit l'équilibre et s'affala sur le tas de cadavres. Enfin il parvint à dégager le corps de l'autre femme blanche — celui d'une religieuse qu'il ne connaissait pas. Il laissa retomber le cadavre et se releva en titubant. Au même moment la petite franciscaine le rejoignit.

Son capuchon avait glissé de sa tête; elle avait recouvré l'usage de la parole et balbutiait des bribes de phrases en allemand.

— C'est la sœur Meyer, dit-elle en désignant le cadavre. Elle venait d'Alsace. Moi je suis presque du même pays; j'habitais sur la frontière allemande. Elle était ma cousine et nous sommes venues ici ensemble.

— Venez avec moi, dit Crane.

Il la prit par la main et ils s'éloignèrent. Elle ne pleurait pas ; sa main était très petite. Elle avançait, la tête baissée, tout en continuant à parler.

— Vous n'avez pas de souliers. Où sont vos souliers ? Les avez-vous perdus ? Il faut les retrouver. C'est très pénible de marcher sans souliers.

— Il faut surtout que nous retrouvions Miss Maxted.

— Miss qui ? Miss qui ?

Elle marchait à côté de lui comme une petite fille et reprenait inlassablement :

— La dame était devant moi. Qui était cette dame ?

A la porte de la Mission, sur la marche la plus haute du perron, se tenait un homme armé d'un fusil. Crane sentit la main de la petite religieuse trembler dans la sienne. Elle se tut. « Je me moque de ces saligauds, pensa-t-il. Nous allons entrer ; il faut que nous entrions. Julie est quelque part là-dedans. Seigneur, si le soleil pouvait se lever, s'il pouvait seulement faire jour ! »

L'homme armé vint à leur rencontre en brandissant son fusil et Crane lui cria de toutes ses forces :

« Va-t-en de là salaud » quand, sous un rayon de lune, il reconnut une silhouette familière : il était en train d'injurier le colonel Mathieson.

Le colonel resta immobile sur le perron et demanda :

— Où est-elle, Crane ? Je ne la trouve nulle part ; personne n'arrive à la retrouver.

— Où est Julie ? demanda Crane de son côté. Elle est peut-être avec...

— Pourquoi me parlez-vous tout le temps de Julie ? hurla Mathieson. Elle est quelque part dans la maison. Tout le monde est dans la maison. Mais je veux savoir où est ma femme. Dites-moi où elle est, bon Dieu !

Crane ne se sentit pas le courage de lui répondre.

— La dame était devant moi, murmura la religieuse. Elle se tenait devant moi...

— Quelle dame ? demanda le colonel. Et il descendit en trébuchant les marches du perron. Quelle dame ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Il y avait une dame...

— Quelle dame ? Où ça ? Qu'a-t-elle fait ? Qui était-ce ?

— Elle est là-bas, avec ma cousine. Nous étions ensemble.

— Montrez-moi, hurla Mathieson. Montrez-moi.

Il empoigna la religieuse par le bras, au-dessus du coude et, d'un seul mouvement, l'enleva jusqu'au bas des marches. Incapable de dire un mot, de faire un geste, Crane les vit passer tous deux devant lui et traverser maladroitement la terrasse, Mathieson portant presque la religieuse dans ses bras. Puis il gravit les marches du perron, désespéré de ne plus sentir trembler dans la sienne la main de la petite religieuse, de ne plus entendre la voix brève. La douleur de Mathieson l'accablait. Il s'arrêta sur le seuil de la porte, écœuré par sa propre lâcheté. Comment avait-il pu laisser le colonel aller seul contempler l'horrible spectacle

sans faire un geste pour le réconforter? « Je n'en ai pas eu le courage », se dit-il et, au même moment, il songea à Julie Maxted.

L'âme déchirée il redescendit les marches, s'arrêta au milieu de la terrasse, indécis, hésitant, regardant fixement la lune et le sommet des montagnes poudré d'amidon. Puis il entendit des pas et, derrière les grilles de la Mission, il vit s'élever des flammes. Les Pathans s'étaient enfin retirés et allumaient des feux de camp. Il venait de se décider à rejoindre le colonel quand il aperçut des silhouettes qui s'agitaient sur le perron. Il reconnut aussitôt le Père Simpson, en manches de chemises, accompagné d'une religieuse, vêtue d'une soutane brune. N'était-ce pas la soutane dont il avait enveloppé Julie Maxted?

Il les appela :

— Mon Père! Julie! Père Maxted!

Dans son trouble il mélangeait les noms sans s'en apercevoir. Il les rejoignit, tout essoufflé. Sous le capuchon de l'ample soutane le petit visage de la jeune fille lui parut d'une pâleur mortelle. Elle le regardait fixement, et lui restait muet, tant était forte son émotion de la revoir.

— Tout le monde est enfermé à l'intérieur Mr Crane, dit le Père Simpson. Nous vous avions perdu.

— Le colonel Mathieson est près de la chapelle où j'ai rencontré une religieuse. Elle est Alsacienne.

— C'est la sœur Meyer.

— Oui. Je vais aller les chercher.

— Non, c'est moi qui vais y aller. Emmenez Miss Maxted près de sa mère qui est dans la grande salle, à moins qu'ils ne l'aient conduite à l'hôpital.

Il s'éloigna les mains accrochées à ses bretelles.

Le reflet des incendies qui flambaient au fond de la vallée colorait de rouge les murs de la façade et les marches du perron. Dans le vestibule où deux ampoules électriques jetaient une lumière avare sur les rangées de lits en désordre, Crane aperçut la doctoresse Baretta, agenouillée près d'un Afridi blessé dont elle sondait délicatement la cuisse.

A quelques pas devant lui Julie continuait à chercher sa mère.

— Elle n'est pas ici... Ils ont dû l'emmener, murmura-t-elle d'une voix désespérée.

Crane se retourna pour interroger la doctoresse. A ce moment Kaushalya jeta sa cigarette, étendit les mains, tira la couverture qui recouvrait un des lits et découvrit le visage exsangue de Mrs Maxted.

Julie ne poussa pas un cri et Crane, sous l'effet de cette révélation brutale, se sentit plus calme. La jeune fille regarda autour d'elle d'un air égaré et vint s'abattre sur le mur qu'elle se mit à frapper de ses

deux poings. Crane s'approcha d'elle et la serra contre lui sans parler. La doctoresse Baretta continuait à soigner la plaie de l'Afridi. Derrière elle, la vitre de la fenêtre se colora peu à peu d'une lueur rose, reflétant les feux qui brûlaient dans la vallée.

Kaushalya avait couvert le visage de la morte. La lumière était éteinte. Crane regarda la salle ; la doctoresse était partie. Il comprit qu'il venait de dormir debout.

— Julie, murmura-t-il sans obtenir de réponse. Un souffle doux et chaud frôlait sa gorge. Julie respirait calmement. Engourdi de sommeil et de fatigue, il pressa ses lèvres contre la joue de la jeune fille. Malgré lui ses yeux se fermaient sans cesse. Longtemps après il s'aperçut que la lueur rose qui flottait sur la vitre était non pas le reflet des incendies, mais celui de l'aube naissante.

— Où sommes-nous ? Que se passe-t-il ? demanda Julie.

— Vous avez un peu dormi ?

— Comme tout est calme !

— Sortons d'ici, dit-il.

Étirant ses membres raidis, Julie effleura le pied glacé de Crane. Tout à coup, incapable de se contenir plus longtemps, elle éclata en sanglots convulsifs puis se mit à gémir plaintivement en mordant la manche de la soutane.

L'Afridi s'agita sur son lit. Il se leva avec précaution, traversa la salle en sautant sur son pied valide, puis ouvrit la porte et s'éloigna dans la lumière du soleil levant.

Crane poussa un soupir de soulagement.

— Sortons d'ici, répéta-t-il. Appelons Kaushalya.

— Mais vous ne pouvez pas rester pieds nus.

— Qu'importe ! Appelons Kaushalya.

Il l'appela, mais elle ne répondit pas. La tête rejetée en arrière, les yeux au ciel, guettant les bruits de l'extérieur, Kaushalya tendait l'oreille. Julie avait cessé de pleurer. Elle écoutait elle aussi.

Dans un grondement effrayant un avion passa au-dessus de la vallée, crachant sa mitraille. Crane se pencha en avant, prêt à se jeter à terre, mais le grondement s'affaiblit, décrivant, avant de s'évanouir d'étranges arabesques sonores sur les pentes rocheuses.

— Qui diable peut bien piloter des *Tempest ?* se demanda Crane. Les Pathans n'ont pas d'avions.

Le grondement reprit.

— Couchez-vous ! hurla Crane.

Il s'aplatit par terre, un bras jeté autour des épaules de Julie, l'autre restant posé sur le lit de Mrs Maxted. L'avion passa de nouveau au-dessus de la Mission.

Crane se releva. Kaushalya n'avait pas fait un mouvement.

***

En voyant le soleil briller sur les vitres de la salle d'hôpital le Père Simpson éprouva un immense soulagement ; l'horrible nuit était finie ; le jour apportait une promesse d'espoir ; les enfants chantaient. C'était lui qui avait eu l'idée de leur faire apprendre le chant et qui avait prié Carlotta, la jeune religieuse italienne, de diriger le chœur. « Mieux vaut compter les vivants que les morts », pensa-t-il. Et il se mit à les compter.

Brusquement sa joie s'évanouit : Crane, Julie et Kaushalya entraient dans la pièce. Enfouie dans la vieille soutane Julie paraissait brisée de fatigue et de douleur. Le Père Simpson s'avisa qu'il avait complètement oublié Mrs Maxted depuis le moment où il l'avait quittée, gisant sur son lit, grièvement blessée, la tête cachée sous sa couverture. Immobile, embarrassé, torturé par le remords, il restait planté au milieu de la pièce dont le désordre et l'encombrement évoquaient l'atmosphère d'une rue indienne. Que dire ? Mrs Maxted était morte et elle était morte — seule.

Il passa la main sur son visage creusé par l'insomnie, hérissé de poils de barbe, à la fois farouche et inquiet. L'heure de l'action semblait passée qui l'avait porté au-dessus de lui-même. Maintenant il retrouvait ses hésitations et ses scrupules habituels.

Heureusement le Père Anstey s'empressait auprès de Julie. On parla de cacao et Mac Alister entraîna la jeune fille vers la cuisine. Au bout de la salle les voix fraîches des enfants se turent, puis des rires fusèrent.

— Le colonel est à la cuisine, Mr Crane, dit le religieux sur un ton qu'il s'efforça de rendre enjoué. On prépare un petit déjeuner.

— Pas de petit déjeuner pour le moment répondit Crane qui étouffait dans cette pièce où l'entassement des corps — il y avait bien deux cents personnes — le désordre des lits, les rires, les chants rappelaient un peu l'atmosphère d'un abri souterrain à Londres pendant la guerre.

— Nous avons perdu notre chère mère supérieure, annonça le Père Anstey. Elle est morte de ses blessures. Mère Teresalina est introuvable.

De ses doigts maladroits le Père Simpson se pétrissait la poitrine en cherchant son crucifix.

— Avez-vous fait le compte des vivants ? demanda Crane.

— Quarante-cinq adultes et vingt enfants en y comprenant les deux nouveau-nés. Dix-sept familles sikhs et hindoues. Trois religieuses. Quatre hommes — lança le Père Simpson qui recouvrait peu à peu sa sérénité.

— Et les pertes ?

— Je n'en ai pas encore le chiffre. Je ne sais si Mrs Maxted... ou si Mr Baretta...

— Sa femme l'a cherché partout, dit le Père Anstey. Les Pathans l'ont emmené on ne sait où. Personne n'a entendu parler de lui.

Une jeune Hindoue se leva et se mit à peigner ses longs cheveux noirs, épars sur ses épaules. L'angoisse ressaisit Crane. Il pensa à Julie, aux Pathans, à l'Hindoue violée sur la terrasse. « Nous sommes en pleine ligne de feu, songea-t-il. Que va-t-il se passer si nous n'arrivons pas à nous débarrasser de ces saligauds ? »

Le peigne traçait des sillons lisses et brillants dans la chevelure soyeuse de l'Hindoue, sombre, impassible — une femme assez belle qui ressemblait un peu à Kaushalya. A côté d'elle Carlotta paraissait frêle et blanche comme une coquille d'œuf.

Crane admira la pureté de son profil. « Quarante femmes dans la maison et combien de brutes prêtes à les violer ? » se dit-il.

La doctoresse entrait. Elle s'avança vers eux, les yeux fixés au loin, éleva les bras, puis les laissa retomber d'un geste découragé.

— Je ne le trouve nulle part. On m'interdit de sortir.

Ses yeux couleur de cendre avaient perdu tout éclat. Elle déboutonna les parements de sa blouse blanche et les os délicats de ses poignets saillirent sous la peau transparente. Les parements, raides d'empois, craquèrent quand elle les replia.

— Ne le cherchez plus, mon enfant, dit le Père Simpson. Nous allons le faire pour vous, Mr Crane et moi.

— Mais ils ont mis des gardes aux portes. Quelques-uns seulement. Les autres sont partis.

— Ils ne sont certainement pas partis, dit Crane.

— Un Afridi m'a déclaré qu'ils partaient pour le front.

— Quel front ? Il n'y a pas de front.

— Ils ont dû faire une petite incursion dans le voisinage, dit le Père Anstey. Heureusement pour nous, les Cachemiriens ne sont guère de force à se mesurer avec eux. Qu'en pensez-vous Mr Crane ?

— Ils « nettoient » sans doute le village. Mais on les reverra bientôt, répondit Crane qui pensait surtout à l'avion.

— Le village, murmura le Père. Je ne sais rien du village. Miss Jordan et Miss Shanks ont dû y rester. Elles ne sont pas venues se réfugier ici.

— Toute la nuit le village a brûlé, dit la doctoresse. On voit encore les feux.

— Allez donc déjeuner, Mr Crane, dit le Père Simpson. Nous avons à faire au dehors.

— Je crois préférable de rester ici jusqu'à ce que nous ayons pu parler avec ce jeune officier... Comment s'appelle-t-il donc ?

— Sikander Shah.

— Eh bien ! c'est lui qui a pris le commandement. Attendons-le.

— Les morts n'attendront pas. J'exige que les morts soient enterrés. Personne ne me dictera ma conduite. Je sors, dit-il, et, dans sa hâte,

il heurta Crane de son gros ventre. Il faut retrouver Mr Baretta. Personne ne m'empêchera de les chercher, lui et la mère Teresalina.

Il marcha vers la porte, se retourna, avança le menton et dit :

— Tâchez de réconforter Mathieson. Parlez-lui un peu.

Les enfants chantaient toujours lorsque Crane entra dans la cuisine. Assis devant l'une des tables le colonel, impassible en apparence, s'occupait d'un petit Cachemirien de cinq ou six ans et s'efforçait de lui faire manger sa bouillie.

— J'ai vos souliers, Crane. Ils sont là, sous la table. J'ai aussi votre rasoir et vos cigarettes.

— Merci, dit Crane, trop las pour s'étonner du calme surprenant de Mathieson.

Il s'assit à son tour et commença à se chausser.

— C'est un vilain petit garçon, dit le colonel. Il ne veut pas manger.

— Il paraît que les Pathans sont partis pour le « front » dit Crane. Est-ce vrai ?

— Oui, en camion. Je les ai entendus.

— De quel front s'agit-il ?

— Je n'en sais rien. Mais je peux vous confier un secret : la ligne de front passait ici hier soir.

— Après tout, il y a peut-être une ligne de front.

Les yeux de l'enfant allaient de l'un à l'autre. Mathieson sourit, mit une main sur l'épaule du petit garçon et de l'autre reprit la cuillère.

— Allons, du courage !

Mais l'enfant n'entr'ouvrit pas ses lèvres d'un rouge bleuté.

— Où est donc le Père Simpson ? demanda le colonel.

— Il est allé donner à manger aux lapins.

— Tu vois que les lapins mangent aussi. Quand nous mettons-nous au travail ?

— Vous avez besoin de sommeil.

— Je dormirai plus tard. Nous avons à faire. Alors quand s'y met-on ?

— Ne vous dérangez pas, mon colonel. Je vous assure que nous pouvons nous passer de vous.

— Voyons, vous savez bien que creuser nous réconforte. C'est vous-même qui l'avez dit.

— Nous nous en tirerons tout seuls.

— Je veux venir.

Le colonel parlait d'un ton simple et décidé et Crane abandonna la discussion. Mathieson avait posé, avec une tendresse un peu distraite, sa main droite sur la tête du petit garçon et lissait doucement les cheveux sombres.

***

Vers le milieu de l'après-midi, la seconde tranchée fut prête. Les trois hommes l'avaient creusée sous les pommiers du verger. Au flanc de la colline la fumée des incendies chassée dans l'air automnal coiffait

les bouquets d'arbres et, sur la rivière, les péniches ressemblaient à des bateaux de papier. Dans le lointain les arêtes neigeuses des hauts sommets, dégagées des nuages, se dressaient comme des crêtes de coq d'une blancheur éblouissante.

A midi environ Sikander Shah était arrivé à la Mission au volant d'un camion avec quatre soldats blessés. L'un des hommes se tenait debout, immobile près du capot, soutenant de sa main droite, son avant-bras gauche déchiqueté par les balles. Le sang coulait goutte à goutte de la blessure sur la main qui soutenait le moignon et l'on voyait pointer des esquilles d'os à travers la peau terreuse.

Sikander Shah s'avança vers Simpson et ses compagnons qui terminaient leur travail et les salua cérémonieusement.

— Je tiens à vous présenter mes excuses au sujet des regrettables incidents de la nuit dernière.

Économe de ses mots il parlait un anglais très pur avec l'accent un peu recherché des Hindous cultivés.

— Merci pour cette marque de sympathie, répondit Mathieson en pâlissant.

— Mes hommes ignorent les convenances, reprit l'Afridi.

— On nous a dit que vous partiez pour le front. Est-ce exact? Y a-t-il donc un front? demanda le Père Simpson.

— Non.

Il hésita.

— Ou plutôt si... Il y a bien un front, mais nous ne partons pas.

— Alors laissez-nous partir.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que nous sommes en guerre et que la Mission est sur la ligne de feu; c'est un point stratégique important. Il n'est pas possible...

Le Père Simpson jeta sa bêche et se hissa péniblement hors de la tranchée.

— Il suffirait d'un seul camion pour nous évacuer de l'autre côté de la rivière.

— Je n'ai pas de camion.

— Et comment appelez-vous donc le véhicule qui est là-haut? hurla le colonel.

— Ce camion me sert d'ambulance. Je ne peux pas vous le prêter.

— Si vous avez une ambulance pourquoi amenez-vous vos blessés ici? demanda le Père Simpson.

— Parce que c'est mon quartier général.

— Et aussi votre hôpital?

— Oui.

— Et vous osez me l'annoncer tranquillement dit le Père Simpson en explosant. La sueur au front il écumait de rage : après tout ce que

vos hommes ont fait! Ils violent les femmes qu'ils rencontrent, les assassinent et vous prétendez les faire soigner par les survivantes.

— Mon Père, voyons mon Père, vous oubliez les « convenances », interrompit le colonel.

— J'ai tort, pardonnez-moi.

Le Père baissa la tête, écrasa lentement du pied droit une pomme à demi pourrie, puis leva les yeux vers le jeune officier :

— Il ne m'appartient pas de refuser l'accès de cette Mission ni à vous, ni d'ailleurs à quiconque. Que voulez-vous?

— J'ai avec moi un blessé grave.

Depuis un moment Crane observait l'Afridi qui se tenait près du capot. Le sang coulait un peu plus fort et il semblait que le bras déchiqueté fût près de se détacher du corps.

— Il faut qu'il voie un médecin. Vous avez ici une femme médecin, je l'ai rencontrée ce matin.

— En effet, il y en a une, répondit le colonel. Vos hommes ont tué son mari. Quant à elle ils l'ont violée pour se donner un peu de bon temps.

— Pourtant elle ne vous refusera pas ses services, dit le Père. C'est une grande âme.

— Merci.

— Mais elle manque d'anesthésiques.

— Les Pathans sont des gens très courageux, dit le colonel.

— Merci, répéta le jeune Afridi. Je vous suis très reconnaissant.

Il fit demi-tour avec raideur, tandis que, repris par la colère, le Père Simpson lui criait :

— Ne pouvons-nous donc rien attendre de vous en échange de nos soins?

L'Afridi revint sur ses pas.

— Qu'entendez-vous par là?

— Pouvez-vous nous garantir que les horreurs de la nuit dernière ne se renouvelleront pas?

— En temps de guerre on ne peut rien garantir.

Crane, silencieux jusque-là, sortit de la tranchée.

— Un *Tempest* a survolé les lieux ce matin pour repérer sans doute l'emplacement de vos troupes. Je pense que vous l'avez vu?

— Je l'ai vu.

— Je pense que vous savez aussi que vous avez des camions, dit Crane. Le colonel les a vus.

— J'ai des camions mais je n'en ai pas pour vous évacuer.

— Je ne pensais pas à cela mais aux risques de bombardement par les *Tempest* que ces camions nous font courir.

— Les *Tempest* ne sont pas à nous. Je ne suis pas responsable des dégâts qu'ils causent.

Sur la terrasse le soldat afridi parut serrer un peu plus fort son avant-bras et une lueur de souffrance brilla dans son regard.

— Et puis nous défendons notre droit à la vie, ajouta l'officier.

Et, tournant le dos avec hauteur, il s'éloigna suivi par le soldat dont l'ample capote était maculée par une traînée de sang.

Ils enterrèrent les morts à cinq heures de l'après-midi. Des Pathans montaient la garde aux grilles ; d'autres faisaient la cuisine dans le bois au-delà du verger, mais le gros de la troupe n'était pas revenu et l'officier afridi était parti en camion vers ce prétendu front dont il paraissait ignorer l'emplacement. Des nuages de fumée montaient des pentes boisées et se dissolvaient dans l'air chaud. Quelques détonations, de rares et brèves rafales de balles déchiraient de temps à autre le silence qui régnait sur les collines.

Ils se groupèrent autour de la fosse commune. Crane était près de Julie et du colonel qui, en dépit des adjurations de tous, avait voulu assister à la cérémonie. A une extrémité de la fosse, Mac Alister et six religieuses entouraient le Père Anstey. Seules les voix querelleuses des minah-birds, cachés dans les vignes, venaient rompre le silence.

De la doctoresse Baretta, dissimulée derrière le Père Simpson, à l'autre extrémité de la fosse, Crane n'apercevait qu'un pan de blouse qui flottait comme un drapeau blanc. Dans la confusion générale le Père n'avait pu retrouver ses vêtements liturgiques et une étole, faite de bandes chirurgicales assemblées, entourait son cou. Derrière lui, s'élevait peu à peu dans le ciel un fin ruban de lumière bordé d'une énorme frange d'ombre. Les minah-birds pépiaient, les deux Pères récitaient les prières liturgiques, le chœur des religieuses répondait dans un murmure. Crane, assommé par tant de chocs successifs, ne pensait plus à rien. Il dormait debout. La voix du Père Simpson se brisa, puis monta très haut, étouffant le murmure des religieuses. Tiré de son rêve, Crane se sentit glisser en avant, happé par le sommeil, puis il se ressaisit. Au même moment le soleil quitta la crête neigeuse qui parut s'embraser et se colora d'un bleu ardent. Crane étendit les mains et revint brusquement à lui, les yeux fixés sur la bouche béante de la religieuse allemande.

Il chercha Julie à son côté. Elle avait disparu.

— Elle est partie, dit le colonel.

— Où cela ? Quand ?

— A l'instant.

Le colonel ébaucha un sourire douloureux qui bouleversa Crane.

Crane se mit à courir vers l'ouest de la Mission. A l'endroit où il avait vu pour la première fois l'officier afridi, à proximité du carré de choux, il s'arrêta. Julie se dirigeait d'un pas lent vers les cabanes à lapins. Il l'appela :

— Julie !

Elle ne répondit pas mais il sentit qu'elle l'avait entendu.

— Julie, appela-t-il encore.

Elle lui tendit sa main gauche sans se retourner.

— Mon Dieu, dit-il. Je ne vous ai même pas vue partir.

— C'est ce que je voulais.

Elle se tenait très droite et ne pleurait pas.

— Est-ce fini là-bas ? chuchota-t-elle.

— Non.

— Je n'y tenais plus. Vont-ils m'en vouloir ?

— Le Père Simpson ne vous en voudra certainement pas.

Il prit la main tendue qu'elle retira au bout d'un moment, avant de saisir celle de Crane qu'elle serra fortement.

Ils arrivaient au jardin en se tenant toujours la main, elle un peu avant, l'air pensif. Les choux ressemblaient à d'énormes pivoines bleu-vert prêtes à fleurir dans l'air crépusculaire. Une décharge éclata tout près d'eux et ils sursautèrent. Julie serra plus fort la main de Crane. Une seconde rafale de balles crépita, plus proche encore et les lapins affolés bondirent dans leurs cabanes.

« Ils doivent avoir faim », pensa Crane et, tout en marchant, ils cueillirent tous deux des feuilles de choux.

— Ouvrez la cabane, dit Julie.

Elle lui lâcha la main et il ôta la cheville de bois qui fermait la porte.

— Il devait soigner les lapins chez lui quand il était enfant. — Il poussa la porte. — C'est du Père Simpson que je parle, ajouta-t-il.

Dans la cabane deux lapins battirent en retraite, affolés en se cognant contre les parois. Crane allongea la main, attrapa des oreilles lisses et ramena un lapin qu'il serra contre lui, en caressant de sa main libre la tête soyeuse et dure.

— Prenez-le, Julie.

Elle éleva le lapin devant elle ; il cacha soudain le bas de son visage jusqu'à ses yeux noirs et brillants. Crane pensa que ces mêmes yeux l'avaient regardé au-dessus d'une couverture dans l'infirmerie... Il éprouva une vive émotion et les mots jaillirent soudain de sa bouche, tendres et maladroits :

— J'avais quelque chose à vous dire ; mais je ne trouve jamais un endroit pour vous en parler. Je voulais tout le temps vous le dire... C'est vraiment un drôle d'endroit pour tomber amoureux.

— Pourquoi ? Cet endroit n'est pas si mal. Elle sourit et ses lèvres douces se gonflèrent. Il n'est pas si mal. Nous sommes ensemble. Il est même très bien, cet endroit.

— J'en ai assez de tout ce qui se passe, je ne peux plus le supporter, dit Crane.

Julie pencha la tête de côté, appuya sa joue contre la tête du lapin

et leva les yeux vers Crane. Un camion descendait la colline en faisant grincer ses essieux.

— Êtes-vous marié?

Il secoua négativement la tête.

— Me dites-vous la vérité? Si vous êtes marié... Je tâcherai de ne pas y penser.

— Je dis la vérité... Je serai un mauvais mari, mais un compagnon convenable. Vous divorcerez quand vous en aurez envie.

Julie ne riait pas.

— Pardonnez-moi. Ce que je viens de dire est stupide.

Elle posa le lapin à terre. Crane ferma les yeux. Deux camions montaient à présent la pente de la colline.

Il embrassait encore Julie quand l'avion passa en grondant au-dessus de la vallée. Les lèvres et les seins de la jeune fille étaient doux et chauds. De toutes ses forces Crane essayait de chasser de sa pensée cet avion qui venait dévaster leur univers. Julie se débattit dans ses bras. Il ouvrit les yeux et vit les phares luisants des camions qui redescendaient vers la vallée. Au-dessus des phares, dans le ciel crépusculaire, une balle traçante laissa derrière elle un sillage orangé. Au même moment une bombe vint écraser un pan du mur de clôture de la Mission. Julie resta muette. Ils s'aplatirent contre le sol. L'avion, grondant et crachant des flammes, passa comme la foudre au-dessus du jardin, piqua vers la vallée et disparut.

***

Mac Alister n'avait pas envie de dormir. Elle regardait les rectangles lumineux que la lune dessinait sur les fenêtres. Des moteurs de camions grondaient le long de la colline; des leviers de vitesse grinçaient; de temps à autre, un enfant s'agitait dans son sommeil.

Depuis l'arrivée des Pathans, vingt-quatre heures auparavant, la salle n'avait pas connu un pareil calme; peu à peu les réfugiés avaient cédé à l'épuisement et, à présent, tous ces corps pressés les uns contre les autres gisaient, foudroyés par le sommeil. Il n'y avait plus de lit pour Mac Alister; couchée à même le plancher, la tête calée contre un oreiller, elle s'enveloppait tant bien que mal dans la soutane déchirée que lui avait donnée Crane. Elle en avait vu bien d'autres. Combien de fois, à Glasgow, avait-elle dormi par terre et même parfois sans draps, les nuits où son père était plus saoul que de coutume! Elle se souvenait aussi des jours de fête quand débarquait chez ses parents une tribu de cousins, d'oncles et de tantes venant d'Aberbroath à qui il fallait trouver des lits. Couchée sur le parquet, enroulée dans son imperméable, la petite Janet Mac Alister entendait alors s'élever la toux rauque de sa grand-mère. Elle se serrait contre sa sœur Jeannie, modelait son corps sur le sien et quand sa sœur se retournait, elle se retournait en même temps, sans même s'éveiller.

Un autre corps! Elle pensa brusquement à Crane, à sa propre lutte avec le Pathan, à l'instant où, d'une main brutale, il avait arraché sa blouse. A demi nue, tremblant de rage, elle avait traversé en courant la terrasse et elle avait rencontré Crane qui l'avait enveloppée dans la soutane. Elle revivait intensément ces minutes. Par instants une brusque colère s'allumait en elle qui la brûlait comme une flamme puis, l'instant d'après, elle éprouvait une sensation délicieuse et apaisante.

Elle se leva pour calmer un enfant hindou qui pleurait, elle regagnait son coin quand, au dehors, une bande de Pathans se mit à hurler. Un frisson parcourut la salle. « Ça y est, pensa-t-elle, les voilà qui recommencent... » Un levier de vitesse grinça furieusement, un moteur rugit. Toute sa haine pour les Pathans lui remonta au cœur. Comment la doctoresse pouvait-elle soigner des brutes pareilles? Dans la matinée, on avait amené à Mrs Baretta un soldat dont l'avant-bras était en bouillie. Muette et le visage impénétrable, la doctoresse avait pansé la blessure, puis mis le bras en écharpe.

— Je ne le ferais pas, moi, songea Mac Alister. Que leurs bras et leurs jambes tombent en pourriture!

Le moteur du camion s'arrêta soudain; les hurlements cessèrent, le petit Hindou ravala ses larmes. Mac Alister tendit l'oreille : plus aucun bruit. Elle se sentit soulagée et sa bonne humeur lui revint. Sans doute s'agissait-il de quelque dispute au sujet du camion. Elle poursuivit son chemin, dépassa l'endroit où elle avait couché et s'arrêta brusquement. Crane venait d'entrer, quittant ses deux compagnons qui s'étaient, avec lui, installés, pour la nuit, derrière la porte du vestibule. Saisie par l'angoisse, elle courut vers lui :

— Qu'y a-t-il, Mr Crane? Qu'est-ce qui ne va pas?

— Rien. Tout va bien.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu?

— A cause du bruit. Je me demandais...

— Je leur en ferai voir à ces salauds. Que signifie ce vacarme.

Ils parlaient tout bas et la voix de Mac Alister sifflait de colère. Crane se mit à rire.

— Vous devriez vous reposer un peu, dit-il.

— J'ai dormi cet après-midi. Sortons, répondit-elle. J'ai envie de bavarder un peu. Cela ne vous ennuie pas?

— Pas du tout.

Une petite lampe à huile en cuivre brillait dans le couloir, près d'un cabinet de toilette. Allongés sur le plancher, le Père Simpson et le colonel dormaient. Se faisant vis-à-vis, Crane et Mac Alister s'adossèrent aux murs. La veilleuse éclairait le profil de la jeune femme, ses lèvres serrées, son menton ferme et saillant d'Écossaise.

— On ne les entend plus? dit-il.

Il la regarda fixement, mais les petits yeux farouches se dérobaient sans cesse.

— Vous avez l'air fatigué. Allez donc dormir, dit-il.

— Nous ne pouvons pas tous dormir. Il faut des veilleurs.

A ce moment un camion démarra sur le gravier de la terrasse et de nouveaux hurlement s'élevèrent.

— Qu'ils sont bruyants, ces salauds, dit-elle.

Le camion s'éloignait et les voix s'apaisèrent.

— Je leur reconnais pourtant une qualité.

— Laquelle?

— Ils ont du cran.

Elle se mit à lui parler du Pathan qu'avait soigné la doctoresse.

— Elle lui a demandé s'il avait mal, poursuivit Mac Alister et il a répondu : « J'adore regarder la viande crue. »

Elle eut un léger sourire et son visage se radoucit ; puis elle étendit la main droite vers le mur où elle laissa errer ses doigts hésitants. « Tout à fait des gestes d'enfant, pensa Crane. Elle a l'air d'une petite fille abandonnée dans la nuit. » Il chassa la fumée de sa cigarette et dans le silence s'entendit expirer profondément.

Mac Alister tourna la tête, prête à parler, quand, du couloir voisin, s'éleva une tempête de cris au milieu d'un cliquetis métallique. Le Père Simpson s'agita dans son sommeil, puis rejeta sa couverture au moment où Crane, par une inspiration soudaine, poussait Mac Alister dans le cabinet de toilette dont il claqua brutalement la porte.

Brandissant des lampes à huile, deux Pathans s'avançaient et le Père Simpson plus prompt que Crane alla à leur rencontre.

— Où sont les femmes? Où sont-elles? demanda l'un d'eux en balançant sa lampe.

Il parlait, avec un curieux accent, un anglais rudimentaire.

— Il n'y a pas de femmes, répondit le Père Simpson. Vous êtes complètement ivre. Allez-vous en.

— Nous voulons des femmes.

— Vous êtes ivre. Il n'y a pas de femmes ici. Où est Sikander Shah?

— Qui? Qui? Quoi vous dire?

— Votre officier, hurla le Père.

— Officier! Officier! Pas d'officier. Où sont les femmes?

— Il n'y a pas de femmes, répéta lentement le Père.

Furieux, le soldat fit tournoyer sa lanterne.

— Attention, mon Père, ces brutes vont vous tuer, cria le colonel qui s'élança vers le Père Simpson.

La lanterne tournoya de nouveau et vint s'abattre sur les poignets du religieux qui, pour se protéger, avait étendu les mains en avant. Il tomba à la renverse, s'abattit contre le mur et hurla en tremblant de colère :

— Il n'y a pas de femmes. Fichez-moi le camp, fichez-moi le camp.

Le Pathan le frappa au visage et le colonel le prit par les épaules pour l'emmener ; mais le Père Simpson se dégagea d'une secousse et rugit avec obstination :

— Où est votre officier ? Quand revient-il ? Où est Sikander Shah ?

Pour la troisième fois, le Pathan frappa le Père Simpson qui s'effondra sur le plancher en brandissant ses poings.

Mathieson et Crane coururent vers lui et le relevèrent mais de nouveau la lanterne s'abattit sur l'épaule du Père avec une telle violence qu'elle s'éteignit. Une fumée huileuse jaillit vers le visage du religieux et l'aveugla à demi. Étourdi, chancelant, il répétait sans cesse : « Il n'y a pas de femmes. Fichez-moi le camp. » Puis la tête lui tourna, il étendit les mains, son visage vint buter contre la porte et ses doigts s'accrochèrent à la lourde poignée de cuivre. Sous son poids la porte céda et il fut projeté la tête la première dans la salle. Une femme se mit à hurler et aussitôt quatre Pathans se ruèrent dans le dortoir, riant, se bousculant et piétinant dans leur hâte le corps du Père Simpson.

Mathieson gisait aussi par terre, essayant de couvrir le Père Simpson de son corps. Brusquement plusieurs coups de sifflet aigus retentirent sur la terrasse et un moteur ronfla.

Dans une galopade effrénée les quatre Pathans rebroussèrent chemin et renversèrent Crane au passage en criant : « Nous revenir. »

Crane fut le premier à se relever. Sur la terrasse les coups de sifflet continuaient à retentir et les camions s'ébranlaient. En chancelant Crane alla fermer la porte du couloir. Il entendit pleurer les enfants, se souvint brusquement de Mac Alister et la fit sortir du cabinet de toilette ; puis, aidé de Mathieson, il releva le Père Simpson qui, roulant des yeux blancs dans un visage noirci de fumée, se frottait rageusement le visage tout en marmonnant :

— Où sont-ils ? Où sont-ils ? Je n'en veux plus ici ; je n'admets pas ces façons. Je ne les admets pas...

— Ils sont partis, mon Père, dit le colonel. Calmez-vous.

— Il faut agir, observa Crane ; ils vont revenir.

— Je ne sais plus. Je n'y suis plus. Je perds la tête... gémit le Père en se cachant le visage dans les mains.

— Venez donc vous étendre, mon Père, proposa Mathieson.

— Non, non. Mr Crane a raison : il faut prendre un parti et, si je m'étends, je me laisserai aller tout à fait.

Il frisonnait convulsivement, la tête secouée de tremblements.

— Qu'en pensez-vous ? Que faire ? Ce ne sont pas les Anglaises qui me tracassent, ni les religieuses. Les soldats n'y toucheront pas. Ce sont les femmes hindoues et sikhs...

Le dernier camion démarra sur le gravier puis la porte du cabinet de toilette battit. Le père marchait de long en large, distrait, préoccupé.

— Je vais me laver la figure, décida-t-il.

L'eau coula dans la cuvette et il s'en aspergea bruyamment le visage.

— Les Anglaises... je me demande s'ils les laisseront tranquilles, reprit Crane en tirant nerveusement sur sa cigarette. Ils ont failli violer Mac Alister...

Le Père Simpson reparut ; des taches noires étoilaient le bas de son gilet de laine blanche qu'il rentra à l'intérieur de son pantalon ; il s'essuya soigneusement les mains sur le ventre, tira de nouveau sur son gilet, puis le lâcha, découvrant, pendant un instant, sa poitrine dodue.

Il s'appuya contre le mur, tira une bouffée de sa cigarette, ferma les yeux.

— Il faudrait leur couper les cheveux, dit-il d'une voix lente.

Le colonel sursauta.

— Couper quoi ? A qui ? Que voulez-vous dire ? cria le Père.

— Aux femmes. Leur couper les cheveux et les faire passer pour des hommes.

— C'est impossible. Elles n'accepteront jamais. Leur couper les cheveux, c'est leur faire une injure grave.

— Et si les cheveux courts leur sauvent la vie, dit Crane. Entre deux maux, elles choisiront peut-être le moindre.

Le colonel arpentait le couloir ; il s'arrêta devant la lampe à huile d'où jaillissaient de petites étincelles, ôta le manchon et régla la hauteur de la mèche, puis il reprit :

— Les habiller en hommes ne servirait à rien ; mais nous pourrions écourter leurs cheveux et les faire passer pour des Européennes. Elles mettraient des robes de ma femme et de Mrs Maxted. Qu'en pensez-vous, mon Père ?

— Cela pourrait réussir, répondit-il. Le seul obstacle, ce sont leurs tabous. Accepteront-elles ?

— Nous leur expliquerons la situation.

— Et les religieuses ? demanda Crane.

— Elles n'ont rien à craindre, dit le Père. Ils ne leur feront rien. On ne touche pas à une Mission, même pendant la guerre.

— En effet, cette idée ne leur est pas venue jusqu'à présent, remarqua Crane avec ironie.

— Allons, ne nous tourmentons pas inutilement, conclut Mathieson. Peut-être ne reviendront-ils pas, peut-être n'arrivera-t-il plus rien.

Et il se dirigea vers le cabinet de toilette d'où on l'entendit crier :

— Il fait noir là-dedans. Votre briquet, Crane.

Crane alluma le briquet et, suivi du Père Simpson, rejoignit le colonel. La pièce était minuscule et, en se retournant, Mathieson heurta du coude le ventre du Père Simpson ; il pensa à la plaisanterie de la veille et dit en riant :

— Elle est bien petite, cette pièce, Crane. Pourra-t-elle servir de salon de coiffure ? Est-elle assez large pour contenir le Père ?

— Je fais la grève, répondit le Père Simpson. Je laisse ma place aux hommes à femmes.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il s'en repentit en songeant à Mrs Mathieson. Sous sa pommette enflée et meurtrie, le sang se mit à battre avec violence. Le colonel n'avait pas bronché.

— Oui, nous pourrons installer le salon de coiffure ici, dit précipitamment Crane. Elles passeront chacune à leur tour.

Les trois hommes sortirent dans le couloir.

— Je crois me rappeler que ma femme avait un pantalon, dit le colonel. En tout cas, je suis sûr que Mrs Maxted en avait un. On pourrait habiller Julie en garçon. En tout cas, je vais aller chercher les vêtements de ma femme. Prêtez-moi votre briquet Crane.

Dans le couloir, Crane se remit à penser à Julie, au courage dont elle témoignait. Fumer l'aiderait à chasser ses idées noires. Il prit une cigarette dans son étui, se souvint qu'il n'avait plus de briquet et, se tournant vers le Père Simpson, lui demanda brusquement :

— Avez-vous du feu, mon Père?

Mais le Père ne répondit pas ; agenouillé, face au mur, il priait.

H.-E. BATES

(TRADUIT PAR NICOLE DUTREIL ET PIERRE MARLY)

(La fin dans le prochain numéro.)

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

POÈMES CHOISIS

par Jean Rousselot *(Pierre Seghers)*

Jean Rousselot a publié ses premiers poèmes en 1934. « La voilà, la vraie simplicité », s'écriait René Char. Depuis, Rousselot a multiplié les volumes (un de ses romans lui valut la *Bourse nationale de Littérature*). Mais la plupart de ses poèmes étaient épuisés, et il a eu l'heureuse idée de nous en offrir un bref florilège. *Emploi du Temps, le Goût du Pain, Refaire la Nuit...* revivent en quelques vers et nous restituent l'écho

Des aveux d'autrefois que je croyais perdus...

La simple innocence de la phrase nous séduit tandis qu'avec le poète nous nous demandons :

Le Verbe, renaissant comme l'herbe au fossé,
Nous rendra-t-il les clés fragiles de la fable?

AVEZ-VOUS LU VICTOR HUGO?

(Éd. Sociales)

On sait l'utilisation que le parti communiste a faite de l'anniversaire de Victor Hugo qui a suscité plus d'une anthologie: celle de Henri Guillemin, celle de Claude Roy (fortement inclinée à gauche), celle de M. Florimond Bonte. Entre toutes, on attendait avec impatience celle d'Aragon, grand poète et, depuis la Résistance, poète national — comme Hugo. Après nous avoir démontré que Hugo est un *poète* (dans une conférence qui vient d'être publiée), Aragon nous offre, hélas! une préface (un article des *Lettres françaises*) incroyablement partisane, dirigée contre Miss Truman et le général Eisenhower. Mais les textes, politiques ou non, emportent tout.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(Suite de la chronique bibliographique page 138.)

UN

AMOUR APAISÉ DE STENDHAL

(1827-1841)

par HENRI MARTINEAU

GIULIA RINIERI DE' ROCCHI était née, en 1801, à Sienne, d'une bonne famille patricienne. Son père avait été chambellan de S.A.I. et R. le Grand Duc. Sa mère, Anna Martini, appartenait à une famille de Pistoie et était une femme d'une distinction infinie. Elle eut trois fils et quatre filles. Quand elle mourut en février 1824, une très longue intimité de plus de trente ans la liait à son cavalier servant, Daniello Berlinghieri. Celui-ci était un Siennois qui, après avoir servi dans l'ordre de Malte et y avoir obtenu une commanderie, s'était sécularisé en 1790, à l'âge de vingt-neuf ans, pour raison de santé. De retour à Sienne, et chargé de fonctions diplomatiques, il avait éprouvé le sentiment le plus vif, amour et amitié, pour la femme de son cher Antonio Rinieri de' Rocchi. Elle était devenue ouvertement la *dame* de ses pensées ; il était son *sigisbée*, et il lui rendait publiquement un véritable culte.

Cette question de *sigisbéisme* en Italie a fait couler beaucoup d'encre ; elle est aussi impossible à comprendre aujourd'hui qu'à éclaircir. Je n'insisterais pas sur les rapports de Berlinghieri et de sa maîtresse, idéale ou réelle, si ces rapports n'expliquaient qu'à la mort de celle-ci Berlinghieri eût reporté son affection sur les enfants Rinieri.

Aussi, quand le 10 novembre 1826, Daniello Berlinghieri vint s'installer à Paris, en qualité de ministre résident de Toscane à la Cour de France, était-il accompagné de Giulia Rinieri qu'il présenta partout comme sa nièce.

Henri Beyle, pour se consoler de sa rupture avec la comtesse Curial [1], montrait alors tout son esprit dans la société et y jouissait de la réputation du causeur le plus étincelant de son temps. En cette fin d'année 1826, ou dans les premiers jours de la suivante, il rencontra, chez Cuvier, Berlinghieri et Giulia. Le 14 janvier il se rendit pour la première fois à la légation de Toscane. Sans doute survint-il dans les jours qui suivirent quelque pique d'amitié, d'amour-propre et de vanité entre Giulia et

1. Voir *la Revue de Paris* de février 1952.
— Près du titre portrait de Giulia Rinieri (Martini)

Henri Beyle ; toujours est-il que la première réconciliation entre eux eut lieu le 3 février 1827. C'est à ce jour que plus tard Stendhal fera remonter l'amour qui les avait enfin réunis : amour latent et tacite, tout fait de sympathie, de curiosité et d'attente. Les choses étaient demeurées en cet état trois ans. Beyle avait voyagé ; puis, toute l'année 1829 fut, en dehors de ses absences, prise par son ardente et fugace passion pour Alberthe de Rubempré (Madame Azur). Mais en 1830, entre Henri Beyle et Giulia les événements se précipitèrent. On peut se demander si la conduite romanesque de Giulia Rinieri ne lui fut pas en partie dictée par la lecture, en décembre, un mois avant ses singulières démarches, de la nouvelle de Stendhal : *Vanina Vanini*. On y voit une Italienne, jeune comme elle, noble comme elle, et qui s'offre la première à l'homme qu'elle aime. Avec Stendhal, Giulia, le 21 janvier, glissait aux confidences, et le 27, elle lui déclarait son amour. Le 3 février elle renouvelait son aveu, en le commentant de ces étonnants propos : « Je sais bien et depuis longtemps que tu es vieux et laid », et elle l'embrassait avec passion.

Elle avait vingt-neuf ans et lui, dix-huit de plus qu'elle ! En admettant qu'elle en fût à sa première aventure sérieuse, il est certain que Giulia avait eu, à son âge, le temps de réfléchir sur les inconvénients de sa situation fausse auprès de Berlinghieri et sur les difficultés qu'elle rencontrerait de plus en plus pour en sortir. Son attitude auprès de Beyle semble avoir été très délibérée. Pour lui, si troublé qu'il fût par la révélation de cet amour imprévu et fougueux, il conserva néanmoins le sang-froid de répondre à la jeune fille qu'il ne l'aimerait pour sa part que dans deux mois, quand il se serait bien assuré qu'elle n'agissait pas par caprice. Et il se mit à songer sur cette singulière fortune qui lui arrivait au moment où il commençait à ressentir les atteintes de l'âge. Le 22 mars pour la première fois Giulia le traitait en amant.

Une telle femme, charmante et spontanée, fragile et désarmée seulement en apparence, mais en réalité d'une énergie peu commune, enseignait beaucoup par son propre exemple au romancier qui avait sur le chantier *le Rouge et le Noir*.

Il est hors de doute qu'en Mathilde de la Mole on ne doive retrouver beaucoup de Giulia Rinieri. L'une et l'autre mettent l'esprit et le caractère au-dessus de la naissance et de l'argent. L'une et l'autre ne craignent pas d'aller contre toutes les règles de la pudeur traditionnelle, en avouant, les premières, leur amour à l'homme qu'elles ont distingué. En dépit de mille traverses, l'une et l'autre savent demeurer fidèles à cet amour. On conçoit qu'ainsi Giulia ait été pour son amant une source double et profondément délectable où se désaltère tour à tour un cœur toujours assoiffé de tendresse et où puisa non moins abondamment un romancier épris de vérité et acharné à creuser toujours davantage un caractère d'exception.

Ce caractère, en dépit des autres modèles qu'il avait également devant les yeux, donna néanmoins au romancier bien de la tablature. Il dut s'y

atteler à plus d'une reprise pour achever la seconde partie de son livre. Il continuait d'autre part son intrigue avec Giulia et à faire en sa compagnie un peu de *mariage secret*, suivant l'expression de M. Benedetto qui, un des premiers, nous a beaucoup appris sur l'histoire de la jolie Siennoise.

La composition du *Rouge et Noir* se poursuivait lentement quand, lors de la révolution de Juillet, les ouvriers typographes quittèrent leur travail pour aller se battre, pendant que Beyle, dans sa chambre de l'hôtel de Valois, rue de Richelieu, notait le progrès de l'insurrection sur les marges d'un exemplaire du *Mémorial de Sainte-Hélène* qu'il relisait au bruit de la fusillade.

Le soir du 29 juillet, il sortit dans la rue et alla aux nouvelles. En passant sous les galeries du Théâtre-Français, il vit un grand insurgé frappé d'une balle près de lui. Il se rendit chez Giulia à la légation de Toscane, rue de la Ville-l'Évêque. Sous prétexte de la rassurer, mais, tout aussi bien peut-être, parce que dans l'obscurité le retour était peu sûr, il y passa la nuit. Et le 30 au matin, en rentrant chez lui, il eut la surprise de voir le drapeau tricolore flotter sur les principaux monuments.

Les imprimeurs reprirent la besogne quelques jours plus tard. Beyle acheva les pages qui lui restaient à écrire. Il se trouvait à bout de ressources. La Restauration n'avait pas accepté de faire de lui ni un archiviste ni un bibliothécaire. Mais, pensant que le nouveau gouvernement aurait peut-être plus d'égards pour ses services passés, il sollicita quelque place. Après que M. Guizot eut refusé de le nommer préfet, il se tourna vers les consulats, et le comte Molé l'envoya représenter la France à Trieste [1]. Il partit le 6 novembre, sept jours avant que *le Rouge et le Noir* n'ait paru aux devantures des libraires.

Son dernier acte, le jour même où il montait dans la voiture qui allait l'emmener loin de France, avait été d'adresser au Commandeur Daniello Berlinghieri, le pseudo-oncle de Giulia Rinieri, une lettre pour lui demander la main de sa nièce.

Il est permis de penser que cette démarche officielle ne fut point faite à l'insu de la jeune fille. Sa position était délicate. L'âge même de Berlinghieri, qui allait prochainement atteindre ses soixante-dix ans, ne la mettait pas à l'abri des mauvais bruits et des railleries des gens, chaque jour plus nombreux, qui savaient que nulle parenté réelle ne l'unissait au Commandeur. (Celui-ci ne l'adoptçra légalement que deux ans plus tard.) Rien d'étonnant à ce qu'elle eût désiré sortir d'une situation fausse et eût tout fait pour se marier. Elle dut avoir d'autant moins de mal à pousser à cette demande en mariage un amant sur le retour et très épris que lui-même redoutait un isolement que son départ de France

1. Voir *Stendhal, Consul de France à Trieste*, par René Dollot. *Revue de Paris*, 1er avril 1927.

lui préparait et que son séjour dans un pays qu'il jugeait situé *in mezzo ai barbari* allait rendre encore plus lourd.

Sa lettre témoigne d'une pudeur qui n'était pas feinte en même temps que d'une prudence un peu effarouchée : « *C'est peut-être une grande témérité à moi, pauvre et vieux, de vous avouer que je regarderais le bonheur de ma vie comme assuré si je pouvais obtenir la main de mademoiselle votre nièce. J'ai besoin d'être rassuré par elle. Mademoiselle votre nièce m'a dit que votre amitié pour elle et votre bonté étaient si grandes, que, même en n'acceptant pas ma proposition, vous ne vous en moqueriez pas trop. Ma fortune à peu près unique est ma place ; j'ai quarante-sept ans : je suis trop pauvre pour m'occuper de la fortune de Mademoiselle. Quand je serais riche je ne m'en occuperais pas davantage. Je regarde comme un miracle d'avoir pu être aimé à quarante-sept ans. Mademoiselle votre nièce ne voudrait pas pour tout au monde, Monsieur, être séparée de vous. Elle passerait six mois à Trieste avec moi et six mois avec vous... Je signerai le contrat de mariage sans le lire... Monsieur, j'ai parlé en honnête homme à un honnête homme...* »

On voit que Stendhal ne faisait pas cette démarche à la légère, qu'il y était autorisé, qu'il était aimé. Un autre de ses soucis fut de bien souligner qu'il n'entendait pas passer pour un coureur de dot. Tout dans sa vie a toujours témoigné du reste de sa délicatesse en matière d'argent. Il ressortait enfin des termes de sa lettre qu'il ne croyait pas au succès de la cause qu'il plaidait : il y donnait des armes pour le battre.

Sa demande était du 6 novembre. Dès le 7, Berlinghieri lui répondit. Une réponse très habile, toute en nuances, pleine de sous-entendus désagréables à comprendre et qui, ne paraissant qu'un simple avis de surseoir un peu, était au fond un refus mal déguisé. « *Mon très estimé monsieur Beyle, J'ai bien reçu la lettre par laquelle vous me faites l'honneur de m'exprimer, avec tant de candeur et tant de noblesse d'âme, les sentiments que vous avez conçus pour la noble Signora Giulia Rinieri de'Rocchi et votre désir de l'obtenir comme épouse. Je n'ai d'autres droits sur cette Damina vraiment supérieure à tout éloge que ceux que veulent bien m'accorder son affection envers moi, datant de son berceau, et la confiance de son père. J'aurais des droits plus puissants que je ne voudrais pas pour tout au monde en abuser, m'opposant à ce qu'Elle crût propre à former son bonheur, sauf le cas où l'objet de ses vœux serait peu digne d'elle et capable de la rendre malheureuse. C'est si peu votre cas que je vous dirai franchement, mon très estimé monsieur Beyle, que j'apprécie au plus haut point l'honorabilité de votre caractère, les qualités de votre esprit et de votre cœur, et je n'aurais pour mon compte rien à opposer à l'union par Vous demandée, si ce n'est la nécessité de laisser mûrir une résolution qui pourrait donner lieu à des repentirs, au cas où se vérifieraient des événements qu'on ne peut, jusqu'à présent, considérer comme tout à fait improbables...* »

Ces dernières phrases embarrassées disent clairement, bien qu'en termes voilés, qu'aux yeux de Berlinghieri, de nouveaux événements politiques pouvaient encore se produire en France, que le retour du roi légitime

ne paraissait pas impossible, bref que la place du nouveau consul était bien fraîche pour inspirer beaucoup de sécurité. Ainsi, ce vieil ultra qui souhaitait sûrement dans le fond de son cœur ce qu'il n'énonçait ici que par des sous-entendus, laissait-il à comprendre que pour un homme désintéressé et qui n'avait d'autres ressources que cette place, c'était se montrer bien pressé que de vouloir fonder une famille sur une fortune aussi récente et aussi précaire. On lisait également entre les lignes, dans cette réponse assez dédaigneuse adressée à un plébéien à qui chaque mot rappelait la médiocrité de sa condition, que la *Damina* n'avait rien en propre ; que lui, Berlinghieri, en aucun cas ne lui fermerait jamais ni son cœur ni ses bras, mais qu'il ne lui ouvrirait sa bourse qu'à bon escient ; et que dans ces conditions il ne fallait sans doute pas trop s'appuyer sur ce qui pouvait n'être qu'un caprice passager de jeune fille.

En vain Berlinghieri ajoutait-il que c'était à Giulia à disposer d'elle-même, que la lettre de Beyle lui avait été remise ainsi que la réponse de Berlinghieri où elle avait toute licence d'ajouter, si elle le désirait, quelques lignes d'elle.

Ces lignes d'elle, nous ne les connaissons malheureusement pas. Giulia ne put certainement qu'exhorter son amant à la patience et l'assurer de la fidélité de ses sentiments. Le temps serait assez *galantuomo* pour arranger les choses. Berlinghieri pensait de même, mais pour s'en remettre à lui du soin de résoudre en fumée un projet aussi insensé. Giulia espérait-elle au contraire que les obstacles allaient peu à peu s'aplanir et que dans quelques mois son mariage avec Beyle paraîtrait raisonnable à un tuteur accoutumé à cette idée ? C'est possible, mais non certain. Du moins elle avait montré qu'il ne convenait plus trop de la traiter en petite fille et qu'elle était d'âge et de taille à penser elle-même à son bonheur.

Pour Stendhal, il devait s'attendre à ce dénouement, au moins provisoire. Il tenait pour son compte plus à l'amour de Giulia qu'à la chaîne officielle du mariage. Rien n'était rompu, c'était l'essentiel.

Il comptait sur l'avenir pour lui ménager encore des heures agréables. Toute amarre était rompue avec *le Rouge et le Noir* qui allait désormais commencer en dehors de lui une vie indépendante. Pour son roman avec Giulia, il en avait le pressentiment, rien n'était terminé.

***

Il n'est point du tout improbable que Beyle ait correspondu avec Giulia durant son séjour à Trieste ; mais qu'elle lui ait donné une assurance précise dans un sens ou un autre, il est plus que permis d'en douter. Les quelques lettres que l'on possède de la main de la jeune fille ne sont pas toutes exemptes de flamme, elles demeurent baignées d'ordinaire dans une phraséologie assez vague qui prête plus à l'interprétation

qu'elle n'impose de certitude. Son amant était il est vrai homme d'imagination, et il ne lui en fallait pas beaucoup pour alimenter ses rêves.

Le premier jalon certain, c'est qu'après son départ de Trieste et son arrivée à Civita-Vecchia, le jour même où il avait appris que le Pape lui accordait l'*exequatur* que dans son premier poste l'Autriche lui avait refusé, Beyle avait reçu une lettre de Giulia lui disant que toute idée de mariage était enfin abandonnée par elle. Quelles furent ses réactions à cette annonce? Il les a tues. Nous comprenons néanmoins qu'il ait placé cette nouvelle au nombre des calamités qui fondirent sur lui en cette seule journée, avec la perte de sa bourse et le début d'une maladie où il manqua de mourir.

Pourtant la rupture d'un projet de mariage n'entraînait peut-être pas dans sa pensée l'obligation de perdre sa maîtresse. Aussi quand deux années de suite, en 1831 et en 1832, pour les fêtes du Palio qui se donnaient à Sienne les 15 et 16 août, nous le voyons se rendre dans cette ville alors que Giulia était demeurée à Paris, il n'est point absurde de croire que l'image qui le guidait à chaque pas de ce pèlerinage, lui représentait une frêle et ardente jeune fille, née en ces lieux et qui y avait vécu son enfance et sa première jeunesse.

Certes le goût des voyages et des spectacles pittoresques restait assez vif chez l'auteur de *Rome, Naples et Florence* pour le mener dans la vieille cité étrusque où se conservaient des coutumes aussi anciennes et aussi curieuses. Mais s'il ne se fût point agi de raviver le souvenir de son amante et de se demander comment il pourrait un jour se rapprocher d'elle, croirions-nous qu'il y serait revenu avec une semblable constance?

Giulia Rinieri n'allait du reste pas tarder à rentrer en Italie avec le Commandeur Berlinghieri. Au début d'octobre 1832 ils se trouvaient à Florence où Berlinghieri pressait les formalités qui lui permettraient d'adopter légalement celle qui n'avait été jusqu'à ce jour que sa nièce supposée ou sa pseudo-pupille. Remarquons la coïncidence : c'est au moment où Stendhal apprend le retour de Giulia Rinieri dans sa patrie que nous le voyons abandonner la rédaction d'*Une Position sociale*, le roman qu'il vient tout juste de commencer et où il marivaude en secret autour de la pensée de son ambassadrice, la comtesse de Sainte-Aulaire, et que pour la deuxième fois il renonce à profiter du congé pour la France qui vient de lui être renouvelé. Aussi est-ce sans trop de surprise qu'au cours des quatre mois qui suivent nous allons le voir reprendre trois fois le chemin de Sienne et ne pas y demeurer au total moins de cinq semaines pleines.

Il y avait exactement deux ans qu'il avait à Paris dit au revoir à Giulia quand, le 6 novembre, peu après avoir fait un court voyage dans les Abruzzes, il quitta de nouveau Civita-Vecchia, repassa par Orbetello et arriva à Sienne le 7 sur les onze heures du matin. Il n'en devait repartir que le 19. Au cours de ces douze jours, — le témoignage nous en a été laissé par des rapports de police — il ne fréquenta que les demeures

des seigneurs Berlinghieri, chargé d'affaires à Paris, et Rinieri de' Rocchi, employé au secrétariat du gouvernement. Le plus clair du temps où il restait seul en ville, il l'usait à lire au cabinet littéraire. On le vit aussi un jour s'entretenir avec la comtesse de Sainte-Aulaire qui traversait la ville en regagnant la France.

Puis il disparut durant une semaine entière où il se rendit à Florence : le 27 au soir il était derechef à Sienne pour ne s'en éloigner que le 2 décembre. Il fut durant ces trois jours (et ces trois nuits) l'hôte du commandeur Berlinghieri en sa villa de Vignano aux portes de la ville. Giulia y demeurait aussi, cela va sans dire.

Dans les entrevues diurnes, ou nocturnes, qu'eurent Giulia et Henri Beyle, que se passa-t-il au juste? Seules quelques phrases elliptiques de Stendhal en ses *Marginalia* et la suite, — pressentie, devinée, plus que réellement connue, — de leur aventure sentimentale pourrait permettre de romancer l'histoire de cette liaison. Je m'en garderai bien. Beyle a fait dans une note allusion aux yeux morts, à la physionomie ennuyée de Giulia ; mais ailleurs il a mentionné non moins nettement *les enchantements de Vignano*. Comme toutes les amours contrariées, celles des deux amants furent vraisemblablement coupées de plaisirs et d'explications orageuses. Sans doute, une des dernières nuits où ils se virent, Giulia avait-elle avoué à son amant qu'il était question d'un mariage pour elle avec un de ses parents, l'avocat Giuseppe Fracassetti. Tout allait être fini entre eux. Cette perspective dut répandre sur les heures qui suivirent une teinte *lugubre*.

Aussi, quand au début de décembre Beyle avait quitté Sienne, pouvait-il croire son aventure avec Giulia irrémédiablement close et lui écrivait-il qu'il allait tâcher de l'oublier. Promesse ou menace vaine. Le 10 et le 11 de ce mois il faisait un nouveau testament où il demandait à être enterré à Rome *près de son ami Shelley*. Et pour être certain de voir son vœu exaucé et d'être admis au cimetière protestant, il attestait en tête de ce document qu'il mourait *dans le sein de l'église de Genève*. Cependant, le 13 décembre, lui parvenait un mot de Giulia qui contre toute attente lui rendit un peu d'espoir. Mais à ce mot succéda un silence si lourd, si obstiné, que Beyle ne sut plus quelles suppositions faire ni à quelle hypothèse s'arrêter. Tour à tour il se représentait la jeune fille malade, séquestrée, repartie pour Paris, reprise de ses idées de mariage. Elle avait peut-être renoué avec l'avocat Fracassetti, ou, tout aussi bien, brûlait-elle à son tour pour le jeune et beau Carlo Bianchi, le fils d'un ami de sa famille, que Stendhal avait de ses yeux vu, fort empressé à lui plaire. Peut-être aussi, et des lueurs d'espoir venaient dans cette hypothèse éclairer sa nuit, Giulia voulait-elle tout simplement le mettre à l'épreuve et voir si de lui-même il ne reviendrait pas à Sienne pour le temps du carnaval ainsi qu'entre eux ils en avaient un jour caressé l'idée. (Ne croirait-on pas lire la première ébauche du scénario de *Werther*?)

Je suis étonné qu'on ait pu méconnaître l'éloquence de ce bordereau

méticuleux et appliqué dressé dans les marges d'un *Tom Jones*. Beyle y avait énuméré avec une concision un peu sibylline, mais avec netteté, ses raisons de s'alarmer et ses motifs de ne point désespérer lors de ce *very ominous silence* qui dura du 13 décembre 1832 au 16 janvier 1833. Était-il permis en cet endroit de s'attendre à *d'authentiques cris de passion?* Ce serait volontairement oublier à quel point celui qui tenait le mémorandum de son inquiétude a toujours voulu être sec et a constamment imposé silence à un cœur trop enclin à soupirer alors qu'il s'agissait d'analyser. Non, si Stendhal avait soif de précision c'est qu'il était, en cette circonstance, douloureusement incertain. Et le fait seul de noter ses perplexités, d'en chercher les causes, d'en imaginer les palliatifs, trahit son tourment.

Sur ces entrefaites une nouvelle lettre de Giulia vint affirmer que ce silence était fortuit. Sans doute incitait-elle aussi son correspondant trop longtemps délaissé à entreprendre le voyage convenu. Henri Beyle reprit docilement le chemin de Sienne où il arriva le 23 janvier 1833; il n'en repartit que dans la nuit du 12 au 13 février. Comme d'habitude on ne le vit que chez les Berlinghieri, au cabinet littéraire, au théâtre ou parfois, comme au voyage précédent, en visite chez une dame Stainbach, une Anglaise, amie de Giulia.

Au surplus pas un mot, pas une allusion pour se représenter ce que furent ces vingt jours où, une dernière fois, dut se débattre le sort de ces amants obstinés.

Quand il revit à Rome, le 14 février, son ami Tourgueniev, Beyle lui expliqua son absence en l'assurant qu'il revenait de la chasse où il avait pris un petit rhumatisme. Puis quelques jours plus tard devant le nouveau et persistant mutisme de Giulia, il traçait sur un feuillet manuscrit ce simple cri : « *L'ennui étouffe ce pauvre garçon.* » Que pourrions-nous imaginer de plus émouvant sous sa plume pour peindre son désarroi?

Enfin, le 9 avril, il recevait une *fatale lettre de Pietra-Santa*. De cette petite localité où elle était venue passer quelques jours chez la plus jeune de ses sœurs, Beppina, mariée à Tedeschi, Giulia avait adressé à Henri Beyle une sorte de badinage mélancolique et en apparence inoffensif. Après lui avoir donné des nouvelles de son voyage et lui avoir fait part de son projet de passer tout l'été en Italie, elle se réjouissait de ce que le nouveau chef de son amant (le marquis de Latour-Maubourg qui venait de remplacer à l'Ambassade de Rome le comte de Sainte-Aulaire) lui montrât autant de bienveillance que l'ancien. Puis elle ajoutait en toute simplicité : « *Vous me demandez comment vont mes relations* avec l'Ange [1], et *moi, voulant être toujours sincère avec vous, je dois vous dire que, depuis votre départ, j'ai fait la connaissance d'une personne bien plus aimable et plus chère et qui pourrait, je le sens, devenir pour moi dange-*

1. Ces deux mots en français dans le texte indiquent sans aucun doute un des flirts de Giulia : peut-être Giuseppe Fracassetti, peut-être Carlo Bianchi, à moins qu'il ne s'agisse d'un troisième larron : Luigi Barbagli, ou de quelqu'autre encore.

reuse à la longue si je continue à la fréquenter. Mais je sens aussi que je ne suis pas faite pour être heureuse et que je ne le serai plus. Ne m'en veuillez pas, cher ami, de ma sincérité, vous m'avez dit souvent que vous aimiez que je vous ouvre mon cœur ; eh bien, ce cœur court de grands dangers ! »

En fait les événements, pour s'être déroulés avec rapidité, étaient autrement importants que ne le laissait entendre Giulia dans sa lettre datée du 1er avril. Mais pour en avertir un ancien amant nous admettrons, avec ceux qui répugnent à parler de duplicité, qu'elle préférait ne pas se départir d'une retenue toute féminine. En réalité c'est le 23 mars seulement qu'à Florence, elle avait été mise en présence de Giulio Martini, son cousin du côté maternel. La jeune fille, dont nous savons le caractère décidé, lui avait adressé moins d'une semaine plus tard des billets enflammés dans lesquels elle l'assurait qu'elle n'aimerait jamais que lui, ne serait heureuse qu'avec lui. Inlassablement, et comme un refrain, elle lui répétait : *Je t'aime et je t'attends.*

Henri Beyle ne pouvait bien entendu se douter de cette ardente intrigue ; il avait cependant sous les mots couverts de Giulia pressenti la vérité. Il avait compris avec évidence que ce n'était pas un cœur en péril, mais un cœur conquis qui lui mandait pour finir : « *Adieu, mon cher ami, écrivez-moi vite, et montrez-moi que vous me conservez votre chère amitié.* » Quand une femme écrit une telle phrase à son amant, c'est qu'elle l'a déjà remplacé.

Beyle se donna, par principe, le temps de la réflexion ; il mit dans sa réponse du 20 avril la plus apparente bonne humeur. Sa lettre, nous ne la connaissons que par un brouillon, tracé peu d'heures après avoir reçu la *fatale* missive de Giulia. En vain s'efforçait-il au calme ; ses propos qu'il devait, nous a-t-il dit, adoucir par la suite, grincent encore un peu : « *Eh bien donc, nous ne serons qu'amis. Je vous renvoie, en ce cas-là, un papier qui ne signifie plus rien. Pour me consoler, donnez-moi mille détails...* »

Il est assez piquant de remarquer qu'à l'instar de Ninon envers la Châtre, la jeune Siennoise avait remis à Beyle un engagement de même valeur. Le lui retournant, celui-ci feignait un entier désintéressement. La curiosité seule, si on l'en croyait, le poussait à solliciter d'elle des renseignements plus circonstanciés sur celui qui assiégeait actuellement le cœur de la volage enfant : « *Quand l'avez-vous vu pour la première fois ? Vient-il tous les jours, et à quelle heure ? De quel pays est-il ? Est-ce que je le connais ?* » demandait-il encore et il ajoutait : « *Est-il plus beau que moi, j'ai peine à le croire ?* »

Il y avait quelque héroïsme de la part de Beyle à plaisanter ainsi de son physique ingrat, de même qu'à vouloir, lui, amant congédié, consoler l'infidèle : « *Pourquoi dites-vous que vous serez malheureuse ? Le seul malheur est de mener une vie ennuyeuse. Sans vouloir vous offenser, car vous savez combien je vous suis attaché, il me semble que la vie que vous menez depuis deux ans peut être souvent ennuyeuse.* » Et il lui découvrait les belles années qu'elle avait devant elle. Enfin, lui rappelant combien

il avait toujours été discret, il la priait de lui écrire et de lui parler à *cœur ouvert* : « *En amour comme en amitié, dès qu'il y a défiance, ou seulement réserve chez l'un des deux, l'autre est paralysé à moitié, pour peu qu'il soit timide et délicat.* »

De telles effusions d'une sincérité évidente mais qui sent l'application éclairent mieux que de longues analyses le cœur secret de ce gros homme effectivement timide et délicat. Qu'on ne vienne pas nous dire que le ton d'indifférence affichée de sa lettre prouve que le coup que venait de lui porter Giulia n'avait pas été très rude, et qu'un homme plus profondément atteint eût proféré de tout autres cris. Chacun réagit suivant son tempérament. Stendhal goûtait peu en public l'attendrissement niais. Au surplus il savait d'ordinaire se montrer assez maître de soi. N'est-ce pas au lendemain du jour où il adressait à son amante sa réponse anxieuse et calculée qu'il fit avec Tourgueniev sa promenade à Tivoli et que son ami, ne soupçonnant rien de ses inquiétudes, le trouva si aimable compagnon? Sans doute aussi connaissait-il assez le caractère décidé de Giulia pour ne point essayer de la retenir par des gémissements. Ce moyen de mélodrame eût été aussi désastreux pour la garder que pour la retenir. Il préféra, et c'était bien dans sa manière, feindre la légèreté, le désintéressement et même le cynisme en assurant à sa défaillante partenaire qu'il se consolait de son chagrin avec des *demoiselles faciles*. Ainsi entrait en jeu la jalousie, ce puissant atout. Je me refuse pour ma part à voir dans toute cette mise en scène autre chose qu'une comédie fort pénible. Dans ces attestations de bonne humeur n'apparaissent à mes yeux que les sourires pincés d'une sensibilité souffrante. Plus Beyle dissimule, plus il est blessé. Son chagrin fut en vérité si profond que ni le travail dans lequel il essaya de se replonger, ni les raisonnements qu'il se tint à l'infini ne l'en purent distraire.

Il avait pourtant tenté quelque diversion pour se raccrocher à la vie. Mais nous sommes peu renseignés sur ce qu'il avait imaginé. Redemanda-t-il officiellement la main de Giulia? Ou, par pique d'amour-propre, essaya-t-il d'obtenir en mariage quelque autre femme demeurée inconnue? En tous cas il n'obtint qu'un refus.

Les noces de Giulia Rinieri et de Giulio Martini, son cousin, furent célébrées le 24 juin 1833.

***

Ici un nouvel interrègne. Il paraît probable que Stendhal ne revit ensuite Giulia qu'à Paris, trois ans plus tard, au cours du long congé qu'il lui fut loisible d'obtenir grâce au comte Molé.

En mai 1836, au moment de quitter l'Italie, songeant aux amies qu'il allait revoir, il avait noté en marge de son manuscrit de *Brulard* qu'il ne se sentait « *de transport que pour Giulia* ». Depuis son mariage celle-ci était revenue vivre à Paris auprès de son père adoptif, le commandeur Berlinghieri, qui avait attaché le mari, Giulio Martini, à la légation de

Toscane. Le siège n'en était plus rue de la Ville-l'Evêque, mais rue du Marché-d'Aguesseau, n° 4. C'est là que sitôt son arrivée, le consul en congé présenta ses devoirs à la volage jeune femme. Nous ignorons tout de l'accueil qui lui fut fait. On doit le croire toutefois, au cours des premiers mois, assez cordial pour ne pas décourager ses soins assidus et assez réticent pour laisser son *transport* libre de tendre vers d'autres objets.

Il n'y manqua pas. Nous le voyons tenter de renouer avec la comtesse Curial, vouloir épouser la baronne Lacuée, essayer par un assaut brusqué de conquérir son amie de longue date madame Jules Gaulthier. Hélas! ces trois dames se dérobèrent. La vie de Stendhal ne ressemble pas à celle de don Juan!

Cependant, au retour du long voyage qu'il entreprit deux ans après son arrivée en France et qui le mena de Bordeaux à Toulouse, de Marseille en Suisse, de Strasbourg à Cologne et à La Haye, Stendhal va nous paraître avoir été gagné, en juillet 1838, par une impatience réelle. Était-il las à ce point que des pays aussi neufs pour lui que la Hollande et la Belgique aient été impuissants à réveiller son ordinaire curiosité d'esprit? Faut-il croire que cette curiosité était vaincue parce qu'il courait, qu'il volait à un rendez-vous d'amour? Le fait est qu'il ne songeait alors qu'à Giulia et au bonheur de la revoir « *après cent quarante jours d'absence au moins* ». Peut-être une lettre d'elle lui avait-elle apporté de nouvelles espérances? Nous savons du moins qu'au cours des *soirées pleines de grâce et de véritable douceur* qu'elle lui accorda à sa rentrée, l'amoureux qu'il n'avait cessé d'être dut à sa flamme éloquente et à son *insistance* de reconquérir la maîtresse ardente et douce qu'il avait connue à Paris à la fin de la Restauration et ensuite à Sienne. C'est le 3 août que cette *amie de onze ans* lui rendit ses faveurs.

Il demeure ensuite croyable que tout le mois d'août et le mois de septembre Henri Beyle les partagea entre les plus doux passe-temps, près d'une maîtresse retrouvée qui était à la veille de quitter la France ou tout absorbé par le travail qu'il n'avait jamais abandonné.

***

C'est en Italie de nouveau que vont maintenant se dérouler les derniers épisodes de cet amour à péripéties qui, en dépit d'un mariage, de l'éloignement et, avouons-le, des fréquentes inconstances de Stendhal, persistait néanmoins en une liaison apaisante et apaisée.

Rejoignant son poste en 1839, Stendhal avait traversé Sienne le 3 août (encore un anniversaire à fêter) et nous n'ignorons pas qu'entre ces amants réunis une fois de plus s'était livrée une « *battle of* Sienne ». Quel traité, quelle trêve s'ensuivit-il? Nous n'en avons aucune idée.

Mais le 18 mai de l'année suivante nous surprenons dans les notes éparses de Stendhal cette indication fort nette : « *Dans quinze jours je*

vais à Florence. » Le but avoué de ce voyage était de revoir sur place les épreuves du livre qu'il venait d'écrire avec son ami le peintre Abraham Constantin et que celui-ci devait signer seul. L'imprimeur Vieusseux en achevait à Florence la composition. Au cours des lettres fréquentes qu'il adressait à Vieusseux au sujet de ces *Idées italiennes*, il ne disait pourtant pas mot de son projet. Sa vraie pensée, il ne l'exprimait que pour lui seul en soulignant dans un autre endroit qu'il serait content à Florence avec Giulia [1]. Le 3 juin, il notait encore confidentiellement : « *L'idée que je serai dans huit jours à Florence m'emporte et m'enrage.* »

Jamais on ne croira que l'unique souci du livre de Constantin se fût exprimé avec cette impatience! Ce n'est que le 22 juin que Beyle pria Vieusseux d'attendre sa venue pour effectuer les dernières corrections à apporter aux *Idées italiennes*. Il quitta Civita-Vecchia le 30 et arriva à Florence pour assister le 2 juillet au bal donné par la marquise Nencini où il retrouva par hasard son ami Buchon qui repartait au cours de cette même nuit. La rencontre de Stendhal et de Buchon est attestée par le *Journal* inédit de ce dernier qui mentionne également le séjour dans la ville des Médicis d'Alexandre Dumas. On peut d'autre part, dans *Une année à Florence* d'Alexandre Dumas, lire ces lignes : « *La comtesse Nencini a été une des plus belles femmes de Florence, et en est restée une des plus spirituelles. Le pape Jules II a fait don à un de ses aïeux d'un charmant palais bâti par Raphaël. C'est dans ce palais qu'elle habite, et dans le jardin attenant qu'elle donne ses fêtes ; elles ont lieu les quatre dimanches de juillet.* » Sans doute ne m'accusera-t-on pas de trop solliciter les textes, si je dis qu'il est probable qu'en même temps que Buchon, Stendhal ait revu Alexandre Dumas au cours de ce voyage.

Il ne les a en cette circonstance nommés du reste ni l'un ni l'autre. Il s'est du reste montré très sobre de renseignements sur son séjour en Toscane. Le certain c'est qu'il était accompagné de son chien et qu'il donna tous les soins nécessaires aux travaux d'impression qui avaient officiellement motivé son voyage. En réalité, à Florence, où le ménage Martini logeait au palais Riccardi (au coin de la rue dei Servi et de la place de l'Annunziata), il s'était surtout montré l'hôte assidu de cette vieille demeure et il avait su y renouveler en tête à tête avec son amie de fréquents entretiens.

Il ne quitta Florence qu'après y être resté environ vingt jours. Ses rendez-vous avec Giulia avaient tenu dans son emploi du temps une place sentimentale assez grande pour qu'il ait marqué après son départ dans ses *Marginalia* non point, comme on s'y serait attendu : « *Retour de Florence* » mais bien : « 20 *juillet, retour de Riccardi* ». Florence pour lui, c'était le palais Riccardi, c'était sa maîtresse. Le 24, de Civita-Vecchia il écrivit à Giulia. Que lui dit-il en dehors de ses remerciements pour l'accueil

1. En réalité, Stendhal, fidèle à ses petites manies graphiques, a écrit : « *Content he will be at* Flor. *with* Gi. »

qu'elle venait de lui réserver ? Même en l'absence de sa lettre on le peut imaginer sans peine : à savoir que l'affection de son amante lui demeurait un refuge précieux qui ravissait à la fois ses sens et son cœur.

Évidemment ce ne sont là que conjectures. Et quand on voit encore Stendhal noter : « *Ce voyage a été si agréable que je compte le renouveler en septembre* », on peut rétorquer qu'un voyage peut être fort agréable, même s'il n'a point été enchanté par l'amour triomphant.

Certes Stendhal avait à cette date, d'autres amis à Florence, et en premier lieu l'avocat Salvagnoli de qui la compagnie et les anecdotes libérales lui agréaient fort.

Toutefois, quand un mois après sa rentrée à Civita-Vecchia Stendhal, conformément à son projet, reprit le bateau de Livourne et regagna Florence pour un séjour qu'il prolongea jusqu'à la mi-septembre, il est difficile d'admettre encore que l'espoir de la conversation de l'avocat florentin ait été le seul et le premier à l'attirer et à le retenir. Au surplus si le nom de Salvagnoli, à propos de ce nouveau voyage, n'a été prononcé nulle part, nous voyons dans des notes très intimes figurer de la main de Stendhal, à côté du mot Riccardi, une « she » assez facile à identifier, d'autant plus qu'avec elle l'écrivain a plusieurs fois partagé de très tendres plaisirs.

Peut-être faut-il voir là les dernières flambées de cet amour d'automne. Henri Beyle et Giulia devaient pourtant se revoir au moins une fois encore, treize mois plus tard à Florence. Le consul, las et malade, n'avait pas voulu partir en congé sans venir faire à celle qui bientôt serait son *amie de quinze ans* des adieux qui furent les derniers.

Le 22 mars 1842, il tomba inopinément sur le pavé de Paris pour ne plus se relever et mourir le lendemain.

HENRI MARTINEAU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LOUIS DE BROGLIE, PHYSICIEN ET PENSEUR

(Albin Michel)

La plupart des plus grands physiciens du monde — dont dix prix Nobel, Einstein en tête — ont collaboré à ce volume, hommage au soixantième anniversaire de Louis de Broglie. C'est dire l'intérêt de l'ouvrage, qui s'adresse aussi bien au physicien averti qu'au lettré ou au philosophe curieux d'une des plus grandes révolutions scientifiques de l'époque, et de la personnalité de son auteur. On y sent notamment bouillonner les idées qui agitent actuellement la physique théorique, au sujet de l'indéterminisme des phénomènes microphysiques, et qui aboutiront peut-être à restaurer le vieux déterminisme.

Bref, ce livre de cinq cents pages, qui peint une phase prodigieuse de l'histoire de la science, mérite, comme celui qui est consacré à Einstein dans la même collection *(Les Savants et le Monde)*, de figurer dans la bibliothèque de tout « honnête homme »

P. R.

(Suite de la chronique bibliographique page 152.)

JULIEN CAIN

ET LA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

par PAUL GUTH

Le public ne connaît en général de la Bibliothèque nationale que la salle, pareille à un hall de gare, où une foule affamée dévore des volumes, dans l'odeur d'un produit désinfectant qu'un gardien vaporise à des heures régulières.

En fait la Bibliothèque nationale est un univers, aussi complexe, et presque aussi symbolique, que les tombeaux des Pharaons.

M. Julien Cain, administrateur général, me reçoit dans son bureau. Pour parvenir jusqu'à lui j'ai dû passer devant le plâtre du Voltaire de Houdon, dans le piédestal duquel est niché le cœur du ricaneur.

M. Julien Cain ne veut pas que l'on parle de sa personne. Il se confond avec la Bibliothèque. Il en est l'âme, le pivot, la racine. Des lointains de ses lunettes me parvient, filtré, le regard où flotte une fumée d'un gris bleu d'or. Sourire de sagesse, de méditation, de culture. Sourire de doge et de mage, où se dissolvent les miroitements de kilomètres de reliures, la substance de montagnes de livres et les messages des typographies de toutes les langues.

Il est né dans le Montmorency des cerises, il y a soixante-cinq ans. Il fut reçu à l'agrégation d'histoire. Il commença à préparer sa thèse. La guerre de 1914 éclata. Blessé, il entra dans un service, dépendant des Affaires étrangères, où il rencontra des professeurs de la Sorbonne : Vendryès, Réau.

Il dirigea le service de presse étrangère au Ministère des Affaires étrangères. Il apprit ainsi à gouverner un travail de documentation.

En 1930 il fut nommé administrateur général de la Bibliothèque nationale, qu'il ne devait plus quitter, sauf pour s'en aller en déportation à Buchenwald de 1940 à 1944.

Il rêve et sourit avec un penchement de tête de réflexion et de maturation intérieure.

— Quand on a accepté la direction d'un organisme de ce genre et qu'on a conscience de sa complexité, on ne doit pas s'en aller après avoir effleuré les problèmes. La continuité m'est apparue comme le souverain bien. En dix-huit ans de service effectifs on peut concevoir, et même réaliser.

Il se lève et prend la direction de la « visite ». Plus encore qu'un haut fonctionnaire de la Quatrième République révélant à un demi-profane les méandres de ses services, j'ai l'impression de suivre un grand commis de l'Ancienne France, attaché de toutes les puissances de son zèle au fragment de la chose publique que le pouvoir lui a confié.

— Montons d'abord sur le toit! Nous aurons une vue d'ensemble.

Un trajet en ascenseur. Nous parvenons à des escaliers de fer pareils à ceux qu'on plante, en Suisse, dans les flancs des montagnes domestiquées. Nous voici sur le toit, où court un chemin de lattes de fer.

Dans la brume bleue de Paris, au loin, les œufs blanchâtres des coupoles du Sacré-Cœur de Montmartre. De l'autre côté, la fosse majestueuse du Palais Royal.

Et puis, la Bibliothèque nationale, petite ville dans la grande, ceinturée par ses quatre rues qui coulent invisibles : rue de Richelieu, rue Colbert, rue Vivienne, rue des Petits-Champs. Des chevauchements de toits grisâtres, de verrières, de coupoles.

M. Julien Cain me montre le berceau initial.

— Quand Richelieu fit bâtir le Palais Cardinal sur l'emplacement du Palais Royal, les seigneurs ou les notables du temps voulurent habiter près du pouvoir. Dans la rue Sainte-Anne, dans la rue Colbert... L'hôtel de Nevers, l'hôtel du Président Tubeuf...

C'est cet hôtel Tubeuf qu'occupa Mazarin. *Le Grand Cardinal*, dirait volontiers M. Julien Cain, plus encore qu'en parlant de celui des *Trois Mousquetaires*.

Nous entr'apercevons la façade de briques doucement rayonnante de l'hôtel Tubeuf.

— Ensuite Mazarin fit élever par François Mansart, au fond du jardin de la rue Vivienne, un beau bâtiment à deux étages qui devait contenir sa bibliothèque et ses collections. Ce sont aujourd'hui la Galerie Mansart et la Galerie Mazarine.

Plus énorme que plusieurs cathédrales accolées, la Bibliothèque nationale est un gigantesque conglomérat de styles et d'époques.

Le style XVIIe siècle pour la partie Mazarine, le style XVIIIe siècle réalisé par Robert de Cotte dans la cour d'entrée dont nous voyons un fronton. Le style XIXe siècle, de Labrouste, dans la grande Salle de travail des Imprimés et dans le Magasin central. Le style dépôt de locomotives, de Pascal, dans la Salle des Périodiques dont nous apparaît la rotonde, farcie de poutrelles de fer, d'où on s'attend à voir s'échapper la fumée des Compounds.

Le style XXe siècle dans le Cabinet des Estampes et les nouvelles installations.

La difficulté inouïe, que seules connaissent les capitales de la vieille Europe, et qui est étrangère aux peuples jeunes d'Amérique, est de construire du neuf, sans faire éclater le corset de l'ancien.

A deux pas des briques Louis XIII de l'hôtel du président Tubeuf, se dressent les installations les plus modernes. La Bibliothèque nationale de Paris est à la fois un musée d'architecture et de livres du passé et un des instruments de travail les plus actuels du monde.

***

En nous agrippant à nos rampes, nous descendons dans les entrailles de cet univers.

La Bibliothèque nationale, comme une immense province, Bourgogne ou Normandie, est divisée en départements. Huit exactement : Entrées, Manuscrits, Imprimés, Périodiques, Cartes et Plans, Musique, Estampes, Médailles.

Nous nous enfonçons d'abord dans le département des Estampes. La plus ancienne collection publique d'estampes du monde. Elle date de 1667, quand Louis XIV décida de déposer à la Bibliothèque royale les milliers de pièces réunies par l'abbé de Marolles et acquises en 1666.

Cinq millions d'estampes et d'images, françaises et étrangères, depuis les xylographes et les criblés du XIVe siècle jusqu'aux burins et aux lithographies modernes. Affiches illustrées, étiquettes publicitaires, journaux d'enfants, images de piété. Documents sur l'art militaire, l'hydraulique, les transports par eau et par terre, la locomotion aérienne, l'écriture et le livre, les sports et les jeux...

Jusqu'en 1940, il y avait ici d'obscurs réduits. Julien Cain organisa la nouvelle salle qu'édifia l'architecte Roux Spitz en 1947. De grandes tables brunes où un grain de poussière n'oserait pas se tenir à genoux. Des lutrins de la même teinte. Les lignes des murs, lisses et pures, s'ornent de quelques gravures de Van Gogh, Pissaro, Cézanne.

Dessous, les Collections. Huit étages de magasins, réservés aux Estampes. Une espèce d'hypogée de béton et de fer peint de la couleur de l'amande. Des couloirs interminables à la tête desquels sont affichées des inscriptions aussi belles que des poèmes, qui servent à l'orientation dans ce lieu sacré. :

III 6
O mat
A 42

Le gardien entasse ses trésors dans le monte-charge que l'ascenseur élève dans les airs.

La Réserve des Estampes. Des boiseries modernes, dont la blondeur semble sécrétée par des abeilles géantes.

Nous passons devant Daumier : quatre-vingt-deux volumes ; Gavarni : quatre-vingt-sept.

— Voulez-vous voir Rembrandt ?

Sur le flanc d'un long comptoir pareil à ceux où l'on aune le drap,

un préposé manipule un système, enfonce une clef. Sur la face principale il fait glisser un tiroir. Il en tire un énorme volume.

— Regardez les cinq états des *Trois Croix* de Rembrandt!

Les croix apparaissent, zébrées d'éclairs et de ténèbres, surgissent peu à peu, suivant les « états », du fond de la nuit.

Dans des tiroirs voisins, Goya, Dürer, Manet, Corot.

Nous poussons une porte. Au sortir des extases d'études, nous débouchons dans la chambre de Mazarin, parmi l'éblouissement des ors, sous le plafond de Vouet.

Plus loin, Julien Cain entrebâille une porte, à demi fermée par des liteaux. Dans des nuages de poussière des ouvriers préparent une future salle du département des Cartes et Plans.

Nous passons au pied d'un bel escalier de 1937, aux oves de bronze et de six femmes sculptées et nues de Gaumont, qui ondulent des hanches.

Un détour nous jette dans la Galerie Mazarine, réservée aux Expositions. Aux embrasures des fenêtres rutilent les paysages de Grimaldi. *Romulus et Rémus*, *l'Enlèvement d'Hélène*, *les Malheurs de Troie*, *les Renommées* et les trophées se déploient au plafond de Romanelli et volent dans l'azur.

Nous retombons au XXe siècle. Départements des Manuscrits. Le plus riche du monde et le doyen de la Bibliothèque. Il renferme des manuscrits latins et français, des fonds grecs, orientaux. En tout cent quarante mille pièces.

Des manuscrits à peintures permettent de suivre l'évolution de l'art français et de l'art occidental, de l'époque mérovingienne jusqu'au XVIe siècle.

La Réserve des Manuscrits est un véritable coffre-fort de fer et de béton. Les manuscrits de Lamartine, de Victor Hugo, de Renan, de Zola, de Thiers, la correspondance d'Edgar Quinet. Les autographes des classiques légués par le baron Henri de Rothschild.

M. Julien Cain me fait ouvrir une armoire de fer ultra-secrète. Côte à côte, le *Journal* des Goncourt, bourré de ses poisons, Renée Vivien, Barvey, lettres à L. P. Le manuscrit encore clos de M. Bard, magistrat à la Cour de Cassation, sur l'Affaire Dreyfus.

Le Japonais 214, aux dessins scabreux. Et une enveloppe, où pend une étiquette : *Ne pas ouvrir avant le* 1er *janvier* 2000.

La Bibliothèque nationale remplit ici avec fermeté son rôle de gardienne des secrets, de clef des consciences.

Un escalier solennel, dans le goût du Palais de Justice, nous mène au département des Médailles.

Est-ce parce que de l'or est présent ici? Une sonnette grésille jusqu'à ce que nous ayons refermé la haute porte de ferronneries et de verre.

Toute la première partie de ce département est un admirable Musée. M. Julien Cain place sous mes yeux des médailles de Pisanello, Alphonse d'Este par Niccolo Fiorentino, dont les cheveux annoncent déjà Juliette

Greco, des caves de Saint-Germain-des-Prés. Le Grand Camée de la Sainte Chapelle. Le trône de Dagobert.

Mais ce département est aussi un lieu de travail pour les chercheurs. Il renferme quatre cent mille monnaies et médailles, plus de cinq mille camées et intailles, des statuettes, des objets de bronze et de terre cuite, des marbres, des bijoux asiatiques et égyptiens, des vases peints grecs et romains.

En acajou à filets or la Salle Louis XVI, reconstituée au XIXe siècle. Puis le cabinet du Roi, tel qu'il était sous Louis XV.

Les meubles qui l'entourent, dits médailliers, sont d'époque. Ceux du milieu sont des imitations.

— Autour de la Salle, me révèle une bibliothécaire, les monnaies grecques, dans l'ordre de la Géographie de Strabon : Sicile, Macédoine, Grèce, Asie Mineure, Egypte, Carthage. Ici nous nous arrêtons à Carthage à cause du manque de place. Dans la pièce à côté nous avons mis les monnaies grecques espagnoles et les monnaies grecques de Marseille.

Des reproductions des grands portraits de Louis XV jeune et de Louis XIV président à ces expositions des monnaies qui coulèrent entre des doigts helléniques.

Département des Cartes et Plans. Nous le surprenons encore dans son emplacement provisoire, avant son transfert dans les salles que lui préparent les coups de marteaux des ouvriers.

Ici trois cent cinquante mille pièces, allant des portulans sur parchemin du XIVe siècle aux cartes aériennes les plus récentes, sans omettre les atlas des grands cartographes hollandais du XVIIe siècle. Ce département a bien mérité des Alliés, dans la dernière guerre. Certaines de ses cartes du Japon les ont puissamment aidés dans les opérations militaires.

En 1936 M. Julien Cain créa la Salle des Périodiques. Jusque-là elle était inutilisée. On lui cherchait à tâtons une affectation. Les périodiques s'entassaient au département des Imprimés. Pour en obtenir communication on devait attendre des éternités. Le département des Périodiques était aussi inaccessible que les cimes neigeuses du Gaurisankar.

Ce département reçoit l'ensemble de la production française des journaux. Il est abonné à 1579 périodiques étrangers. Les deux dernières années en cours sont conservées dans les trois mille six cent soixante alvéoles de la Salle Ovale qu'éclairent les studieuses lampes à abat-jour verts.

M. Julien Cain saisit avec fierté dans la case IX, alvéole 108 *l'Ochrona Zabytkow*, qui paraît à Varsovie et dans l'alvéole 77, *le Bulletin de la Correspondance Hellénique*.

Dans la Réserve des Périodiques au sol grillagé, il me fait savourer, dans un fichier, à la lettre E, la litanie des Echos : *Echo du Retraité de l'Octroi*, *Echo du Sahara*...

Et les abréviations : F.I.O.A.C., F.G.R... qui ont nécessité la création d'un *Dictionnaire Spécial des Abréviations*.

Cette mer des Sargasses, sans cesse gonflée de nouvelles algues, a fini par déborder. En 1933 on a dû organiser un exutoire. On l'a trouvé à Versailles sur le terrain de Montbauron, que cache la caserne de Ledoux.

M. Julien Cain caresse de la main la maquette de ce nouvel immeuble, juchée sur une table de la Salle Ovale. Un premier bâtiment de huit étages, aux alvéoles de ruche, réservé surtout aux journaux de province, renferme vingt kilomètres de rayonnages.

A la fin de 1953 un second bâtiment entrera en fonction. Pour l'avenir on en prévoit un troisième.

La Salle Ovale et l'Annexe de Versailles totalisent cinq cent mille titres. N'oublions pas les annuaires, aussi bien du Nivernais que de la Haute-Garonne, les publications des grands organismes internationaux, Cour de justice de La Haye, S.D.N., B.I.T., O.N.U... Et les derniers numéros de cent soixante-six revues étalés sur des tables, à portée de la main du public, qui s'installe ici comme dans un cabinet de lecture.

Nous traversons la Cour du XVIIIe siècle. M. Julien Cain a fait installer le Dépôt Légal à l'entrée. C'est ici que les éditeurs doivent, selon la loi, déposer deux exemplaires de chacun de leurs livres. Des guichets, des grilles derrière lesquelles on délivre des récépissés.

Nous passons au service du Catalogue.

— Un des plus compliqués de la maison! Si le désordre se met ici, il se propage partout.

C'est ici qu'on canalise pour la cataloguer la monstrueuse marée de livres qui se rue sur la Bibliothèque nationale et que disciplinent ces guichets, ces tables, ces fichiers.

La *Bibliographie de la France* qu'on rédige ici, est une des principales écluses de ce système de canaux. Elle oriente le flot et le dompte en filets et en gouttelettes que recueille le Catalogue. Le chef du Service des Catalogues dirige ces opérations aquatiques.

D'une étagère, M. Julien Cain détache le cent quatre-vingtième volume où s'arrête pour le moment le Catalogue relié. Il l'ouvre à la dernière page. Le dernier écrivain inscrit est un certain Paul Marion Sweezy.

Nous arrivons au département colosse : celui des Imprimés. Nous pénétrons dans l'illustre vaisseau que construisit Labrouste en 1868 sous le consulat de Taschereau. Là aussi, comme pour M. Julien Cain, la continuité allait pouvoir produire ses fruits. Taschereau régna sur la Bibliothèque nationale pendant vingt ans et forma un robuste attelage avec son architecte.

Labrouste était un novateur. Avec sa triple nef, ses neuf coupoles, vitrées à leur partie supérieure, qui retombent sur une double rangée de colonnes de fonte, avec ses grands arceaux à fond blanc, qui courent autour, et ses médaillons qui décorent les piliers, la Notre-Dame des livres de Labrouste avait grandiose figure. L'éclairage vertical par

vitrages et planchers à claire voie, les transmissions rapides, tout cela représentait, à l'époque, l'héroïsme d'un Prométhée de l'architecture.

Selon ses plans, trois cent quarante lecteurs pouvaient s'asseoir sous les lampes vertes, soixante-dix pouvaient se tenir debout devant les casiers-pupitres.

C'était calculer large. On ne comptait alors qu'environ cent soixante-dix lecteurs par jour. En 1932 la moyenne s'est élevée à cinq cent soixante-dix, en 1950 le chiffre quotidien a parfois dépassé neuf cents. La moyenne est maintenant de vingt-quatre mille par mois. Le nombre des pièces communiquées oscille, chaque mois, entre cinquante mille et soixante-cinq mille.

Le Magasin central des Imprimés éclate sous la pression de six millions de volumes qui couvrent soixante-douze kilomètres de rayons. La moitié de la distance de Paris à Amiens.

En ascenseur nous nous insinuons dans le ventre de ce monstre. Une terrifiante baleine. Ses planchers sont des claire-voies de fonte moulée. Le long de ses côtes, à chaque étage, se suspendent des balcons de fer. En 1937 M. Julien Cain a fait ajouter deux étages, conquis sur des égouts et des caves. On doit en greffer six de plus. La déglutition des tubes pneumatiques lançant les bulletins des lecteurs et le glissement des monte-livres troublent seuls le silence de ces abîmes.

Ce Léviathan garde dans sa panse tout ce qu'on a imprimé d'essentiel depuis Gutenberg jusqu'à M. Vincent Auriol. Même les catalogues des grands magasins, les affiches électorales, les comptes rendus de sociétés financières, les horaires de transports en commun et les palmarès de distributions des prix qui révèlent au monde ébloui que l'élève Durand douis obtint le troisième accessit de thème latin en quatrième au lycée L'Evreux, en 1924.

Les historiens de l'avenir feront leurs choux gras de ces détails.

La Gare centrale est constituée par une cabine. Un aiguilleur siège près de l'orifice des tubes pneumatiques, pareils à des gobelets. Il enfourne dans leurs gueules les tubes de matière plastique où il a roulé les billets de demande des lecteurs. Ceux-ci, aspirés, disparaissent. Ces tubes et ces tuyaux sont les enfants de M. Julien Cain. Il décréta leur naissance en 1934-1935.

La Salle des Catalogues, qu'il fonda de 1935 à 1937, nous offre un pavé semblable au marbre, glissant, luisant, suave aux semelles qui cherchent. Des colonnes rondes d'un Karnak en miniature. Au plafond, des globes blancs. Une espèce de salle de paquebot, où on ne décèle point les vibrations des machines.

Les pas de M. Julien Cain se font de feutre pour m'introduire dans le Saint des Saints : la Réserve des Imprimés. Cent cinquante mille volumes. D'une main pontificale, il soulève les rideaux bruns qui voilent des tabernacles de verre. Je m'attends à voir resplendir des hosties. J'aperçois des reliures infiniment précieuses, des ors, des azurs, des cuirs.

Sur un fichier je découvre avec révérence les noms des imprimeurs et des libraires du XVe siècle, des imprimeurs et des éditeurs du XVIIe au XXe. Les amateurs chuchotent que ces murs recèlent aussi ce qu'on appelle « L'Enfer » : le trésor de l'érotisme. Mais il y a surtout les sommets du rare : les impressions sur peau de vélin, les livres xylographiques, les dix mille incunables, les chefs-d'œuvre des presses de Mayence.

Jadis, pour des privilégiés du travail, qui avaient rempli des conditions draconiennes, on descendait ces fleurs des merveilles à la Grande Salle. M. Julien Cain s'émut de ces périls. Il ouvrit, en 1936, une petite salle sainte, où se creuse un silence de sanctuaire. Des tables brunes, des lampes d'acier poli, des fronts penchés, des mains dont les doigts semblent des souffles, et des souffles qui se taisent.

***

Il reste la vie souterraine. M. Julien Cain me guide dans les entrailles de la terre. Ici nous sommes dans un sous-marin vertigineux. Des tubes gros comme la cuisse d'un éléphant courent au plafond. Des effluves de chaleur nous baignent.

Nous parvenons à la machinerie qui reçoit le chauffage urbain. La salle de régulation cligne de toutes ses lampes, rouges, vertes, bleues.

Depuis 1936 le service photographique est devenu une usine. Des éviers ceinturent des laboratoires. Un des plus gros appareils photographiques du monde, le Bouzard-Calmels, pend à son pont roulant. Il entrelace ses membrures de fer peintes en vert Nil et déborde sur deux salles. Il digère des photographies mastodontes de 60 × 80.

L'atelier de reliure occupe environ trente-cinq personnes. C'est par lui que s'achève notre visite.

Nous remontons au jour. Nous repassons devant le ricanement de Voltaire sous les pendeloques du lustre du vestibule de l'Administration. Le bureau de M. l'Administrateur général nous reçoit pour les conclusions.

La Bibliothèque nationale n'est pas seulement une Babel de bâtiments. Sa fonction est de servir l'esprit en conservant les trésors du passé et en acquérant ceux du présent et de l'avenir.

Ce mot de *conservation* éclaire un drame : celui de l'usure. Prêter ces merveilles à des milliers de mains c'est les livrer, automatiquement, plus ou moins vite, à la destruction.

Au lieu de s'en enorgueillir, M. Julien Cain s'afflige des files immenses de lecteurs qui s'allongent aux portes de sa Bibliothèque. Ce sont, malgré leur bonne volonté, des cortèges de destructeurs.

La Bibliothèque nationale n'est pas faite pour les étudiants qui préparent un examen, ni pour les gens qui préparent un article. Elle est le domaine des chercheurs de longue haleine.

Le directeur du Musée du Louvre est aussi directeur des Musées de France. Celui des Archives nationales dirige les Archives de France. De même, depuis 1945, M. Julien Cain est, en même temps, directeur des Bibliothèques de France.

Il souhaite décongestionner la Bibliothèque nationale, par le jeu des autres bibliothèques de Paris, et notamment des bibliothèques universitaires qui sont encore en retard.

La Bibliothèque nationale succombe sous son universalité. Elle appelle au secours, pour qu'on lui donne de l'air. Elle supplie que des bibliothèques spécialisées la relaient, notamment pour les fonds orientaux.

Déjà pour la Musique ses sœurs du Conservatoire et de l'Opéra la soulagent.

M. Julien Cain rend hommage à ses troupes : six à sept cents personnes en tout. L'armée de ses bibliothécaires se recrute grâce à un diplôme supérieur des bibliothèques, qui livre l'accès au concours définitif. L'état major des Conservateurs, commandant les départements, l'encadre : André Martin (Imprimés), René Josserand (Périodiques), Jean Vallery-Radot (Estampes), Jean Porcher (Manuscrits), Jean Babelon (Médailles).

La politique des acquisitions pose de vastes problèmes. La Bibliothèque s'efforce d'obtenir les éditions les plus rares des grands écrivains. Elle achète les grands manuscrits qui viennent rejoindre *les Pensées* de Pascal et les œuvres complètes de Victor Hugo.

En 1938 le manuscrit de *l'Esprit des Lois*. L'année dernière tout le fonds Diderot. Il y a deux ans le fonds Récamier-Chateaubriand.

Avant la guerre la Correspondance de Napoléon Ier et de Marie-Louise.

Cette année des concours extraordinaires ont permis l'achat, pour quatorze millions, des manuscrits de la Clayette, qui renferment des textes du XIIIe siècle essentiels pour l'Histoire du moyen âge.

Il serait souhaitable que les grands écrivains vivants confiassent leurs manuscrits à la Bibliothèque nationale. Elle est la Grande Muette qui conserve ce qu'on lui donne, sans l'ouvrir s'il le faut, aussi longtemps qu'on le veut. Victor Hugo a montré la voie du legs : *Je donne tous mes manuscrits et tout ce qui sera ensuite écrit ou dessiné par moi, à la Bibliothèque nationale, qui sera un jour la Bibliothèque des Etats Unis d'Europe.*

L'entassement des richesses de la Bibliothèque nationale a enfanté une doctrine de catalogage.

Quand on a hérité des rois de l'Ancienne France et de la Révolution qui confisqua les biens de l'Eglise et des émigrés, on doit respecter l'ordre ancien si on ne veut pas créer le désordre. A elle seule l'histoire des catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque nationale occupe un gros volume, écrit par M. Ledos. Dans les épopées du moyen âge, la geste de Charlemagne comprenait *Huon de Bordeaux*, *La Chanson de Roland*,

Ogier le Danois. Le livre de M. Ledos célèbre la geste du *Catalogue des frères Dupuy* et du *Premier Catalogue de Clément*.

Un des chapitres les plus brillants de la vie de la Bibliothèque nationale est celui des expositions. Ces parades n'ont pas seulement pour mobile le désir de plaire au public et de prouver qu'une vieille maison sait rutiler aussi. Elles fournissent à de jeunes érudits l'occasion de creuser un sujet, de publier un catalogue, de faire leurs premières armes.

La Bibliothèque nationale, qui plonge, par ses racines, jusqu'à Charles V, s'élance, avec son service photographique à la pointe la plus aiguë de l'actualité.

Ses microfilms, ses photographies, ses photostats de documents, de manuscrits et de livres épargnent aux pièces rares la fatigue d'être trop souvent consultées.

Le monde entier vient puiser dans ces reproductions que livrent des spécialistes raffinés.

M. Julien Cain songe aux ruines des deux dernières guerres. Il voudrait créer une photothèque où il entreposerait les photographies de sécurité. L'essentiel d'une civilisation pourrait ainsi échapper aux destructions d'un cataclysme.

Aidé par trois inspecteurs généraux qui sillonnent la France, M. Julien Cain réorganise, avec le concours des municipalités, les Bibliothèques de province et les Bibliothèques Universitaires.

Il veille sur les cousines de la Bibliothèque nationale : la Bibliothèque Mazarine, la Bibliothèque de l'Institut, celle de l'Ecole des Langues orientales et du Muséum d'Histoire naturelle.

Le Ministre de l'Éducation nationale l'a chargé de mettre sur pied la lecture publique. Des réseaux de Bibliobus fonctionnent déjà dans vingt départements.

Enfin la Bibliothèque nationale entretient des rapports avec ses consœurs du monde entier : la Bibliothèque du Congrès de Washington, la Public Library de New York, la Bibliothèque Lénine de Moscou, le British Museum de Londres, dont elle est la plus proche par l'universalité de sa curiosité et par la richesse de son fonds ancien par rapport à son fonds moderne.

Pareil aux humanistes internationaux de la Renaissance, M. Julien Cain, ambassadeur du livre français, a noué des rapports d'amitié avec M. Luther Evans (Library of Congress), MM. Oldmann et Francis (British Museum), M. Lyne (Bibliothèque Royale de La Haye), M. Bourgeois (Bibliothèque Nationale de Berne).

Comme le disait Paul Valéry, *il est sans doute l'homme de France auquel l'organisation des Lettres doit le plus. Il est impossible de mieux concevoir et de prévoir plus lucidement tous les besoins du travail de l'esprit qu'il ne l'a fait, toutes les fois que des problèmes de cet ordre lui ont été proposés.*

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

LA DEUXIÈME SAISON.

LA deuxième saison théâtrale, celle du printemps, commencée avec *Sud* de Julien Green au théâtre de l'Athénée, s'est poursuivie avec des œuvres nouvelles d'autant plus nombreuses que l'année avait été, dans l'ensemble, assez médiocre et que beaucoup des spectacles montés à l'automne se trouvaient passablement essoufflés. Mais le grand choc que l'on attend depuis octobre ne s'est toujours pas produit et il est peu probable maintenant qu'il se produise d'ici l'été. On peut affirmer dès maintenant que le bilan 1952-1953 sera modeste. Nous nous consolerons avec *Sud*, qui, en dépit d'un certain défaut d'efficacité dramatique, a provoqué légitimement un intérêt considérable, avec l'ouvrage singulier et fort de Samuel Beckett, *En attendant Godot*, avec *les Compagnons de la Marjolaine*, de Marcel Achard, avec les succès brillants, mais d'une portée limitée, de l'*Hélène* d'André Roussin et de *l'Heure éblouissante*. Chaque saison ne peut apporter son *Soulier de Satin*, son *Huis clos*, son *Maître de Santiago*. Il faut se faire une raison. Rien de ce que les dernières semaines nous ont apporté n'est absolument de premier ordre.

Il faut sans doute enterrer discrètement la *Jehanne* de deux jeunes auteurs que la compagnie Danièle Delorme nous a proposée à la Comédie Caumartin. Quelques répliques heureuses, quelques silhouettes amusantes au premier acte ne suffisaient pas à faire excuser une anti-Jeanne d'Arc faussement anticonformiste, et somme toute, assez déplaisante : une Jeanne qui, au nom de la revendication d'un bonheur assez médiocre, et d'un pacifisme personnel assez égoïste, réclamait le droit (que personne ne lui eût contesté) de ne pas sauver son pays et de rester au coin de son feu : cela sans grande force dramatique, sans grande qualité littéraire et sans grande invention. Madame Danièle Delorme avait-elle été guidée, dans son choix, par le prestige d'un semblant d'idéologie « progressiste » ou par celui d'un « beau rôle » (on sait que le « beau rôle », ou le faux beau rôle, cache souvent aux yeux du comédien ou de la comédienne la médiocrité d'une œuvre), ou par l'un et l'autre en même temps ? Le fait est qu'elle s'était trompée. *Jehanne* a cédé la place, à la Comédie Caumartin,

à une reprise de *la Neige était sale*, de Georges Simenon, pièce dont le principal mérite est de fournir prétexte à l'une des plus étonnantes mises en scène d'un maître en la matière, M. Raymond Rouleau.

On connaissait depuis longtemps la *Médée* de Jean Anouilh, pièce noire entre les « pièces noires » dont le lyrisme sombre, féroce, désespéré avait séduit bien des lecteurs, mais dont la « création » sur la scène d'un théâtre avait été différée à plusieurs reprises. Cette *Médée* était en quelque sorte une sœur jumelle de l'*Antigone* dont on sait l'éblouissante fortune. Elle avait été composée vers la même époque. Elle était attendue depuis près de dix ans. Ce cercle de curiosités et d'impatiences autour d'une œuvre dont on connaît l'existence, parfois même le texte, et qui tarde à se manifester dans la forme proprement théâtrale, peut être selon les cas, un élément de succès ou un élément d'insuccès. En ce qui concerne la *Médée* de Jean Anouilh, plusieurs causes, fortuitement réunies, ont joué contre le succès. La pièce est, théâtralement parlant, moins habile que celles qui ont fait la triomphale carrière de son auteur. Lente, statique en dépit de la simplicité et de la violence de l'action, affrontant les personnages dans des monologues alternés un peu trop insistants, un peu prolixes, elle semble tourner court dans sa dernière partie. Les thèmes qu'elle traite, et qui ont nourri tout le théâtre de M. Jean Anouilh, ont été, depuis le moment ou *Médée* fut écrite, repris, développés dans tant d'œuvres, avec tant de variations, que le tranchant en est comme émoussé, et que *Médée* semble aujourd'hui répéter des pièces qui ont été, en fait, écrites après elle. L'échec de l'amour, le démenti infligé par l'existence au rêve de tendresse sensuelle et de camaraderie fraternelle du couple, la haine, l'écœurement ou la lassitude qui en résultent, le conflit entre la revendication de l'absolu et les compromis humbles ou médiocres imposés par la vie, le refus opposé par la « sauvage » au bonheur bourgeois, à la tranquillité sociale qu'on lui offre comme une trahison, tout l'univers d'Anouilh avec les clés qui en ouvrent les portes et les personnages qui le peuplent nous est devenu familier. *Médée* en a souffert. Il y a là une injustice. Rétablie à sa place chronologique dans l'œuvre, cette âpre tragédie est sans doute l'une des pièces les plus importantes de son auteur — l'une des plus remarquables par le ton, par la force de l'expression, et par la qualité de langage, et peut-être la plus poétique. Mais elle est venue à nous trop tard. Peut-être la partie eût-elle pu, en dépit de tout, être gagnée si Médée avait été vraiment Médée. Mais, pour des raisons que l'on s'explique mal, madame Michèle Alfa n'a pas été, cette fois, l'admirable comédienne que nous avons plus d'une fois applaudie sans réserves ou presque sans réserves. Pour des raisons que je ne m'explique pas, elle n'a pas joué son rôle, elle l'a déclamé avec une sorte de grandiloquence pénétrée et monotone, qui tuait toute vérité dans l'émotion. Elle est tombée dans le piège du lyrisme oratoire, le pire peut-être auquel soit exposé un acteur devant ce qu'on appelle, en termes de métier, un « grand texte ».

Avec *Médée*, le théâtre de l'Atelier nous a donné *Zamore*, de Georges Neveux. *Zamore* confirme, ce que nous savions déjà, que Georges Neveux est l'un des plus intéressants de nos auteurs de théâtre. La donnée de sa pièce est ingénieuse, le ton en est très personnel, émouvant et comique en même temps, grave et léger, vif et d'une constante distinction. Que manque-t-il à cet écrivain tout particulièrement doué pour s'imposer tout à fait? Peut-être une certaine agressivité, ce qu'en argot de boxe on appelle le punch. Il y a chez lui comme une désinvolture d'amateur. Peut-être aussi, jusqu'à un certain point, le sens du *tempo* dramatique, de ce rythme qui fait que la pièce, à mesure que les minutes passent, à mesure que le crédit accordé au départ par les spectateurs s'épuise et que leur attention se fatigue, gagne en rapidité, en violence, en tension. Les dernières scènes de Georges Neveux ne sont sans doute pas plus lentes que les premières, mais elles paraissent plus lentes, parce qu'elles sont les dernières.

Un autre des spectacles intéressants du moment est *la Rose tatouée* de Tennessee Williams, adaptée par madame Paule de Beaumont, mise en scène par Pierre Valde et jouée au théâtre Gramont. Tennessee Williams, auteur de *la Ménagerie de Verre* et de *Un Tramway nommé Désir*, est sans doute l'auteur américain de ce temps le plus connu en France, et cela à juste titre. Avec Thornton Wilder, avec Saroyan, il est un des meilleurs représentants de ce réalisme poétique qui constitue l'apport propre des États-Unis au théâtre contemporain, et qui tend à évoquer la discussion tragique de la vie, non avec les ressources proprement littéraires du langage, mais avec les mots et les phrases de tous les jours. Le style propre de pièces comme *la Rose tatouée* résulte de ce réalisme apparent, d'une construction quasi cinématographique et d'une transposition qui situe le conflit dramatique dans les milieux les plus pittoresques, les plus exotiques des États-Unis, le Sud, les quartiers nègres, le prolétariat italien. On sait que le roman américain — Caldwell, Faulkner — fait volontiers appel au même exotisme, à la mythologie de la misère, aux images de la violence et de la sensualité. Ainsi se traduit sans doute le désir d'évasion du spectateur, du lecteur américain moyens à l'égard d'une vie abritée, confortable et ennuyeuse, le besoin de dépaysement. *La Rose tatouée*, c'est, dans un village ou dans un faubourg italien du Sud des États-Unis, l'histoire d'une veuve passionnément fidèle au souvenir charnel du beau camionneur qu'elle avait pour mari, et qui a été tué dans une affaire de contrebande. Les commérages malveillants du voisinage finissent par avertir cette Andromaque plébéienne que le mythe de la communion charnelle dont elle avait fait sa raison de vivre était fondé sur une imposture : son mari la trompait. Ce qui donne le prétexte, que sans doute elle attendait inconsciemment, de renoncer à la fidélité exaltée qu'elle gardait à sa mémoire, et de se donner à un autre camionneur, après une résistance honorable. L'intrigue, si intrigue il y a, a peu d'importance en elle-même. Ce qui compte, c'est la couleur vive de

la plupart des scènes, la justesse de dessin des caractères, la vie grouillante et bruyante du village, et parfois cette poésie qui naît, par un art très subtil, des phrases d'apparence les plus ordinaires. L'adaptation, qui posait des problèmes difficiles, est excellente. M. Pierre Valde a triomphé des obstacles que lui opposait l'exiguïté du plateau en metteur en scène expérimenté et intelligent : et madame Lila Kedrova joue le rôle principal avec un véritable tempérament dramatique, qu'on lui connaissait déjà, mais qui ne s'était pas encore affirmé avec cet éclat dans un rôle de cette importance.

Raymond Hermantier a monté au théâtre de l'Humour, la seconde pièce de Jean Mogin, auteur de *A chacun selon sa Faim*. Cette pièce a été, en général, mal accueillie par ceux-là même, par ceux-là surtout qui avaient fait au premier ouvrage de Jean Mogin et à la mise en scène de Raymond Hermantier un accueil quasi triomphal. Sans doute *le Rempart de Coton* laisse-t-il apparaître une raideur d'écriture, un intellectualisme comme désincarné, et des maladresses qui n'étaient pas aussi apparents dans *A chacun selon sa Faim*. Mais il n'y a pas, entre les deux pièces, la différence radicale de qualité que l'on pourrait croire, en lisant la plupart des critiques. En fait, *A chacun selon sa Faim* méritait un peu moins d'éloges et *le Rempart de Coton* méritait un peu moins de sévérité. Le cap de la seconde pièce est difficile à franchir pour un jeune auteur dont les débuts ont été trop faciles, trop heureux. C'est à la troisième qu'on pourra porter sur Jean Mogin, un des jeunes dramaturges intéressants du moment, un jugement définitif.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE CONFORMISTE

par Alberto Moravia *(Flammarion)*

Dès son enfance, Marcel Clerici découvre qu'il a de mauvais instincts. Pour se purifier, il mène la vie la plus banale possible, mais ce conformisme voulu fait son malheur et celui des autres. D'un thème intéressant, l'auteur, servi pourtant par sa maîtrise de la forme, n'a pas su tirer pleinement parti. Tout est expliqué, rien n'est suggéré dans ce livre artificiel ; on ne croit ni aux décisions du héros, ni aux hasards qui le portent.

NICOLE DUTREIL

PHILIPPE DE CHAMPAIGNE

par A. Masille de Poncheville *(Casterman)*

C'est le premier ouvrage qui depuis 1900 ait été consacré au portraitiste officiel du XVIIe siècle (1602-1674). Une documentation en partie nouvelle a permis à l'auteur de préciser la biographie de l'artiste (Paris et Bruxelles ; les dernières années de sa vie — celles-ci mises au point grâce aux registres de l'Académie des Beaux-Arts et à des papiers familiaux). Parmi les illustrations une œuvre jamais reproduite (*La Mort d'Abel*, Musée de Vienne) — à la fin du volume : catalogue général de l'œuvre.

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 160.)

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

La forêt et les arbres

Il y a deux siècles environ, on découvrit que les arbres de l'histoire nous empêchaient de voir la forêt. Foin des grands hommes, des grandes dates, des grands événements ! Voltaire précisant l'intention qu'il a eue en composant son *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations* écrit qu'on ne trouvera point dans son livre ce qu'on a coutume de rencontrer chez les autres, c'est-à-dire des détails sur les guerres et les traités de paix. « On ne s'attachera qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie et les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction et conseiller l'amour de la vertu, des arts et de la patrie. » Si Voltaire ne tient pas exactement sa promesse, si dans *l'Essai* même les personnages de haute futaie occupent plus de place que les taillis, une curiosité croissante, un goût de l'analyse qui va vers l'infiniment petit, en même temps qu'un sentiment — démocratique — d'intérêt pour les obscurs et les masses ont fait que progressivement l'histoire sans noms étend son domaine au détriment de l'histoire avec noms. Ces vastes perspectives s'offrent à nous d'autant plus commodément que la forêt, avec le temps, s'éloigne de nous. Pour les événements qui nous ont récemment secoués ou broyés, nous nous en tenons encore aux méthodes périmées : ce qui nous intéresse, ce qui nous paraît expliquer ou éclairer un proche passé, ce sont les providences et les fléaux qui ont des visages et des noms.

— *L'Histoire générale des Civilisations* [1], publiée sous la direction de M. Maurice Crouzet, et qui, en sept tomes, englobera cinquante siècles depuis *l'Orient et la Grèce antique* jusqu'à *l'Époque contemporaine*, a heureusement commencé par le tome V dont l'objet est le XVIIIe siècle. Je

1. Les Presses Universitaires.

dis : « heureusement » non seulement parce que les auteurs de ce volume : MM. Roland Mousnier et Ernest Labrousse, professeurs de Faculté, assistés de M. Marc Bouloiseau, ont réussi des synthèses difficiles, non seulement parce que la présentation typographique d'un in-quarto de six cents pages, illustré de quarante-huit planches, est irréprochable, mais aussi parce que le XVIIIe est à bonne distance de nous, ni trop loin, ni trop près, et parce que véritablement la civilisation, du moins en Europe, a pris alors une consistance et une allure qu'il est possible de définir.

La révolution intellectuelle, technique et politique, commencée d'ailleurs dès le XVIIe siècle, s'épanouit, poussant au premier plan des idées et des hommes qui ne le lâcheront plus : l'avènement de la raison cartésienne, de l'observation critique dans les sciences, l'essor des techniques qui accroît la puissance de l'homme civilisé sur la nature, l'ascension de la bourgeoisie, puis du peuple, vers les avenues du pouvoir, l'aspiration à l'unité européenne et, plus vaguement, à la fraternité humaine, marquent une nette rupture avec une organisation sociale fondée sur une autorité souveraine, et avec un « esprit » dont la source se situe en Dieu.

L'avantage d'une synthèse comme celle-ci, qui embrasse les cinq parties du monde, est qu'elle comble les lacunes, plus ou moins étendues, que dans ses connaissances offre tout homme, si cultivé qu'il soit. On ne peut tout savoir : si l'on n'est pas complètement ignorant des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine, de la presse ou des étapes de la Révolution, il est rare que l'on soit en même temps ferré sur la technique militaire, l'état de la Perse et de la Chine, ou sur la stratégie navale au XVIIIe siècle. Or il existe par centaines, des combinaisons de connaissances et d'ignorances ; ce gros in-quarto nivelle un peu le jardin où notre esprit se promène.

Le défaut, léger à vrai dire, est que condensant en quelques pages les découvertes lentement acquises, les ouvrages de ce genre nous livrent, sur un ton dogmatique, des conclusions qui ne paraissent sans réplique qu'aux profanes. Par exemple affirmer : « Au XVIIIe siècle le goût s'abâtardit. Montesquieu et Voltaire sont au-dessous de Boileau et parfois de façon désolante » peut sembler extrêmement discutable ; certains historiens littéraires verraient même là une sorte de provocation. Il est vraisemblable que chaque chapitre du livre, lu par un spécialiste, serait, dans les marges, historié sinon de points d'exclamation, du moins de points d'interrogation. Mais comment pourrait-il en être autrement, alors que les spécialistes les plus étroits sont rarement d'accord entre eux ? D'ailleurs ces ouvrages s'adressent, pourrait-on dire, aux non-spécialistes en tous genres, qui auraient mauvaise grâce à se montrer sourcilleux.

— Plus on réduit le champ de telles synthèses, plus l'ampleur de la généralisation a des chances de s'harmoniser avec la rigueur de la spécia-

lisation. La collection qu'avait fondée le regretté René Grousset sous le titre : *Civilisations d'hier et d'aujourd'hui* a précisément pour objet l'étude des « phénomènes religieux, moraux, sociaux, économiques, culturels, qui constituent malgré leur diversité un tout inséparable : une civilisation ». Modestement elle se présente même comme un *complément* des grandes collections, mais son premier volume : *La Société militaire dans la France contemporaine* (1815-1939), est un coup de maître dû à M. Raoul Girardet[1]. Sous un titre qui n'a rien de particulièrement alléchant, l'auteur a écrit un livre admirable de précision, de finesse, d'équilibre. Il a su rendre clair, intéressant et parfois émouvant, le jeu, compliqué, des courants qui au XIXe siècle tantôt baignèrent chaleureusement l'armée, et tantôt l'entourèrent d'une froideur hostile. Rien de plus étonnant à observer que l'antimilitarisme conservateur des bourgeois de 1830 en le comparant avec l'antimilitarisme destructeur des socialistes et des anarchistes à la fin du XIXe siècle. C'est un étrange chassé-croisé de positions, un carrousel dont nous n'avons pas encore vu toutes les figures, puisque les démocraties marxistes font aujourd'hui pâlir les militarismes que nous croyions grand teint. Rien de moins connu aussi que le milieu militaire au XIXe siècle. M. Raoul Girardet, avec une infinie délicatesse, réforme quantité d'opinions erronées sur ce qu'a été le recrutement des cadres, les mœurs militaires, la discipline, l'opposition des militaires et des civils, la conception qu'a eue l'armée de son rôle ou de sa mission dans la nation.

Le plus remarquable de l'ouvrage réside à mon sens dans l'emploi que fait M. Raoul Girardet des innombrables documents qu'il a consultés : avec une sûreté sans défaut il en extrait la citation qui frappe et s'impose à nous comme une révélation. « L'officier semble vouloir faire oublier qu'il est militaire », écrit le général Lamarque en 1826. « Je ne ferai la guerre qu'aux cigares », fait dire Stendhal à Lucien Leuwen qui entre dans l'armée par défi à l'égard de son temps et de son milieu. Un siècle plus tard Émile Faguet déclare : « L'armée est dans le sens précis du mot la conscience de la nation », tandis que Rémy de Gourmont ironise : « Le jour viendra peut-être où l'on nous enverra à la frontière ; nous irons sans enthousiasme ; ce sera notre tour de nous faire tuer, nous nous ferons tuer avec un réel déplaisir. » Des centaines de flèches lumineuses éclairent ainsi notre parcours.

— Nous n'en sommes pas encore à rechercher l'esprit de la dernière guerre mondiale, mais simplement à discerner le rôle des hommes qui ont porté sur leurs épaules de lourdes, d'écrasantes, d'effroyables responsabilités. Ce n'est point si facile et l'abondance même des documents fait obstacle à la poursuite d'une vérité fuyante.

Le témoignage d'un historien de l'antiquité, tel que M. Jérôme Carcopino, de l'Institut, « trop souvent tenu, écrit-il, de reconstruire des

1. Plon, édit.

pans entiers des réalités qu'il étudie avec les menus fragments épars dans leurs décombres » a d'autant plus d'intérêt que ce ne sont pas seulement des *menus fragments* qu'il a pu recueillir mais de nombreuses observations prises à Vichy même dans l'entourage du maréchal Pétain, dont il fut ministre entre février 1941 et avril 1942. En un in-octavo de sept cents pages [1] M. Jérôme Carcopino, à qui d'ailleurs les tribunaux d'exception les plus rigoureux n'ont rien trouvé à reprocher, raconte comment, retiré par la guerrre de l'École Française de Rome qu'il dirigea jusqu'en mai 1940, il fut porté *nolens volens* à des postes-cibles où il était fatal qu'il essuyât des feux partis de tous côtés. Directeur de l'École Normale Supérieure, recteur intérimaire de l'Académie de Paris, Secrétaire d'État à l'Instruction publique, puis, après un limogeage imposé par les Allemands, revenu à la tête de l'École de la rue d'Ulm, M. Jérôme Carcopino a défendu avec plus d'énergie encore que de souplesse les traditions libérales de l'Université contre un régime qui ne leur était guère favorable ; surtout il a disputé son patrimoine humain et matériel à la rapacité de l'occupant.

La plus grande partie de l'ouvrage est donc employée au récit minutieux d'une guérilla de tous les instants ; M. Jérôme Carcopino montre très scrupuleusement ce qu'il a fait, pourquoi il l'a fait, comment il l'a fait. Bien présomptueux qui prétendrait que, dans les mêmes circonstances, il s'en fût mieux tiré. Cette défense et illustration d'un rôle fort ingrat intéressera plus les universitaires que le grand public. Encore est-il qu'elle contient des pages tantôt tragiques, tantôt comiques, fort bien venues. Par exemple, la parade inventée pour dérober à la convoitise de Gœring la *Diane au Bain* de Boucher, la proposition d'échanger la nymphe émue du Musée du Louvre contre *l'Enseigne de Gersaint* par Watteau, que possède le Musée de Berlin, l'indignation courroucée des Allemands devant un troc qui eût consisté à céder un œuf pour avoir un bœuf, et finalement l'abandon de toute transaction forment des scènes d'excellente comédie.

Toutefois les chapitres où M. Jérôme Carcopino s'essaie à pénétrer les intentions et les pensées profondes des protagonistes, aujourd'hui disparus, d'un drame inouï : le maréchal Pétain, l'amiral Darlan, Pierre Laval, ont une valeur historique beaucoup plus grande. Imaginons que Tacite eût été non un chroniqueur mais un témoin, qu'il eût vécu aux côtés mêmes de Claude ou de Néron, quel accroissement de force et d'autorité ne prendraient pas les tableaux des *Annales !* Or M. Carcopino a eu la chance — amère — de pouvoir être à la fois témoin et chroniqueur. C'est pourquoi certaines pages (je pense notamment à celles intitulées : *les dernières journées d'un démissionnaire*) éclairent d'une lueur étrange et fulgurante des visages qui se dérobent dans l'ombre. Je tiens le récit du dîner d'adieu offert par le maréchal Pétain aux ministres qu'il vient

1. *Souvenirs de sept Ans* (Flammarion).

de « démissionner » pour la clef d'un certain nombre de mystères vichyssois.

— Car on a beau se défier des mystères fabriqués par de pseudo-historiens, il est vrai que l'attitude prise par les meneurs d'un jeu dangereux, ambigu, subtil, machiavélique, peut être interprétée de façons très diverses, et qu'aucune interprétation ne saurait être donnée pour la seule correcte. Il est même vraisemblable que les meneurs de jeu n'ont pas toujours jugé leurs propres actes de la même manière ; que le temps, les événements, les épreuves ont modifié une perspective changeante et que, de bonne foi, ils ont maquillé la vérité psychologique.

Aussi doit-on accueillir avec autant d'attention que de réserve les témoignages qui ne portent pas seulement sur des faits matériels. Pourtant les souvenirs du vice-amiral Fernet [1] qui, secrétaire général à la Présidence du Conseil, puis secrétaire général du Conseil national, a de 1940 à 1944 vécu dans l'entourage immédiat des gouvernants de Vichy, apportent à l'histoire une contribution non négligeable. Naturellement bienveillant, fidèle à ses amitiés et à ses admirations passées, étranger à la rancune et à l'esprit de vengeance, l'auteur se garde de jugements tranchants ou d'apologies excessives. Il élucide plusieurs points controversés, et d'une façon qui semble définitive. Ainsi sur l'entrevue de Montoire, le 24 octobre 1940, entre Hitler et le maréchal Pétain, l'amiral Fernet établit qu'elle fut due à l'initiative du Maréchal, averti par l'ambassadeur du Japon que Hitler se proposait de franchir le détroit de Gibraltar et d'occuper l'Afrique du Nord.

— On trouvera également la confirmation ou l'infirmation de certains faits jusqu'à présent discutés dans l'ouvrage [2] que dans un très respectable mouvement de piété filiale M. Alain Darlan a consacré à son père. A côté de documents qui jettent un jour surprenant sur les rapports de l'Amiral avec le Maréchal et Pierre Laval, on a la preuve que la présence de l'amiral Darlan le 8 novembre 1942, jour du débarquement anglo-américain, était fortuite et non pas concertée. D'autres points, d'importance diverse, sont également mis hors de controverse.

— Il y aurait une grande naïveté à croire que l'apologie d'Otto Abetz par lui-même, publiée sous le titre : *Histoire d'une Politique allemande* (1930-1950) [3] contient une confession sincère et complète. Le sous-titre : *Mémoires d'un Ambassadeur* est trompeur. La mémoire de M. Otto Abetz a certainement des éclipses, car la discrétion qu'il montre sur son activité à Paris et à Vichy, pendant l'occupation, est tout à fait remarquable. Si l'on ne possédait d'autre part les documents authentiques où s'inscrit cette activité, le livre nous la laisserait ignorer. Mais l'ouvrage, si tendancieux qu'il soit, est présenté avec une extrême habileté et peut

1. *Aux Côtés du maréchal Pétain* (Plon).
2. *L'amiral Darlan parle* (Amiot-Dumont).
3. Stock.

faire illusion aux lecteurs mal informés. Pour qu'il fût utilisable, il faudrait l'assortir d'un commentaire critique ; il est vrai que le commentaire tiendrait deux fois plus de place que le texte.

Les lumières du moyen age

Le moyen âge a paru longtemps un monde de ténèbres ; c'est qu'on le connaissait peu ou mal. Ainsi sur les anciens atlas le « hic sunt leones » désignait les terres inexplorées. La « barbarie gothique » était un prétexte à ne pas s'aventurer dans un domaine obscur, qu'encadraient la lumière antique et les flambeaux de la Renaissance. On est revenu de ces préjugés depuis un quart de siècle ; on a notamment montré par quelles racines la Renaissance tenait directement au moyen âge et comment le lien avec l'antiquité n'avait jamais été rompu entre le VIe et le XVIe siècle.

— M. Daniel-Rops, poursuivant son vaste dessein qui est de retracer l'*Histoire de l'Église du Christ* vient de publier le troisième volume consacré à *l'Église de la Cathédrale et de la Croisade* [1], c'est-à-dire pendant l'époque qui s'étend approximativement de 1050 à 1350. Les lecteurs de M. Daniel-Rops, qui sont légion, retrouveront dans ce livre les qualités très rares qui ont fait le juste succès de son œuvre : un talent d'exposition brillant d'autant plus qu'il ordonne des événements compliqués ou qu'il éclaire des formes de pensées qui nous sont devenues passablement étrangères, une écriture précise et sobre qui n'exclut cependant ni les images ailées ni un enthousiasme succinct, enfin un respect profond des dogmes catholiques joint à un franc-parler qui n'épargne ni les faiblesses ni les erreurs des hommes, fussent-ils gens d'Église.

L'auteur a mis fortement en relief ce qui caractérise ces trois siècles : l'unité de la chrétienté qui s'est dégagée, non sans peine, des invasions barbares et qui rassemble l'Europe dans une même foi et dans un même idéal. Car, si les conflits entre les deux cités : la céleste et la terrestre, sont nombreux, si la querelle du Sacerdoce et de l'Empire est fertile en épisodes spectaculaires, si le pape et les rois sont en contestations presque incessantes à propos des limites de leurs pouvoirs respectifs, il reste que le christianisme est le milieu nourricier d'où l'Europe tire alors sa force et sa vie. Rien de plus significatif que la lettre écrite par l'empereur d'Allemagne Henri IV au pape Grégoire VII, en 1076. Annonçant au pape sa déposition — Grégoire VII ripostera en déposant à son tour le souverain —, l'empereur reproche au Saint-Père de l'avoir attaqué, lui oint du Seigneur, alors que selon les traditions de l'Église il ne peut être jugé que par Dieu seul. Il ajoute : « à moins — ce qu'à Dieu ne plaise — je n'aie erré dans la foi ». Cette communauté de foi religieuse, on comprend qu'elle ait été défendue avec un acharnement impitoyable : la rigueur exercée contre les hérésies nous paraît aujourd'hui contraster

1. Fayard.

singulièrement avec l'indulgence envers des mœurs qu'on ne saurait qualifier de bonnes, mais les péchés de la chair étaient loin de constituer une menace à l'unité spirituelle aussi grave que les péchés contre l'esprit. Les croisades apparaissent également moins comme une manifestation de prosélytisme que comme une réaction de défense de la chrétienté assaillie par les Infidèles. D'ailleurs, on peut se demander si en cherchant à éloigner le danger, la chrétienté ne l'a pas rapproché. Le contact entre les Croisés et les Sarrasins, malgré des heurts violents, a parfois inspiré aux Occidentaux un sentiment de tolérance qui est un des ennemis les plus sournois de la foi. Mais avant que la tolérance, annonciatrice timide du scepticisme, ait entamé son lent travail de sape, la chrétienté, pendant trois siècles, aura jeté sur l'Europe ses feux magnifiques. L'art, la pensée, la sainteté, tout flamboie.

— A la fin du XIVe siècle et au début du XVe siècle, la France, que ravagent les guerres civiles, subit des secousses physiques et morales telles que son armature chrétienne commence à se lézarder. Dans le minutieux tableau que M. Marcelin Defourneaux a brossé de notre pays à cette époque [1], on voit que si le christianisme anime et inspire l'existence collective des Français, il ne la pénètre plus intimement : les fêtes religieuses, les processions, les cérémonies, la représentation des mystères, l'organisation des confréries, les prédications, les procès ecclésiastiques — dont celui de Jeanne sera le plus spectaculaire et le plus émouvant — sont plutôt un cadre qu'une atmosphère. L'esprit critique et satirique qui s'exerçait jusqu'alors sur les individus, vise de plus en plus les idées. La religion, on le voit par l'évolution des arts, de la sculpture notamment, en se faisant plus humaine, plus familière, s'apprivoise, pourrait-on dire, au détriment de sa majesté.

Au surplus, l'abondance des documents — parmi ceux-ci *le Débat des Héraults de France et d'Angleterre*, *le Ménagier de Paris*, *le Livre des Métiers*, *le Journal d'un Bourgeois de Paris*, *le Jouvencel*, les chroniques de Monstrelet sont les plus connus, mais il y en a bien d'autres — ne facilite pas toujours la tâche des historiens. Elle leur pose des problèmes irritants. Impossible de savoir avec certitude qu'elle était la condition du paysan en France au début du XVe siècle : le moins malheureux des Français ou le paria de la société? Difficile également de connaître exactement dans quelle mesure la guerre a éprouvé la population. Les uns la disent réduite des trois quarts, les autres la montrent menant son train de vie habituel. L'expérience nous a enseigné que les pires catastrophes, en attendant l'ère atomique, sont malgré tout localisées ; il est vraisemblable qu'au temps de Jeanne d'Arc la guerre n'a ravagé que ce qu'elle a touché : un village était pillé, brûlé, ses habitants abattus par les gens de guerre, mais à une lieue plus loin la vie sans doute continuait — comme si rien ne se passait.

1. *La Vie quotidienne au Temps de Jeanne d'Arc* (Hachette).

— Pacifique citadelle de la foi, l'abbaye de Saint-Denis couvrait Paris au nord. Son histoire, qui est liée à celle de la monarchie, est évoquée avec talent dans une petite monographie due à M. Jules Bernex [1]. Le texte, chargé de souvenirs, ainsi que les images fort bien choisies, donneront sans doute aux Parisiens l'envie de découvrir ce qu'il reste (et il en reste beaucoup) de la vieille basilique qu'ils ne fréquentent guère : la fumée des usines leur masque ce haut lieu et ils ont oublié le chemin que prenaient leurs ancêtres pour se rendre aux pèlerinages ou aux foires de Saint-Denis.

— En revanche, ils ont repris depuis peu le chemin de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui couvrait, jadis, la capitale vers le sud. Si bien que lorsque M. Jules Leroy a publié récemment : *Saint-Germain-des-Prés, capitale des Lettres* [2], on a cru qu'il décrivait le fief des soi-disants existentialistes et l'on a presque été déçu de voir qu'il consacrait la majeure (dans tous les sens du mot) partie de son livre à l'ancien Saint-Germain-des-Prés. Pourtant, c'est à l'abbaye bénédictine qu'ont été élaborées les méthodes de la recherche historique, telles que nous nous flattons de les suivre. A côté de la montagne Sainte-Geneviève, hérissée de théologie, les prés Saint-Germain représentent le champ où des esprits curieux, libres, souvent hardis, se sont avancés à la découverte des vérités d'hier.

PIERRE AUDIAT

1. *Saint-Denis à travers les Siècles* (Éditions de la Sarcelle).
2. Éditions André Bonne.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA LAIDEUR SE VEND MAL

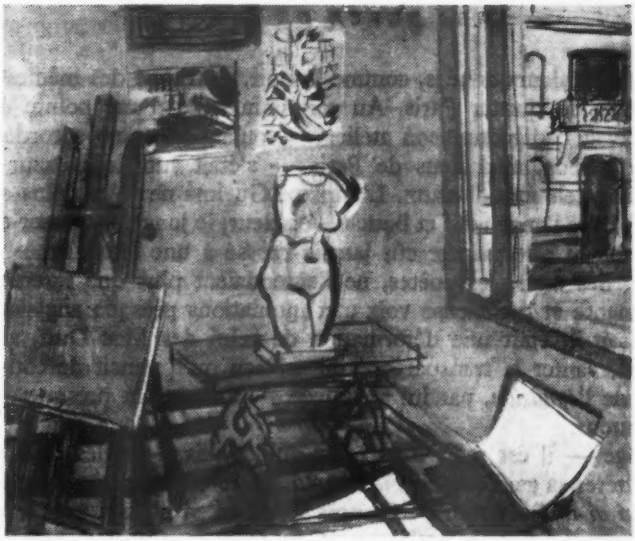
par Raymond Loewy *(Gallimard)*

Né à Paris en 1893 R. Lœwy, après plusieurs années de front (1914-1918) gagna New York en 1919. Il n'avait aucune fortune. Il est aujourd'hui un des plus célèbres « *esthéticiens industriels* » des U.S.A. Il évoque sa carrière dans ce livre qui apporte maintes révélations sur une forme d'activité peu connue du grand public français. R. Lœwy débuta à New York comme dessinateur de modes : le succès lui vint quand il s'occupa de machines. Premier triomphe : transformation du duplicateur Gestetner qui grâce à lui cessa d'être « laid ». Il s'attaqua ensuite aux automobiles, baissa leur ligne, l'allongea. Les locomotives lui doivent une élégance aérodynamique nouvelle. Puis ce fut le tour des frigidaires, des tracteurs — et il changea jusqu'à l'empaquetage des *Lucky Strike*.

Son livre est d'un certain point de vue une psychologie de la publicité. Des photos permettent de comprendre la valeur réelle de ses inventions « esthétiques », presque toujours heureuses. Le récit reflète une certaine autosatisfaction, c'est un chant d'optimisme. Ouvrage très curieux traitant, avec un brio d'exécutant heureux, une matière importante : la beauté de l'objet d'usage courant (beauté toute transitoire d'ailleurs comme celle des humains).

M. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 173.)



LE MOIS A PARIS

Universalité de Raoul Dufy. — Ces bribes de confidences inédites, notées un soir au sortir de chez Dufy, il y a vingt ans, auront sans doute plus de prix que bien des commentaires :

Celui qui découvre tôt sa vocation est un homme sauvé. Quand la Providence nous désigne de bonne heure notre raison d'être, c'est la marque de sa plus grande faveur.

Mon bonheur a été de traduire dans les matières les plus différentes les images que je trouvais en moi. Je n'ai laissé dans le domaine du rêve aucun des possibles qui demandaient à vivre.

La joie de l'artiste est faite des surprises de sa propre découverte, que ces plaisirs soient partagés ou non par ceux qui l'entourent...

J'ai représenté souvent la vérité, plus souvent je l'ai transposée. Je jouis de la signification des choses plus que des choses elles-mêmes... Ce fut le salut de ma vie de ne considérer comme viable et existant que ce qui est beau... Je ne souffre pas de la laideur : j'ai trop de « compensctions »...

La perfection dans la création d'une œuvre d'art est d'arriver à la transparence spirituelle...

J'ai voulu accomplir chaque jour l'effort dont j'étais moralement et physiquement chargé vis-à-vis de ma conscience, vis-à-vis de mon art, j'ajouterai vis-à-vis de mon plaisir. Tous les soirs je me couche content et fatigué en me disant : j'ai été jusqu'au maximum de mes forces, je peux mourir tranquille.

— Ci-dessus *Atelier au torse et au carton bleu*, par Raoul Dufy (photo galerie Louis Carré).

Depuis plusieurs années, comme Renoir, et frappé des mêmes maux, Dufy avait dû quitter Paris. Au céruleum mêlé d'une pointe de rose dont il avait badigeonné son atelier — voulant les murs accordés à ses cheveux blonds, aux bleus de Paris — s'était substitué l'azur moins tendre des ciels méridionaux. L'impasse Guelma ne voyait plus qu'à de courts séjours l'ange actif et bouclé, l'oiseleur, le jongleur, passer du plus grand tableau que peintre eût jamais brossé à une lettre ornée, à une vignette. Ses amis, les poètes, ne l'entendaient plus que rarement, de sa charmante et malicieuse voix aux intonations presque anglaises (son nom, disait-il, était une déformation de celui des Mac Duff, ancêtres irlandais), vanter la transparence du tableau qu'il venait de couvrir — victoire de l'*émulsion*, par lui retrouvée — en oubliant presque qu'il en était l'auteur.

Ni l'âge — il est mort à soixante-quinze ans — ni les douleurs ne surent altérer sa gaieté. « *La vie ne m'a pas toujours souri*, disait-il, *mais moi je lui ai toujours* souri. » Comme Bonnard, il n'aura cessé d'être un enfant jusqu'à sa dernière heure et de *jouer* le plus sérieusement du monde avec les apparences. Pour cet explorateur du ciel et de la mer, pour ce Normand — qui, jugeant trop abstraits les chiffres alignés et les balles de café auxquels on destinait sa vie, préféra tirer de lui-même toutes ses richesses — hachures, traits croisés, triangles, spirales, demi-cercles se muent féeriquement en nuages, en vagues, en mâtures, en conques, en violoncelles. L'admirable, en ces temps de démonstration et de pédantisme, c'est l'aisance et la simplicité avec lesquelles il accroît sa collection d'hiéroglyphes. Tous les objets, tous les spectacles ont été résumés et suggérés avec une économie de moyens extraordinaire ; les moindres fractions du monde sensible, la Mer, l'Électricité, le Vin, les Courses, le Cirque, une province, une baigneuse, un port, un orchestre, réduits à de nouveaux dénominateurs.

Couvertes de frottis légers et transparents, ses toiles tiennent du dessin rehaussé et de l'aquarelle. Des teintes plates tantôt débordent le contour initial, tantôt, posées par bandes, servent de fond au dessin comme dans les estampes populaires coloriées au pochoir, les tissus imprimés ou les faïences rustiques. Toute recherche de relief et de trompe-l'œil est évitée. Ce sont des images planes qui se soucient fort peu de l'optique traditionnelle et même de la vraisemblance. Un arbitraire exquis y règne, un don de transposer qui s'appuie sur les enseignements que l'artiste a tirés de ses séjours dans les ateliers de teinture, chez l'imprimeur, chez le tisserand, chez le céramiste. Réciproquement qu'il eût à composer un décor, une étoffe, un « jardin de salon », une tapisserie, ou à illustrer un livre — et chaque fois dans un esprit différent — Dufy n'avait qu'à consulter ces dessins et ces aquarelles où, par avance, le crayon, la plume, les pinceaux ont extrait sans effort, afin de la rendre assimilable, la nourriture du décorateur.

L'œuvre apparaît indivisible et c'est dans son ensemble que nous

aurons bientôt la joie de l'admirer au Musée d'Art Moderne. Pourquoi cette joie ne lui fut-elle pas accordée de son vivant ? Comment hésita-t-on si longtemps à rapprocher cinquante années de labeur et à montrer avec quelle ingéniosité, quelle souplesse, quelle audace aussi, déjouant les tirs de barrage des professionnels et ne se laissant emprisonner ni par le succès, ni par l'argent, ni par la mode, Dufy, tout en innovant sans cesse, retrouva partout la tradition — la vraie — cachée sous l'habitude ou les routines ?

CLAUDE ROGER-MARX

Conformisme et cinéma. — Le cinéma n'a pas bonne mine. C'est un malade. Tout le monde le sait, ou le sent. Le réalisme poétique des Italiens d'après-guerre l'a rajeuni et même ragaillardi. Mais ce n'était qu'une piqûre de Bogomoletz dont les effets sont restés passagers. Les grands Italiens eux-mêmes ont mal résisté à cette sorte de responsabilité commerciale, qui est tombée sur eux. Je viens de voir à Rome le dernier film de de Sicca, *Stazione Termini*. Le talent n'apparaît que par éclairs dans un travail de grande série. De surcroît, il est affecté de « bilinguisme », cette plaie nouvelle qui aboutit à cette extravagance : jusqu'aux films originaux qui sont doublés. Nécessité commerciale, nous dit-on. L'art ne résiste pas aux « nécessités commerciales ».

L'art s'éloigne de plus en plus. Depuis ma dernière chronique, je ne vois guère qu'un film à citer : 7, *rue de l'Estrapade*, de Becker. L'histoire est banale et quelquefois languissante, mais il y a de bonnes notations et une sorte de climat poétique auquel on s'abandonne quelquefois. Becker sait aussi utiliser au mieux le charme un peu inquiétant de Daniel Gélin. En revanche, *le Carrosse du Saint-Sacrement*, de Jean Renoir en personne, nous a causé une cruelle déception.

Avec tout cela, l'événement est tout de même la fameuse grande machine de Cecil B. de Mille sur le cirque, *Sous le plus grand Chapiteau du Monde*, et l'on peut s'en inquiéter. En effet, Cecil B. de Mille reste ce qu'il est depuis les débuts du cinéma : un redoutable primaire qui a le don de la mise en scène et qui en abuse. La valse des millions de dollars, la faiblesse du scénario, la tendance irrépressible au mélodrame choquent moins dans un roman sur le cirque que dans une fresque consacrée à l'histoire romaine, mais la disproportion entre le petit facteur intelligence et le gros facteur matériel éclate néanmoins. Avec tout cela, on peut voir avec plaisir un assez prodigieux spectacle réglé par un animateur convaincu et un reportage très vivant et quelquefois véridique sur la vie quotidienne du cirque.

— Dans le métier de critique, il n'est guère d'usage de polémiquer avec ses confrères. Chacun est libre de son opinion et les discussions n'en finiraient plus. Mais je veux relever ici quelques affirmations assez étranges d'un confrère dans un article consacré, non à un film particulier, mais au cinéma en général. L'article est intitulé « Le Cinéma contre la Société » et il dit, en particulier :

La mission propre du cinéma réside peut-être en une mise en cause, en une mise en accusation de la société.

Et, plus loin :

Il (le scénariste) *n'a pas de temps à la décrire* (la société), *puisque décrire, c'est regarder, regarder aimer, et puisqu'il est contre elle.*

Si j'ai bien compris (mais je ne vois pas d'équivoque possible), cela veut dire qu'il ne saurait y avoir de cinéma que bolchévik. (Au moins dans les pays capitalistes, car, dans les pays communistes, on se garde bien de toute attaque contre la société.)

De telles affirmations me semblent procéder du plus parfait confusionnisme. Il faut que l'art se garde du conformisme, c'est entendu. Toutes les sociétés ont leurs malfaçons et en accepter béatement tous les dogmes et toutes les hiérarchies conduirait à une vision assez niaise du monde. Mais les auteurs intelligents, au cinéma comme dans la littérature, savent qu'il y a aussi un conformisme révolutionnaire et qu'il est aussi stupide d'être systématiquement *contre* que systématiquement *pour*. La plupart des œuvres d'art décrivent un conflit entre l'individu et la société, mais elles se gardent de prendre parti. Dans *le Voleur de Bicyclette*, dans *Belles de Nuit*, dans *les Lumières de la Ville*, de Sicca, René Clair, Chaplin ne nous disent pas qui a raison, de la société ou de l'individu. Il leur suffit de poser le problème. Et, quand Chaplin a commencé à opter contre la société, comme dans *les Temps modernes*, il a fait de moins bons films, et qui nous touchent moins. Un pas de plus et l'on tombe dans l'ouvrage à thèse, dans la succession de Brieux. Je ne crois pas que ce soit là la mission du cinéma, dont les réussites les plus personnelles et les plus durables sont nées dans le domaine de la fantaisie, de Méliès à René Clair, et même jusqu'à Tati.

JEAN FAYARD

Aménagements à la Basilique de Saint-Denis. — On s'est décidé à procéder à la Basilique de Saint-Denis à divers aménagements dont quelques-uns peuvent être discutés, mais qui, dans leur ensemble, étaient indispensables. On peut même dire que l'incurie dans laquelle on avait laissé un des édifices les plus prestigieux de France, tant par son histoire que par sa valeur architecturale, était un défi aux lois les plus élémentaires de la décence.

Extérieurement, le chevet était invisible, de même que le portail sud,

le seul qui n'ait pas été touché par des restaurateurs abusifs. On est en train d'aménager un jardinet. Espérons que le visiteur ne tardera pas à y avoir accès.

Espérons qu'il pourra bientôt également avoir accès à la crypte qui, pour le moment, est interdite à qui que ce soit. Et surtout aux écrivains et aux journalistes, les ordres de l'architecte en chef sont formels et le gardien chef ne peut faire aucune exception. C'est une question de cercueils. En effet, les cercueils des rois de France et des membres de leur famille conservés dans la crypte sont, comme avant 1789, placés sur des tréteaux. Ces cercueils sont en mauvais état et il est question de les placer dans des fosses creusées dans le sol avec, au-dessus, une dalle sur laquelle serait gravé le nom du titulaire du cercueil. Je n'y vois aucun inconvénient, en principe, encore que j'aurais préféré les voir sous un verre protecteur, mais ce qui me semble inadmissible c'est que, pendant des années, le visiteur soit empêché de voir cette crypte dont l'intérêt architectural est considérable.

Il est question, également, de déplacer certains cénotaphes, six ou sept, qui sont placés dans des coins obscurs où ils restent invisibles et de les disposer dans les chapelles rayonnantes du chœur, qui sont vides. Comme il n'y a pas d'ossements dans ces cénotaphes, peu importe qu'ils ne soient pas régulièrement orientés.

Les autres aménagements auraient dû être réalisés depuis longtemps : la baie d'une des chapelles est bouchée, on doit la rouvrir pour y mettre un vitrail composé avec des fragments anciens laissés à l'abandon ; on doit également supprimer le mur factice qui sépare la chapelle dans laquelle est installé le trésor et le remplacer par une grille, ce qui permettra de disposer plus harmonieusement les pièces qu'on y conserve. On y adjoindra une très belle statue qui est perchée sur une console, dans un coin d'ombre et qui est pratiquement invisible.

Il y aurait bien d'autres travaux à faire pour rendre à ce magnifique édifice quelque chose de son *authentique* beauté. J'insiste sur le mot authentique, car c'est un des bâtiments de France qui ont le plus souffert des architectes restaurateurs.

GEORGES PILLEMENT

La Danse. Le spectacle de M. Roland Petit à l'Empire. — Pour la troisième fois, faisant « de son passé table rase », M. Roland Petit réunit une nouvelle compagnie et compose en quelques semaines un programme inédit : quatre ballets très différents par le caractère et le style, quatre chorégraphies constamment inspirées et d'une marque parfaitement originale et très personnelle.

La Perle (Zao Wou Ki-Claude Pascal-Victor Gsovsky), conte japonais, repose sur un livret de Louise de Vilmorin : on en retient surtout l'étonnante figure construite : Léda et le Cygne — trois danseurs et la ballerine — qui s'anime en un pas de quatre, dans la manière des exercices de la vieille acrobatie japonaise, avec des jeux d'éventails aux faces noires et blanches.

Le Loup (Henri Duthilleux-Carzou-Roland Petit) est un ballet fantastique : s'adressant pour l'argument à MM. Jean Anouilh et Georges Neveux, M. Roland Petit en a reçu un livret de poètes! Pour lui, ils ont renouvelé l'antique fable de la Belle et la Bête : on y reconnaît le rêve fabuleux des métamorphoses, où se berce notre éternelle nostalgie de l'originelle familiarité des êtres, perdue dès les premiers âges du monde.

Ce très beau ballet est encadré par deux fantaisies burlesques : l'une, *Ciné Bijou* (Pierre Petit-André Beaurepaire-R. Petit), parodie de la vie américaine, est une allégorie du cinéma... : un jeune homme et une jeune fille, ébauchant leur flirt à la porte d'un cinéma, choisissent de se jouer le jeu de la séduction en s'identifiant aux Dieux de l'écran : lui sera l'affranchi, le « dur », le gangster ; elle veut être l'émancipée, la dominatrice, la Reine de Broadway. Le second, *Deuil en vingt-quatre heures* (Thiriet-Clavé-R. Petit), est la farce de l'époque 1900, avec ses coquetteries à falbalas, un duel, une soirée chez Maxim's... : le ballet est consacré à Colette Marchand, qui le danse dans un ton de liberté fantasque, de verve, de pétulance et de folie.

Faute de pouvoir donner à chacun selon ses mérites (aux peintres Clavé et Beaurepaire, aux musiciens Thiriet, Claude Pascal... ; aux interprètes mesdemoiselles Colette Marchand, Violette Verdy, Claire Sombert, MM. Serge Perrault, George Reich...), disons brièvement que deux noms avec celui de Roland Petit, chorégraphe et interprète — dominent la représentation ; celui de Carzou pour son décor du *Loup :* une forêt illimitée, aux aspects constamment changeants avec les éclairages, riche d'effets et d'illusions, l'un des plus beaux qu'on ait vus au Ballet ; et celui de Henri Duthilleux pour sa musique du *Loup*, dramatique, sensible, douloureuse.

Ce spectacle, imaginé et monté rapidement, n'a gardé de cette hâte que l'alacrité, la gaieté et l'entrain de l'improvisation, car Roland Petit possède jusqu'à la maîtrise *le sens du théâtre*.

PIERRE MICHAUT

Variétés. — Deux jeunes reporters-journalistes, Spade et Chazal, exploitent depuis quelques mois à la radio et à la télévision une idée heureuse et simple. L'émission s'intitule *La Joie de vivre*. La formule n'a rien de très original, mais elle est fort adroitement utilisée. Elle consiste à faire venir sur une scène cernée par les micros et les caméras une grande vedette de l'actualité et à lui faire raconter sa vie. Mais au lieu de tout centrer sur elle et de nous faire assister à un long monologue qui risquerait d'être fastidieux, car l'émission dure plus d'une heure, il est fait appel à d'autres vedettes célèbres ou retraitées que notre héros ou notre héroïne ont rencontrées au hasard de leur existence. Si la personnalité illustre que l'on cite n'est plus de ce monde, on fait venir un artiste qui l'imite ou qui interprète une de ses œuvres.

L'invité n'est plus qu'un narrateur qui égrène ses souvenirs et les matérialise en appelant à lui ses amis des premières heures, ou ceux des heures fastes, ou ceux des heures difficiles. L'ami parle, chante ou récite, selon ce qu'il sait faire. M'as-Tu-Vu devient Te-Rappelles-Tu, et c'est presque toujours très gentiment émouvant. Il s'ensuit une conversation à bâtons rompus, coupée parfois d'un refrain d'autrefois ou d'aujourd'hui. Bien sûr, comme nous sommes en pleine joie de vivre et de revivre, on n'évoque que de charmants souvenirs et d'édifiantes histoires, qui font valoir le grand cœur de l'un et de l'autre. Mais puisque c'est une émission rose, c'est très bien ainsi, et ne vaut-il pas mieux donner au public qui écoute ou qui voit l'impression que la vie est semée uniquement de camarades exquis et que l'amitié n'est pas un vain mot?

Robert Lamoureux vient couronner le tout. Il a la répartie alerte, l'anecdote facile, le couplet aimable, le poème de circonstance, et son bagout d'homme heureux domine cette joie de vivre.

SERGE VEBER

Un double effort d'entente cordiale. — Puisque les deux comités littéraires franco-anglais entrent dans leur seconde année d'existence, le moment paraît venu de dresser un sommaire bilan de leur activité. Rappelons d'abord que l'initiative de leur création revient au rédacteur en chef du *Times Literary Supplement*, Mr Alan Pryce Jones et à Francis Ambrière, directeur des *Annales*. Ils ont constitué, à Londres et à Paris, deux groupements, unis par le même désir de servir les lettres françaises et les britanniques. Dix fois par an, chaque comité désigne quatre ou cinq ouvrages de valeur récemment parus dans

son pays afin que l'autre comité y puisse choisir un « livre du mois » qui sera signalé dans les librairies où se vendent les publications en langue étrangère. L'entreprise n'a aucun caractère officiel ; elle vise simplement à renseigner, des deux côtés de la Manche, ces lecteurs de bonne volonté qu'a souvent découragés l'abondance un peu confuse de la production contemporaine.

Le comité anglais se compose de : the Marchioness of Crewe, Miss Rose Macaulay, Alan Pryce Jones, Captain Malcolm Bullock, M. P., John Hayward, Erik de Mauny, Raymond Mortimer et James Pope-Hennessy. A Paris se réunissent, un mardi de chaque mois, Claude-Edmonde Magny, Émile Henriot, André Maurois, André Billy, Francis Ambrière, Robert Kemp, Raymond Las Vergnas, Marcel Thiébaut et le signataire de cette notice. Ne doutez pas qu'il aimerait s'attarder à évoquer la bonne humeur et la cordialité qui règnent dans nos « déjeuners Magny ». Mais, comme le disait Kipling que l'on peut évoquer ici sans impertinence, ce serait la matière d'une autre histoire.

Examinons donc les résultats dits positifs. Voici la liste des ouvrages choisis par nos amis anglais depuis mars 1952 : *Lélia ou la vie de George Sand*, *Léon Morin prêtre*, *Sylvia*, *le Cœur de Stendhal*, *le Pont de la rivière Kwaï*, *le Souffle*, *Vingt ans avec Léon-Paul Fargue*, *le Sang chaud*, *le Moulin de Pologne* et *Journal d'un Inconnu*. Sans prétendre attribuer un don d'infaillibilité à nos associés britanniques, il est bien légitime de noter qu'ils avaient attiré l'attention des lecteurs du *Commonwealth* sur les romans de Béatrix Beck, de Dominique Rolin et de Pierre Boulle avant que ces écrivains aient reçu les prix Goncourt, Fémina et Sainte-Beuve.

Pour des raisons matérielles (et douanières), le principe de réciprocité n'a commencé de jouer qu'au début de 1953. A ceux de nos compatriotes qui comprennent aisément des textes écrits en bon anglais, nous avons indiqué une passionnante biographie du poète Robert Browning par Betty Miller, le roman de *Who goes home* où Maurice Edelman, M. P., a dépeint en connaisseur les jeux de l'amour et de la politique, et aussi *Troy chimneys* qui prouve aux admirateurs de Margaret Kennedy qu'elle a su changer de technique sans rien perdre de son talent.

Comme le disait André Gide, « il faut porter jusqu'au bout les idées qu'on soulève ». D'où la nécessité d'un bref examen de conscience. Nos choix n'intéressent-ils que les spécialistes ? Je ne le pense point. Risquons-nous d'être accusés d'appartenir à une « chapelle », au sens où les dictionnaires bilingues traduisent ce mot par « coterie » ou « clique » ? Nous nous gardons, je crois, de ce danger en recommandant, outre l'ouvrage élu pour sa forme artistique, un reportage ou une autobiographie familière, comme le savoureux *A Pattern of Islands*, d'Arthur Grimble. J'estime donc, en définitive, que l'effort modeste et persévérant de nos deux comités peut contribuer au développement d'une véritable entente cordiale — celle où les « raisons du cœur » seront affermies par les progrès d'une intelligence plus subtile.

RENÉ LALOU

De Wagner à Moussorgsky. — L'Opéra de Stuttgart, qui nous avait donné l'année dernière *la Flûte enchantée*, *Tristan* et un excellent oratorio de Carl Orff, *Poèmes de Catulle*, est de nouveau l'hôte des Champs-Élysées et nous apporte *les Maîtres chanteurs* et *les Noces de Figaro*.

Il s'agit, comme l'intendant général de Stuttgart a tenu à le préciser dans le programme, de représentations comme celles qui ont lieu chaque soir dans l'ancienne capitale du royaume de Wurtemberg. Il serait donc injuste de les comparer à celles de Bayreuth, mais, si on les met en parallèle avec nos soirées de répertoire, leur supériorité est hors de question.

M. Ferdinand Leitner est un des chefs les plus intelligents et les plus sensibles de l'heure présente. Il ne recherche point dans *les Maîtres* les accents épiques de la Tétralogie, la majesté de *Parsifal*. Wagner a voulu écrire un opéra-comique et Leitner nous fait entendre un opéra comique. Preste et léger quand il le faut — tout son second acte était exquis — il sait caricaturer avec esprit la lourdeur des corporations, mais il se garde bien de confondre la méditation du cordonnier-poète avec celle de Wotan : Sachs songe à une nuit d'été où le parfum d'un lilas a fait remonter à son cœur une bouffée de jeunesse, et non à l'écroulement du monde.

La distribution vocale comprend des éléments exceptionnels : mademoiselle Lore Wissmann est une Eva exquise, M. Neidlinger un prodigieux Beckmesser. M. Schirp (Sachs) est excellent dans tous les passages qui demandent de l'expression, peut-être souhaiterait-on plus d'éclat dans le grand discours qu'il adresse au peuple. Le ténor, M. Windgassen, un peu enroué sans doute, m'avait plu davantage l'été dernier à Bayreuth dans *Parsifal*. Nous ne dirons rien du décor, le plateau des Champs-Élysées, trop petit, posait au metteur en scène des problèmes insurmontables.

Les représentations des *Noces de Figaro* ont été vraiment exemplaires. La première était d'une perfection un peu froide, mais à la seconde et à la troisième, l'émotion et la sensibilité entraient dans le jeu. Adorable Suzanne, Mme Rita Streich a obtenu un triomphe mérité, tandis que Mme Wissmann chantait de façon charmante Chérubin.

— L'Opéra reprend *Boris Godounow*. Ainsi se trouve heureusement atténuée la carence que dénonçait notre dernier article. Nous n'avons que des compliments à faire à M. Lehman pour la mise en scène et pour les très beaux décors d'Yves Bonnat. Mais, sur le plan musical, que nous sommes loin du fini d'exécution de Stuttgart! Je suis convaincu que la plupart des instrumentistes de l'Opéra se montreraient, comme solistes, supérieurs à leurs collègues allemands, mais un orchestre est

un ensemble et un ensemble a besoin de répétitions. Toute l'autorité, toute la fougue de M. Sebastian ne sauraient suppléer à un travail de plus en plus négligé salle Garnier. La situation ne changera qu'avec une réforme radicale des règlements.

Parmi les interprètes, nous louerons sans réserve les deux contraltos, mesdames Bouvier et Scharley (l'hôtesse et la nourrice) et les trois ténors, M. Luccioni qui donne un rare relief au faux Dimitri, MM. Giraudeau, excellent Chouisky, et Arnoult (l'innocent). M. Georges Vailland a puissamment campé le personnage du vieux moine. Quant au protagoniste, M. Boris Christof, le célèbre baryton bulgare m'a paru inégal à sa réputation. Parfait comédien, chanteur cultivé, il n'a point le format du terrible Tsar de Russie. Certes, Chaliapine criait un peu trop et rendait malades les chefs d'orchestre, mais, dans ce rôle de fauve, il savait rugir.

JEAN MISTLER

Politique intérieure. — Les rendez-vous de mai où vont se retrouver Gouvernement et Assemblée n'auront rien d'idyllique. Les préoccupations de tous ordres se sont accumulées ces dernières semaines.

A peine débarqué de *l'Ile-de-France* qui le ramenait de son voyage d' « exploration » aux États-Unis, M. René Mayer a multiplié les séances de travail avec les ministres intéressés et les experts pour mettre au point un programme économique et financier. C'est là son souci majeur et l'article de Paul Reynaud, publié en tête de cette revue, démontre qu'il n'est que trop justifié.

A la veille de son départ pour Washington, M. René Mayer devait demander 80 milliards d'avances à la Banque de France, avec promesse de remboursement au 31 mai. Mais, quinze jours plus tard, à son retour d'outre-Atlantique où il avait accompagné le président du Conseil, notre grand argentier, M. Bourgès-Maunoury était contraint d'avouer que la Trésorerie serait incapable de faire face à l'échéance.

Certes il y avait bien, en instance, un projet financier, modestement dénommé « d'aménagement fiscal », mais avant le départ en vacances la commission des finances l'avait fort maltraité. Autant valait tout reprendre à la base. Ce qui rouvre l'éternel débat sur le choix des méthodes : austérité ou inflation, recours à l'impôt ou appel à l'emprunt, politique d'investissements ou réduction du train de vie de l'État.

Avant même que le Gouvernement ait laissé deviner dans quelle voie il comptait s'engager, la controverse s'est instituée à la faveur de la campagne pour les élections municipales. Les socialistes se sont déclen-

chés les premiers, entendant dénoncer la faillite de l'expérience libérale amorcée par M. Pinay, poursuivie par son « syndic » M. René Mayer. A quoi les Indépendants ont répliqué : « la monstrueuse hypertrophie des impôts indirects n'a pas d'autre cause que le plan Monnet imposé par les socialistes ».

M. Paul Reynaud — qu'on se réfère à son article — ne voit la possibilité de sortir de la difficile situation actuelle qu'en adoptant des réformes de structure. Mais, tenu qu'il est, s'il ne veut pas compromettre son existence, de composer avec le Parlement, le gouvernement est enclin à mesurer au plus juste, tout en les diversifiant au maximum, ses propositions. De sorte que chacun y puisse retrouver un fragment de sa propre doctrine : contrôle des entreprises nationales, surveillance des marchés d'État, loi antitrusts, assainissement du régime de la distribution commerciale, majoration de tarifs de certains services publics, quelques économies, etc.

Pas plus que M. Paul Reynaud, M. René Mayer ne se dissimule la difficulté. Mais il a un atout : les fameux « articles-cadres » votés en mars lui laissent la faculté d'agir si le Parlement est défaillant. En contrepartie il est vrai, ce dernier dispose d'autres armes et d'autres terrains où engager la lutte. Le R.P.F. est irréductiblement contre l'armée européenne. Le M.R.P. ne veut pas que l'excédent des allocations familiales serve à combler le déficit de la Sécurité sociale. Les Paysans font écho aux doléances renouvelées de leurs mandants. Les radicaux sont sur le qui-vive quand la liberté du commerce est en cause.

M. René Mayer ne peut pas se permettre d'amadouer les uns et de bousculer les autres : la trève électorale est passée.

MARCEL GABILLY

Jouhandeau et la critique. — Les rapports que Marcel Jouhandeau entretient avec la critique sont bien amusants à observer. Chaque année maintenant, tandis que s'écoule une saison assez terne, quatre ou cinq livres, cent personnages, mille anecdotes viennent grossir cette œuvre étonnante. Elle unit tous les prestiges de l'art et de l'esprit, la sécheresse, le pathetique, le réalisme le plus dur et les arabesques de la folie, dans une écriture classique et fantasque à la fois, qui est une des plus belles d'aujourd'hui. Cependant on ne s'en approche encore qu'avec peine, et le silence ou les réticences continuent à l'entourer. Il y a là un phénomène à peu près unique, et où l'on retrouverait à la réflexion, quelques-uns des pires préjugés de notre époque.

Le premier de ces préjugés est celui de la *rareté*. Au pays de Rabelais, de Voltaire et de Proust, nous subissons encore cette mode, issue de Mallarmé, accréditée par Valéry, admise par Gide et Jacques Rivière, selon laquelle un peu d'impuissance sied bien aux grands esprits. Débutants, n'écrivez jamais : la gloire littéraire est à ce prix. Tant que la renommée de Johandeau n'excédait pas une centaine de lecteurs, l'étrangeté de ses expériences, certains artifices de son style pouvaient lui concilier le goût de l'élite. On lui pardonnait ses tragédies impitoyables, ses folles pittoresques, ses claires images de Paris et de la campagne, en faveur de sa métaphysique et de son enfer, plutôt obscurs. Hélas! il fallut bientôt reconnaître que l'auteur de *Chaminadour* se prêtait mal à ce régime maigre, qu'il écrivait pour son plaisir, sans aucun souci de l'obscurité. Alors on commença à se méfier, et on découvrit que Jouhandeau *se répétait*.

C'était un risque plus grave. Il n'est pas rare qu'un écrivain vieillissant, soit qu'il ait épuisé le champ de son inspiration habituelle, soit qu'il se livre avec excès à ses démons les plus intimes, ne donne plus de son œuvre que des répliques moins accomplies. Essayiste, romancier, Jouhandeau n'aurait pas échappé à cette loi. Mais l'imagination n'est pas le fort de ce chroniqueur. C'est aux créatures de chair qu'il veut arracher leur secret c'est sur elles qu'il approche, impitoyablement, sa lentille grossissante. Telle est sans doute la clé de son inépuisable fécondité. On ne s'en aperçoit pas tout de suite, parce que cette lentille, justement, reste la même, éclaire du même faisceau les infiniment petits qu'elle nous révèle. Mais *Galande*, mais son *Carnet du Professeur*, tous ces livres qui partant de Chaminadour (les autres) et de *Monsieur Godeau* (le moi), viennent se greffer sans cesse sur les deux branches maîtresses de son œuvre, tous constituent un monde unique, irrémédiable et clos.

Nous y pénétrons par effraction. Car si Jouhandeau ne s'intéresse qu'aux âmes, il sait aussi qu'on ne connaît les âmes qu'à travers un reflet, et le temps d'un éclair. Capter ces éclairs, nous les restituer dans leur intensité fulgurante, tel est pour lui le rôle de l'écrivain. Voilà pourquoi il ne peut trouver grâce auprès de ceux qui croient aux idées plus qu'à la vie, à la foule plus qu'aux individus, et qui voudraient transformer notre littérature en une littérature de *manifestes*. Avec ceux-là toute discussion est inutile. Un artiste a beau tout oser, embrasser dans son œuvre les aspects les plus divers et les plus curieux de l'humanité. Mais il n'embrasse pas le prolétariat. Cela suffit. Sa personne ne peut leur plaire et son œuvre est bonne à brûler.

BERNARD DE FALLOIS

★ ★ ★ ★ ÉMILE MAGNE ★ ★ ★ ★

Avec Emile Magne disparaît un des historiens qui se consacrent non pas à la petite histoire — existe-t-il une histoire qui soit *petite* ? — mais à un domaine limité de l'histoire qu'ils fouillent patiemment et d'où ils rapportent des trouvailles dont personne ne saurait leur enlever le mérite. L'espèce en est rare, de plus en plus rare. De tels chercheurs sont pris entre les vastes historiens qui font entrer dans leurs synthèses leurs découvertes, et les vulgarisateurs qui les exploitent en excitant par tous les moyens la curiosité publique, ils sont en quelque sorte laminés. Grâce à ses qualités d'écrivain, à une vivacité, à une verdeur, à un entrain qui se communiquaient à son style, Emile Magne a réussi toutefois à atteindre la notoriété, sinon la gloire.

Né en 1877, à Dax, Emile Magne, après de solides études à Bordeaux, passa, en collaborant à *la Petite Gironde*, par l'école du journalisme, qui n'est pas toujours une mauvaise école. Il se prit d'une passion érudite pour le XVIIe siècle et, particulièrement, pour la période dite pré-classique, qui correspond en gros au règne de Louis XIII et à la régence d'Anne d'Autriche. Plus de trente ouvrages contiennent les résultats de recherches qui ont, véritablement, renouvelé notre connaissance d'un siècle qui, un peu abusivement, fut mis sous le signe de Louis XIV. Parmi les livres les plus riches en documents inédits et en aperçus originaux, il faut citer : *Scarron et son milieu*, *le Plaisant Abbé de Boisrobert*, *Voiture et l'hotel de Rambouillet*, *Ninon de Lenclos*, *la Joyeuse Jeunesse de Tallemant des Réaux*, *Madame de La Fayette en ménage*, *Nicolas Poussin*, *le Château de Marly*, enfin *la Vie quotidienne au temps de Louis XIII* où il a condensé, magistralement, l'expérience qu'il avait du siècle de Louis XIII.

En révélant à beaucoup tout ce que l'époque classique doit au pré-classicisme, en découvrant dans la préciosité, le burlesque, le réalisme, les sources nourricières de l'art que la grande équipe : Racine, Molière, Boileau, La Bruyère, sut habilement raffiner, en traçant avec une verve inépuisable cent portraits dont pas un ne ressemble à l'autre, en saisissant, dans leurs traits les plus caractéristiques, les modes et les mœurs d'une société débordante d'imagination et de passion, Emile Magne a réussi à « décentrer » le XVIIe siècle, à situer son étoile de rayonnement plutôt vers 1635 que vers 1665, à réconcilier avec ce siècle ceux à qui leurs souvenirs d'écoliers le représentaient guindé, vénérable et ennuyeux comme la perfection. Mille joies sont promises aux lecteurs qui ignorent l'œuvre d'Emile Magne, s'ils peuvent retrouver des livres que nos temps difficiles ont, pour la plupart, rangés, hélas ! dans la catégorie : « épuisés ».

P. A.

Dans *la Revue de Paris* E. Magne a publié de nombreuses études sur *Tallemant des Réaux*, *Ninon de Lenclos*, *le Château de Saint-Cloud*, *Molière*, *Marly*, *l'Abbé de Pure*, *la Journée des Barricades*, etc. En 1945 il a tenu la rubrique : *Les Livres d'Histoire*.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

DEBUSSY

(DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES)

Introduction et Notes, par André Gauthier

C'est un livre d'images... et d'images passionnantes puisqu'à travers elles on peut suivre la vie de Claude Debussy depuis son enfance jusqu'à sa mort. Photographies familières du musicien qui le situent dans les endroits où il aimait vivre ou travailler, photos d'amateurs cueillent au vol une attitude ou (comme celles prises chez Ernest Chausson) délivrent toute l'intimité qui l'unissait à ses amis. Presque toutes ses maisons sont reproduites, les portraits, dessins, caricatures de J. E. Blanche, Steinlen, L.-A. Moreau, Flandrin, etc., des hommages de Dufy, Cocteau, etc., enrichissent encore la présentation du livre. Tous les décors de Pelléas, de *Khamma*, du *Faune* et aussi les photographies des interprètes et des amis célèbres.

C'est André Gauthier qui a réuni ces documents précieux. Par son intelligente étude et ses patientes recherches, il a pu souligner chaque photographie d'une phrase d'ami, de critique ou de poète, phrase qui l'explique et s'y adapte. Sa préface, quoique courte, est très dense et nous dit l'essentiel sur la vie du grand musicien.

Tous les Debussystes fervents seront heureux de posséder ce petit livre dont la vie

intense nous rapproche du Debussy simple et humain qui se cache derrière le génial créateur. H. J. MORHANGE

(Collection « Visages d'Hommes célèbres », F. Ruchon et P. Cailler.)

UN NOUVEAU « LANSON »

L'HISTOIRE de la littérature française de Lanson (Hachette) sur laquelle tant d'étudiants se sont penchés et qui pour le passé contenait tant d'exposés excellents, de renseignements précieux, vient d'être « remaniée et complétée » pour la période 1850-1950 par Paul Tuffrau. Quand il s'agit des contemporains l'accord est difficile à faire. Je pense que par principe personne ne souscrira à *toutes* les décisions de Tuffrau (trois cents pages). Ses vues sont pourtant moyennes, raisonnables, somme toute utiles. Le Lanson rajeuni reste un bon « instrument de travail ». Mais dans cinquante ans si l'on remanie encore on supprimera la moitié des écrivains du XXe siècle qui sont ici gravement analysés et cela pour obéir au très sage consentement universel et aux ordres de l'infaillible inconscient — infaillible dans ses oublis. L'aventure se renouvelle perpétuellement. Nul besoin d'être prophète pour la prédire.

M. T.

GÉOGRAPHIE POÉTIQUE DES CINQ CONTINENTS

par André SIEGFRIED, de *l'Académie française* (*la Passerelle*)

DANS ce volume, fort joliment édité pour le plaisir des bibliophiles, le créateur de la géographie électorale aborde un genre qu'on ne lui savait pas si familier. Et d'abord qui eût cru qu'il aimait Apollinaire au point de le prendre pour guide? Qu'il joignait au sens des statistiques et des civilisations, celui des couleurs et des sons, de la musique et des parfums? Voici le plateau d'argile et de limon où il a passé son enfance, l'Adour couleur de ciel, la mystique Fourvière — et, par contraste, la prairie américaine, le « grand air » de Rio, l'immense Veldt d'Australie, sans un arbre, la *Cité interdite* de Pékin, qu'il découvrit, voici plus d'un demi-siècle, presque semblable à celle qui séduisit Marco Polo. PIERRE DE BOISDEFFRE.

FIN DE CHANTIER

roman par André ROSFELDER (*Domat*)

LES *Hommes-Frontières* — qui lui valurent en 1950 le *Prix de la Presse latine* —, avaient déjà marqué la place d'André Rosfelder. Ce second roman ne fait que la confirmer, car l'auteur y tranche avec brio une série de nœuds gordiens : une énigme policière, la vie secrète d'un couple, la mission obscure d'un journaliste, la lassitude d'un homme d'affaires, tous ces destins individuels venus se dénouer sur le chantier du Kembarek. Il s'agit d'un gisement d'étain dont un homme d'action au cœur droit, Haubert, avec peu de machines et quelques ouvriers dévoués, veut faire la plus grande exploitation minière d'Afrique du Nord. Mais il est abandonné par Paris, impliqué dans l'évasion d'un assassin, son dépôt explose, on le chasse honteusement ; c'est le jeu, il refera sa vie ailleurs. La leçon du livre est celle d'une communauté qui a cru à son action et qui s'aperçoit, lorsque tout s'écroule, que les fils étaient tenus par d'autres. Qu'on puisse songer à la fois, et sans écraser l'auteur, à Malraux et à Saint-Exupéry, suffit à marquer le niveau de ce livre, qui est celui d'une haute aventure humaine.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

HÉRÉDITÉ, VARIATION

par R. SIMON (*Dunod*)

ÉCRIT par un agrégé de l'Université, ce volume résume une série d'ouvrages plus techniques. On peut regretter que certains aspects modernes de la génétique encore assez peu connus du public, soient ici à peu près négligés : le mode d'action des gènes, la phénogénétique c'est-à-dire l'effet du milieu sur le gène, la génétique des populations...

L'absence d'une table analytique rend difficile la recherche d'un renseignement précis. A. T.

NOTES INTER-ARTICLES

Histoire économique de l'U.R.S.S., par Serge PROKOPOVICZ, p. 14. — *Les Contes de Lalla Touria, Oiseau jaune et Oiseau vert*, par François BONJEAN, p. 65. — *Poèmes choisis*, par Jean ROUSSELOT, p. 125. — *Avez-vous lu Victor Hugo ?*, p. 125. — *Louis de Broglie, Physicien et Penseur*, p. 138. — *Le Conformiste*, par Alberto MORAVIA, p. 152. — *Philippe de Champagne*, par A. MABILLE DE PONCHEVILLE, p. 152. — *La Laideur se vend mal*, par Raymond LOEWY, p. 160.

(*Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villeboeuf, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Sibertin Blanc et Paul Bret.*)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1686-4-53.

GRASSET

Nouveautés :

JACQUES CHARDONNE

Vivre à Madère

Roman .. .. **480** fr.

Édition originale collection « LES CAHIERS VERTS ».

MARCEL JOUHANDEAU

Galande

ou Convalescence au Village **450** fr.

ROBERT BURNAND

Vie privée des déesses et des dieux

Nouvelle édition augmentée et illustrée . .. . **630** fr.

IGNAZIO SILONE

Une poignée de mûres

Roman. TRADUIT DE L'ITALIEN .. .. **495** fr.

WERNER JUNGE

Bolahun : *Dix ans de médecine au Libéria*

TRADUIT DE L'ALLEMAND. Illustré .. .. **630** fr.

Vient de paraître

TEXTES CHOISIS

DE

BERNARD GRASSET

CLASSÉS ET COMMENTÉS PAR

HENRI MASSIS

Un volume in-8° cour. sur vélin de Billeruds, orné d'un portrait de l'auteur dessiné par Jean COCTEAU .. .. .. **720** fr.

denoël

Vient de paraître un document exceptionnel :

ANDRÉ PIERRE

MALENKOV

ou

LE NOUVEAU VISAGE DE LA RUSSIE

★

" L'Ère stalinienne est-elle révolue ? "

Un volume : 300 Francs.

denoël

ROGER GAILLARD

LA VIE D'UN " JOUEUR "

TRENTE ANS DE SOUVENIRS

De Sarah Bernhardt à Jean Cocteau

Un volume, 272 pages, illustré de 12 photographies .. .. **590** frs

ALAN MOOREHEAD

LES ESPIONS ATOMIQUES

Traduit de l'anglais par Jean ROSENTHAL

La double vie de Fuchs, Nunn May et Pontecorvo

Un volume, 292 pages, sous couverture illustrée .. .. **500** frs

Collection " TRADUIT DE... " dirigée par MANES SPERBER :

ARTHUR SCHNITZLER

LES DERNIÈRES CARTES

Traduction et préface de Dominique AUCLÈRES

Un volume, 284 pages, sous couvre-livre, illustré .. .. **570** frs

CALMANN-LÉVY

R.-L. DUPUY

Je lis, donc je suis...

membre du ...

CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

Je choisis librement parmi les centaines de titres déjà édités par le Club et parmi les 60 nouveaux volumes édités chaque année, d'Homère à Hemingway, de Villon à Prévert.

Je reçois, sans dérangement, à domicile, de magnifiques livres de bibliophiles reliés, imprimés sur papier de luxe, numérotés et hors commerce.

Je ne paie pas plus cher pour ces volumes prestigieux que m'envient tous mes amis, que pour des livres brochés ordinaires grâce aux tirages assurés et à l'absence d'intermédiaires

Je bénéficie d'avantages supplémentaires : service mensuel gratuit de la revue littéraire " LIENS ". distribution de livres-cadeaux, concours (5.000.000 de prix), etc...

Si vous lisez, vous devez connaître vous aussi,

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

Le Club des Français qui lisent

Renseignez-vous dès aujourd'hui, sans aucun engagement, en nous retournant le bon ci-contre. Vous recevrez notre documentation illustrée complète.

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

BON 42 E 8, rue de la Paix - PARIS 2e

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part, votre documentation illustrée complète.

Nom .....

Adresse .....

.....

Ci-joint 15 francs en timbres-poste pour frais d'envoi.

Le grand document du jour :

Fred SIMSON
Correspondant du *Bund* de Berne

LE PRIX DE LA LIBERTÉ

Où en est la défense occidentale, de l'Atlantique à l'Elbe? Seul l'auteur a pu tout voir et tout dire après sa visite à toutes les armées du NATO.

Avec 4 croquis et 20 photos. **540** fr.

Précédemment parus :

Général de LARMINAT
L'ARMÉE EUROPÉENNE
Tous les éléments du problème. **200** fr.

Général JOUSSE
L'ARMÉE NATIONALE
Un plan constructif .. .. .. **120** fr.

Quelques titres de grande actualité :

Sandor GARAY
Volontaires pour la potence
Technique et signification des procès communistes .. .. **225** fr.

Général Mark CLARK
Les Alliés jouent et gagnent
Angleterre, Afrique du Nord, Italie, Autriche. .. .. .. **900** fr.

Katay D. SASORITH,
ministre des Finances
Le Laos
Histoire, évolution, problèmes. **300** fr.

Marguerite HIGGINS,
du *New York Herald*
Guerre en Corée
Un reportage sensationnel .. **300** fr.

Éditions BERGER-LEVRAULT
5, rue Auguste-Comte, PARIS (6e)

Avez-vous fait ce calcul?

Si vous êtes acheteur

DE LA

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois **190** Francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à **158** Francs

et vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 Fr.

abonnez-vous chez votre libraire ou directement

à la REVUE DE PARIS

114, avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

PLON

JULIEN GREEN

SUD

Pièce en trois actes

420 fr.

●

RICHARD LEWINSOHN

HISTOIRE DES ANIMAUX

Leur influence sur la civilisation humaine

" Un bestiaire romancé "

Un vol. in-8° soleil, très illustré : 1.200 fr.

●

PIERRE JEAN JOUVE
ET
MICHEL FANO

WOZZECK OU LE NOUVEL OPÉRA

" Les aveux d'un chef-d'œuvre "

In-8° soleil : 750 fr.

●

LES ARCHIVES SECRÈTES DE LA WILHELMSTRASSE

IV

LA SUITE DE MUNICH

Octobre 1938 — Mars 1939

Documents traduits de l'allemand par Michel TOURNIER

Hitler à Prague

In-8° carré : 1.275 fr.

PLON

Après
WEEK-END A ZUYDCOOTE
Prix Goncourt 1949

LA MORT EST MON MÉTIER

le nouveau roman de
ROBERT MERLE

nrf

INÉDITS
DE GRANDS POÈTES ET GRANDS PROSATEURS FRANÇAIS

ALAIN ..... Définitions

Tirage limité à :
30 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder..... 4.000 fr.
100 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre..... 2.000 fr.
2.000 exemplaires numérotés sur alfa ..... 750 fr.

GEORGES BERNANOS... La Liberté, pour quoi faire?

Un volume in-16 double couronne ..... 590 fr.
10 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder..... 5.000 fr.
125 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre..... 1.800 fr.

PAUL ÉLUARD..... Poésie ininterrompue, II

Un volume in-16 double couronne ..... 190 fr.
15 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder ..... 1.200 fr.
125 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre..... 600 fr.

LÉON-PAUL FARGUE..... Dîners de Lune

Un volume in-16 double couronne ..... 500 fr.
20 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder.....épuisé 3.000 fr.
100 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre..épuisé 1.500 fr.

MAX JACOB..... Poèmes de Morven le Gaëlique
Préface de JULIEN LANOË

Un volume in-16 double couronne ..... 425 fr.
10 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder ..... 2.800 fr.
80 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre ..... 1.200 fr.

CHARLES PÉGUY..... L'Esprit de Système

Un volume in-16 double couronne ..... 550 fr.
125 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre..... 1.500 fr.
1.200 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre réimposés au format in-4° carré..... 2.100 fr.

DE SAINT-EXUPÉRY.. Lettres de Jeunesse (1923-1931)
Préface de RENÉE DE SAUSSINE

Un volume in-16 double couronne ..... 225 fr.
15 exemplaires numérotés sur Japon..... 15.000 fr.
50 exemplaires numérotés sur Hollande Pannekoek ..... 1.800 fr.
300 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre..... 700 fr.

nrf

LES
ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE MAI

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
UN APÔTRE ET UN MARTYR :
ABRAHAM LINCOLN

•

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
OLYMPIO OU LA VIE DE VICTOR HUGO
VI - AMBITIONS RÉALISÉES

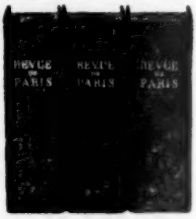
•

BERNARD GAVOTY
LES GRANDES PREMIÈRES
V - LE ROI DAVID

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS
DOCUMENTATION ECONOMIQUE ET FINANCIÈRE

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : **5.500** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

JOSEPH CALMETTE
de l'Institut
et
HENRI DAVID

SAINT BERNARD

Précurseur de l'idée européenne, véritable " patron des Nations Unies ", SAINT BERNARD domine le moyen âge occidental. Une personnalité exceptionnelle, qui, avec pour seule arme son éloquence, a bataillé dans toute l'Europe.

Un volume 600 frs.

RAYMOND ESCHOLIER

UN AMANT DE GÉNIE

VICTOR HUGO

Cet ouvrage, consacré à la vie intime, et à toutes celles qui aimèrent le grand poète, offre à ses admirateurs de nombreuses lettres d'amour et des carnets réservés jusqu'à ce jour inédits.

Un volume 1.200 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

denoël

Trois nouveaux romanciers

NADINE

PYRAMIDE
POUR UN PACHA

Une pyramide c'est un tombeau ;
Un pacha c'est un anachronisme.

●

PIERRE MARTORY

PHEBUS
OU
LE BEAU MARIAGE

Le "oui" des jeunes hommes.

●

HENRI VINCENOT

JE FUS
UN SAINT

Ni ange, ni bête.

denoël

VIENT DE PARAITRE

Collection « L'AVENTURE VÉCUE »

JACQUES-YVES LE TOUMELIN

KURUN

AUTOUR DU MONDE

Un vol. illustré de cartes, croquis et de 34 hors-texte : **650** fr.

YVONNE PAGNIEZ

FRANÇAIS D'INDOCHINE

Un vol. illustré : **475** fr.

Collection « LES GRANDS MÉMOIRES »

VON PAPEN

MÉMOIRES

Un vol. : **650** fr.

PAUL FORT

de l'Académie Mallarmé.

EMPIRE DE FRANCE

Tome XV des Ballades Françaises

Un vol. : **475** fr.

Collection « BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE »

PIERRE HUMBERT

PHILOSOPHES ET SAVANTS

Un vol. : **525** fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, Rue Casimir-Delavigne — PARIS-VI•

NOUVEAUTÉS

ANNE DE TOURVILLE

MATELOT GAËL

Le nouveau roman d'ANNE DE TOURVILLE, l'auteur de JABADAO (Prix Fémina 1951)

540 fr.

WALTER BAXTER

LE CHEMIN DES HOMMES SEULS

Roman

Préface de Roger NIMIER

Un livre grave, puissamment évocateur, d'une véracité effrayante, qui classe son auteur, d'emblée, au tout premier rang de sa génération.

690 fr.